

offensive

TRIMESTRIEL D'OFFENSIVE LIBERTAIRE ET SOCIALE

N°10 • 3 EUROS • MAI 06



L'IMPERIALISME
SCIENTIFIQUE

Offensive Libertaire et Sociale (OLS)

POUR CONTACTER L'OLS
OLS c/o Mille Bâbords,
61 rue Consolat, 13 001 Mar-
seille.
06 77 54 39 74 ols@no-log.org.
<http://offensive.samizdat.net>

LES GROUPES DE L'OLS
OLS Paris 21^{ème}, rue Voltaire
75011 Paris
ols.paris@no-log.org
OLS Chiapacans Marseille
c/o Mille Bâbords, 61 rue
Consolat 13 001 Marseille

EN CONTACT
Var c/o Mille Bâbords
61 rue Consolat 13 001 Mar-
seille
Toulouse 06 77 54 39 74

Offensive Libertaire et Sociale s'inscrit dans une démarche internationaliste. Elle participe au réseau **Solidarité Internationale Libertaire (Sil)**, structure créée en 2001 et qui regroupe une vingtaine d'organisations anarchistes à travers le monde.

Contact www.ils-sil.org
En France **Sil-France**,
21^{ème}, rue Voltaire, 75011 Paris

Offensive
émission de l'OLS
sur Radio Libertaire
89.4 Mhz (sur Paris)

En alternance avec l'émission anarcho-écolo **La Grenouille noire**, le vendredi tous les quinze jours de 21h à 22h30, OLS-Paris diffuse son émission consacrée aux luttes et interviews de militant-e-s et chercheur-se-s engagé-e-s sur les ondes de Radio Libertaire.

Édité par Spipasso
Imprimeur **IMB**
Directrice de publication
Caroline SECHAN
Commission paritaire
0406 P 11461
ISSN 1771-1037
Diffusion
Co-errances,
45, rue d'Aubervilliers,
75 018 Paris,
www.co-errances.org
contact@co-errances.org

Les articles d'Offensive ont été féminisés dans la mesure du possible. Lorsque, pour des raisons de temps, cela n'a pas été fait, les formulations générales sont à lire aussi bien au féminin qu'au masculin.

MATÉRIEL

Vous pouvez commander les autocollants 1 euro les 10 7 euros les 100 en nous écrivant à OLS, 21^{ème}, rue Voltaire 75 011 Paris chèque à l'ordre de Spipasso



Offensive Libertaire et Sociale est née au cours de l'été 2003. Notre volonté est de participer à la construction d'une réelle offensive qui mette un terme au capitalisme et qui contribue à l'élaboration d'un autre futur sans rapports de domination ni d'exploitation. Nous militons pour une société fondée sur la solidarité, l'égalité sociale et la liberté. Six principes fondent l'OLS :

1. Indépendance
2. Fédéralisme
3. Assembléisme
4. Anti-autoritarisme
5. Rupture
6. Appui mutuel

L'OLS se situe comme un élément dans la constellation libertaire, apportant sa pierre au mouvement révolutionnaire. Elle est une structure parmi d'autres organisations, collectifs, comités existants à un moment donné. L'organisation n'est pas une fin en soi et ne doit pas primer sur les luttes et sur la réflexion. Nous refusons de nous impliquer en fonction de nos seuls intérêts organisationnels, de « passer » d'une lutte à l'autre au gré des modes. Même si nous apparaissions pour confronter, défendre ou faire partager nos valeurs, nos idées, nos pratiques, notamment au travers de notre journal et lors de certains événements politiques, nous refusons les logiques de représentation. Dans une

société fondée sur les apparences, le mouvement révolutionnaire ne doit pas succomber aux sirènes du spectacle.

Nous luttons plus particulièrement contre l'apartheid social, les dominations (sexisme, homophobie, exploitation économique...), pour la liberté de circulation et d'installation. Nous participons aux luttes contre la précarité et le développement de la misère, en essayant de proposer d'autres formes d'organisation sociale dans lesquelles le travail productif perdrait sa centralité.

Nous voulons construire une société réellement démocratique, si l'on définit la démocratie comme une forme d'organisation du pouvoir permettant de connaître et de maîtriser nos conditions d'existence. Il importe de réfléchir à de nouvelles organisations sociales qui permettent le partage des débats et des prises de décisions. Cela revient à briser l'autonomie du pouvoir. Il ne doit pas être acaparé par une minorité, mais demeurer au sein de la société : il doit être socialisé.

Nous sommes partie prenante de l'unification des mouvements libertaires et de l'association avec toutes celles et ceux qui développent des pratiques anti-autoritaires et anti-capitalistes. Nous chercherons, au sein de cette constellation, à faire vivre « l'alternati-

POUR COMMANDER LES ANCIENS NUMÉROS

3 euros (+ 0,5 euros) par exemplaire, chèque à l'ordre de Spipasso, avec vos coordonnées à envoyer à : OLS, c/o Mille Bâbords, 61 rue Consolat 13 001 Marseille

OFFENSIVE N°1

trimestriel | 36 p. | 3 euros

• DOSSIER POUR UNE CRITIQUE RADICALE DE LA TÉLÉVISION



OFFENSIVE N°3

trimestriel | 44 p. | 3 euros

• DOSSIER L'EMPRISE TECHNOLOGIQUE



OFFENSIVE N°4

trimestriel | 44 p. | 3 euros

• DOSSIER GENRE ET SEXUALITÉ



OFFENSIVE N°5

trimestriel | 44 p. | 3 euros

• DOSSIER AU SERVICE DU PUBLIC

OFFENSIVE N°2

trimestriel | 44 p. | 3 euros

• DOSSIER LA GRÈVE À RÉINVENTER



OFFENSIVE N°6

trimestriel | 44 p. | 3 euros

• DOSSIER HOMO PUBLICITUS



OFFENSIVE N°7

trimestriel | 44 p. | 3 euros

• DOSSIER GUERRES CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRES



OFFENSIVE N°8

trimestriel | 44 p. | 3 euros

• DOSSIER LIBÉREZ LES ENFANTS !



OFFENSIVE N°9

trimestriel | 44 p. | 3 euros

• DOSSIER CULTURE DE CLASSE OU (IN)CULTURE DE MASSE

Sommaire

En bref ici 4-5

Analyses

Grève sensée à Censier 6-7

Quelques éléments de réflexion

sur le mouvement social 8-9

Même pas mort, à propos des classes sociales 10-11

DOSSIER

L'impérialisme scientifique

Paradoxe sur la science homicide 14-17

La science, c'est la guerre 18-19

La bombe atomique et vous 20

Le mythe de la science pure 21-23

Biométrie 24

Des crédits, pour quoi faire? 25

Grignoble, mégapole nécrotechnologique 26-27

La marchandisation de la biologie 28-29

Quand les scientifiques critiquaient la science 30-31

Horizons

Masala patriarcat,
c'est pas du cinéma! 32-34

En bref ailleurs 35

Entretien

RAF, guérilla urbaine
en Europe occidentale 36-39

Contre-culture

Livres 40-41

Musique 42

Arts vivants-ciné 43

Dossier du
prochain numéro
d'**offensive**

**Le sport,
opium du peuple**

à paraître en
septembre 2006

Édito

OFFENSIVE, n'a pas pour habitude de traiter de sujets à « chaud ». Non seulement pour se départir d'un rythme médiatique qui consiste à focaliser l'attention sur une actualité pour mieux la zapper le lendemain, mais aussi parce que nous avons opté pour une position rédactionnelle qui favorise le recul, la mise en perspective des réflexions dans des temporalités plus longues.

Nous voilà bien embêté-e-s : le mouvement social de ce début 2006 est tout sauf une construction médiatique, mais bien une réalité vécue qui bouleverse notre présent. Alors, effectivement, nous nous sommes demandé : faut-il traiter de la lutte dite anti-CPE? Notre propos établi en plein conflit ne risque-t-il pas d'être vite périmé? Sera-t-il assez mûr?

Il nous paraissait prétentieux, voire inutile d'élaborer de grandes analyses dès à présent. En revanche, **Offensive** est un journal militant, et ses membres sont impliqués dans ce mouvement, et pour certain-e-s au cœur de celui-ci. Il nous semblait dommage de ne pas vous faire partager ces expériences, ces premières réflexions. Les premiers points de vue que nous vous livrons dans ce numéro sont issus des discussions et confrontations que nous avons eues. Elles visent à alimenter les débats autour de cette nouvelle révolte. Ces premiers éléments comme d'autres, que nous aurons dans des débats ultérieurs nous permettront d'avoir une meilleure analyse du mouvement. Cette analyse se constitue aussi par bribes, en recollant des « morceaux », en partageant nos impressions, en échangeant nos points de vue... Car ce que nous savons déjà est que ce mouvement va chambouler les repères politiques, les modes d'actions mais aussi d'organisation des luttes ces prochaines années. Nous savons déjà que ce mouvement a transformé le paysage politique. Ce mouvement nous laisse espérer des résistances fortes aux prochaines pilules qu'on va essayer de nous faire avaler.

Alors en deux articles et quelques brèves, sans doute un brin trop optimistes (mais nous voulons être optimistes), nous souhaitons vous faire partager d'abord l'expérience vécue sur la fac de Paris-Censier et ensuite des remarques thématiques sur ce qui pour nous sont des originalités dans ce mouvement. Ces articles sont suivis de trois pages sur les classes sociales aujourd'hui, qui prend tout son sens après ce mouvement.

abonnez-vous



Je m'abonne à **offensive** pour une durée d'un an (4 numéros) à partir du N° _____.

Abonnement (12 euros) Abonnement de soutien (25 euros)

Abonnement + abonnement d'un-e ami-e (20 euros)

Abonnement à vie (10 euros/trimestre)

(voir document demande de virement permanent à droite)

nom, prénom _____

adresse _____

mail _____

téléphone _____

Si vous abonnez aussi un-e ami-e veuillez indiquer ses coordonnées ci-dessous

nom, prénom _____

adresse _____

chèque à l'ordre de **Spipasso** à renvoyer à **OLS, c/o Mille Bâbords, 61 rue Consolat 13001 Marseille**

Offensive a besoin de votre soutien sur le long terme, cela peut s'effectuer en opérant à une

DEMANDE DE VIREMENT PERMANENT

Document à renvoyer à votre banque en y joignant votre RIB.

Je vous prie de bien vouloir effectuer de mon compte bancaire vers le compte de Spipasso (éditeur de la revue Offensive), un virement trimestriel de 10 euros, le _____ de chaque trimestre, et ce à compter du _____ 2006,

au profit de Spipasso,
Etablisst Guichet n° Compte Clé RIP
300041 00001 2884925U020 74

IBAN FR 96 30041 00001 2884925U020
BIC PSSTFRPPPAR

domicilié à
Chèques postaux de Paris
18, rue des favorites 75900 Paris Chèques

Fait le _____, à _____

Signature _____

Renvoyez nous le bulletin d'abonnement avec vos coordonnées.

en bref ici



ON EN CROQUE, ON EN BOUFFE, ON EN CREVE...

UN NOUVEAU RÉACTEUR (EPR) à Flamanville, ses promesses d'emplois et de nuisances... Pourtant, dans la région, on ne regarde pas forcément d'un mauvais œil les antinucléaires, présents en avril dernier contre l'EPR et pour commémorer les 20 ans de Tchernobyl. Si la population ne remet pas obligatoirement en cause le nucléaire, elle voit dans les antinukes une possibilité d'améliorer ses conditions sanitaires. Dans les terres, où les lignes à Très Haute Tension (THT) passeront, une opposition se met en place, sur un positionnement peut-être de type «ni ici, ni ailleurs» ou encore, comme on a entendu à la manif, «Élu-e-s, vendu-e-s, THT!». La catastrophe de Tchernobyl a mis en lumière la gestion d'une catastrophe nucléaire. Personne n'est plus dupe de l'enfermement dans un monde irradié et militarisé que la filière nucléaire engendre. Et tout le monde sait désormais ce qu'est un liquidateur.

UN CAMPING LIBERTAIRE DU 23 AU 30 JUILLET 2006, EN ARIÈGE

DEPUIS DEUX ANS, l'OCL et l'OLS organisent un camping commun ouvert à toutes et tous, auquel se joignent beaucoup de personnes qui n'appartiennent à aucune des deux organisations. L'idée est de profiter de la période estivale pour discuter de thèmes sur lesquels nous avons trop peu le temps de nous arrêter lors de notre militantisme quotidien. Il ne s'agit pas pour autant d'une université d'été où on viendrait écouter la bonne parole ou faire des cours de rattrapage. Nous souhaitons plutôt offrir un espace de dialogue, d'échanges formels, mais aussi informels. Un débat se tient chaque soir. Les journées offrent de vastes temps libres que chacun-e occupe à sa guise. En fonction des envies, des débats non prévus au programme peuvent être organisés.

LES DÉBATS

Dimanche 23 juillet Pot d'accueil
Lundi 24 juillet L'année sociale
Mardi 25 juillet Quelles classes sociales aujourd'hui ?
Mercredi 26 juillet Nouvelles technologies et biométrie. Quelle résistance
Jeudi 27 juillet L'engagement aujourd'hui
Vendredi 27 juillet Faut-il critiquer le sport ?
Samedi 28 juillet Énergies et capitalisme

POUR Y ACCÉDER

Par train : gare de Foix, on peut venir vous chercher (prévenir à l'avance).

Par bus : à la sortie de la gare de Foix, prendre le bus en direction de Saint-Girons et descendre à La Bastide de Sérou où nous viendrons vous chercher.

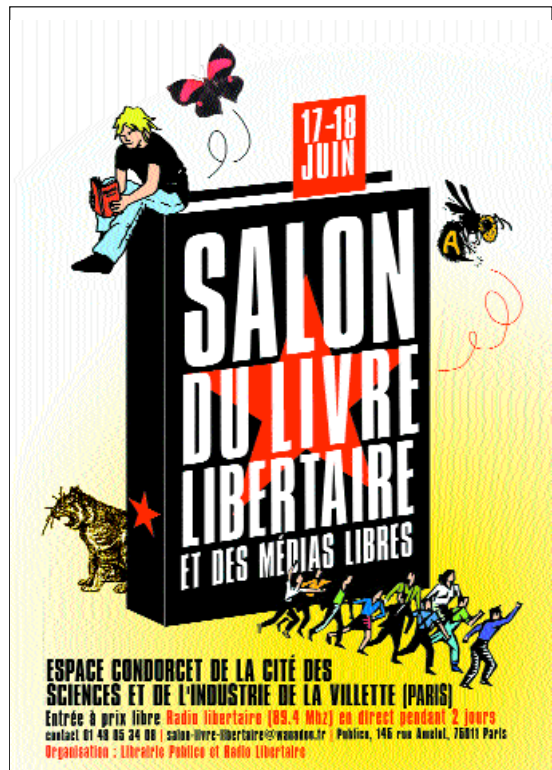
Par la route : vous venez de Foix, prendre la D 117, direction Saint-Girons. À la sortie de La Bastide de Sérou, suivre le fléchage temporaire «camping libertaire». Téléphone sur place : 05 61 65 80 16.

LES TARIFS

Les tarifs comprennent les trois repas et les frais du camping et sont établis en fonction des revenus, par souci égalitaire. Le séjour est gratuit pour les bébés, mais un tarif de 5€ par jour est demandé pour les enfants.

Tarifs journaliers selon les revenus mensuels :

- 5€ si inférieurs à 400€
- 7€ entre 400 et 700€
- 8€ entre 700 et 800€
- 9€ entre 800 et 900€
- 10€ entre 900 et 1100€
- 12€ entre 1100 et 1200€
- 14€ entre 1200 et 1500€
- 18€ si supérieurs à 1500€



PETIT MANUEL D'AUTODÉFENSE VERBALE ET GESTUELLE À L'USAGE DES FEMMES

« Dans un magasin, un vendeur, en vous remerciant, s'enquiert "c'est madame ou mademoiselle?". Vous: (d'une voix enrouée) "c'est monsieur", (inquiète) "Pourquoi? Vous voulez m'épouser?" (catégorique) "Ça ne vous regarde pas." (Médiévale) "Et vous, c'est monsieur ou mondameoiseau?" » C'est le genre de mise en situation qu'offre ce manuel distribué par le Klito: « Il est parfois difficile de réagir car l'on n'a pas toujours les ressources physiques et mentales pour riposter à ceux qui nous agressent ». Plus d'infos : klito@no-log.org

QUE DIEU ME TRIPOTE

CETTE PHRASE Ô COMBIEN IRRESPECTUEUSE, une féministe toulousaine se l'était inscrite sur les seins afin de protester contre la venue de SOS tout-petits, association religieuse prônant l'abrogation de la loi sur l'avortement et connue pour organiser des commandos dans les cliniques et hôpitaux pratiquant l'IVG. À l'appel du Collectif toulousain pour le droit de choisir, le rassemblement a réuni quelque huit cents militant-e-s de tous bords. « Nous, féministes de diverses associations et de tous les âges, avons décidé d'exhiber nos seins à la face de ces cathos intégristes pour leur montrer que nous ne sommes pas dans une culture de mort, comme ils le prétendent, mais que nous revendiquons simplement la libre disposition de notre corps et une sexualité qui prenne en compte nos désirs. En entonnant « C'est mon choix, c'est ma vie, je choisis » et « Un enfant, si je veux, quand je veux et avec qui je veux », nous avons soulevé nos tee-shirts face aux boucliers des CRS, incrédules, et aux intégristes atterrés. Ceux-ci, malgré le vacarme, ont continué à prier à genoux devant la cathédrale Saint-Étienne. Espérons que nos slogans se seront mêlés à leur prière pour faire raison entendre à cette quarantaine d'indécrottables intégristes... Alléluia! »

CRS BLESSÉ,
MANIF PLACE
DE LA SORBONNE,
14 MARS



photo Weck/1-d-photos.org

CANARDS EN LUTTE

LE JOURNAL MILITANT est souvent un moyen de s'exprimer autrement dans un mouvement. Il permet de mettre les choses à plat. Exemple avec deux feuilles de chou : l'une parue à Rennes, *Le 69.3* et l'autre à Paris, *Le Canard de Jussieu*. Deux publications à prix libre...

Le 69.3

Le 69.3 exprime « le désir que la loi sur le CPE adoptée, selon la procédure de l'article 49.3, aboutisse à un renversement de la situation que nous avons appelé 69.3 ». En une, il est inscrit : « Ceci n'est pas un journal, ceci est un mouvement. Ou plutôt un journal-mouvement. Devenons média ! ». Cela établit clairement la volonté de s'exprimer dans le mouvement sur des thèmes qui le concerne, et non d'être une parole extérieure. Ainsi, les articles traitent de la coordination nationale, de la réaction de la mairie de Rennes face au mouvement, de prises de position sur la violence... et sur tous les débats qui peuvent animer un mouvement. Des pages écrites sur le feu, mais qui arrivent à point.

Le Canard de Jussieu

Ce petit journal à parution irrégulière (3 numéros à ce jour) est né au début de la mobilisation dite « anti-CPE ». Il est le fruit des interrogations collectives d'un groupe d'étudiant-e-s, d'enseignant-e-s et de chercheur-e-s précaires de la fac de Jussieu. La volonté de ce groupe a été d'ouvrir un espace qui permette selon leurs propres mots « d'élargir la discussion, de lancer des réflexions de fond et de nous déconstruire pour virer les idées préconçues qui empoisonnent nos esprits, de créer de nouvelles situations sociales en agissant directement, de construire des espaces autonomes de discussion et de rencontre ». Les sujets abordés étaient à titre d'exemple : la guéguerre des orgas, le travail, le rôle de l'AG, etc. Les personnes composant ce groupe sont impliquées dans la grève à Jussieu et Javelot, et ont organisé quelques actions (Resto U gratuit) et débats (autour du travail, par exemple).

TENDANCE NI CPE NI CDI

FACE À CEUX qui faisaient du CDI le rêve de chaque travailleur, certains étudiants ont contesté cette vision trop simpliste. Extrait d'un tract distribué à Rennes : « Ce débat politique sur le CPE a permis de constater au sein du mouvement une forte tendance à ne pas se satisfaire de slogans tels que "non au CPE, pour plus de CDI" », qui suggèrent que le CDI serait en soi un contrat équilibré, favorable aux salariés, qu'il s'agirait de défendre comme un acquis, une position de force conquise par les luttes passées. Il apparaît pourtant que tout contrat de travail garantit seulement les modalités d'une exploitation. Nous considérons que rejeter une réforme qui aggrave nos conditions de vie ne doit pas signifier la valorisation unilatérale de l'état de chose préexistant.

On nous parle de prudence, on nous dit qu'il ne faut pas effrayer « la grande masse des gens ». Pourtant, la grande masse vit quotidiennement la réalité du CDI. Lui faudrait-il cesser de lutter, de faire grève, sous prétexte qu'elle jouirait de privilèges auxquels tous les précaires rêveraient d'accéder ? On connaît ce raisonnement, c'est celui par lequel on combat la révolte en prétendant que seul le pire la justifie, et que le pire est toujours ailleurs. Nous prétendons que revendiquer plus de CDI contribue à la fabrique du consentement à l'égard de ce qui est ».

SANS-CONTRAT, SANS-PAPIERS

SARKOZY est bien en symbiose avec de Villepin. Alors que celui-ci essayait de faire passer le CPE, le ministre de l'Intérieur proposait d'aligner la durée du séjour des sans-papiers à leur contrat de travail. Cela signifie qu'un immigré en contrat à durée déterminée posséderait une carte de séjour limitée, mais aussi qu'en plus de se faire virer, il devrait retourner chez lui. C'est ce qu'on appelle l'immigration choisie... par les patrons. Et montre bien la place qu'a pour le gouvernement un étranger : combler les manques de main-d'œuvre plus ou moins temporaires, et c'est tout.



RÉFORME, RÉVOLUTION

FUT UN TEMPS où le débat qui agitait les mouvements était : faut-il aller vers la réforme ou la révolution ? Mais, dans cette lutte, un pro-réforme aurait été jugé de droite. En effet, celle-ci n'a pas cessé d'assimiler les grévistes à des réactionnaires. Un vrai abus de langage. Par exemple, la loi sur l'Égalité des chances autorise le travail de nuit pour les personnes de quatorze ans. Or, c'est bien ça être réactionnaire, c'est rétablir des modes de fonctionnement qui datent du passé. Avec les logiques politicardes, si on imagine que le gouvernement propose de rétablir l'esclavage, aboli officiellement en 1848, il fait une réforme. Mais alors, ceux qui s'y opposeraient seraient de dangereux réactionnaires...

analyse

ANISSA, QUI N'EST AFFILIÉE À AUCUNE ORGANISATION NI SYNDICAT, ET CAROLINE, MEMBRE D'OFFENSIVE LIBERTAIRE ET SOCIALE, ONT PARTICIPÉ ACTIVEMENT À LA GRÈVE MENÉE SUR LA FACULTÉ DE CENSIER À PARIS. DANS CETTE INTERVIEW, ELLES NOUS EXPLIQUENT COMMENT S'EST DÉROULÉ LE BLOCAGE, MAIS AUSSI SES CONSÉQUENCES POLITIQUES.

Grève sensée à Censier



photo Weck/1-d-photos.org

AG ÉTUDIANTE DU 6 MARS.

Propos recueillis
par Gildas

Comment a débuté le mouvement sur la fac de Censier ?

Caroline : Au retour des vacances de février, deux syndicats – FSEUL et Unef – ont distribué pas mal d'infos contre le CPE et le CNE. Les premières assemblées générales (AG) ont réuni autour de cinquante personnes. Après deux semaines, ils ont réalisé un barrage filtrant : chaque personne a reçu un tract en rentrant dans la fac. Cela a permis de réunir une AG de 400 étudiants le vendredi 24 février. Une personne de Rennes a pas mal contribué à encourager le mouvement en expliquant comment se déroulait le blocage depuis deux semaines là-bas : Paris devait prendre le relais de Rennes, qui partait en vacances. **Anissa :** Le vendredi, l'ambiance était différente. Des étudiants ont sorti des tables, des canapés, ont joué de la musique. Il y avait comme un air de chaos. Du coup, les étudiants qui ne pensent qu'à leurs études se sont demandés ce qui se passait. Des profs ont aussi dit que c'était important d'aller en AG.

C. : La grève et le blocage de la fac ont alors été votés, même si l'Unef majo (tendance PS) a souhaité un simple barrage filtrant, prétextant qu'il fallait convaincre progressivement, que c'était trop tôt... Dans la même semaine, les universités de Tolbiac, Jussieu et Nanterre ont commencé la grève. À Censier, nous étions tellement motivé-e-s que ça a commencé dès le samedi. Une

trentaine d'étudiant-e-s ont alors bloqué la fac, une première depuis 1995.

A. : On ne savait pas réellement comment s'y prendre pour bloquer. Le samedi, l'Unef a même voulu rétablir un barrage filtrant pour le lundi, contrairement à la décision de l'AG de la veille. Heureusement, les non-syndiqués se sont imposés. Nous avons organisé des commissions pour préparer le lundi : on voulait bloquer en dialoguant, éviter la « guerre »...

C. : Une commission accueil a expliqué aux étudiant-e-s ce qui se passait, leur a proposé un café, les a invité-e-s à exprimer leur position en AG sur le blocage... Mais, à ce moment, nous ne pensions pas partir pour plusieurs semaines de blocage.

Quelle a été la réaction des étudiant-e-s le lundi ?

A. : Les étudiant-e-s ont été surpris-e-s. Nous avons cassé quelque chose dans la routine. Les quelques anti-blocage ne savaient pas trop s'expliquer. C'était comme si ce qui les gênait le plus était de perdre leurs repères.

C. : Pour en apaiser certain-e-s, nous leur avons montré directement dans les salles qu'il n'y avait pas cours. Ils repartaient. Il y a eu un moment une tentative de pétition que nous n'avons pas empêchée. Nous souhaitions montrer que nous n'avions pas peur du débat. Au final, les étudiant-e-s se sont très vite investi-e-s dans le blocage. Le mardi, 150 personnes se sont réunies dans l'intercommission, contre 30 le samedi. L'adhésion au blocage était quand même massive.

Les profs, les Iatos¹, l'administration ont-ils joué un rôle particulier ?

C. : L'avantage de Censier est que les profs et les Iatos nous ont aidé-e-s. Après quelques jours, ils se sont réunis en AG à 150 et ont voté la grève. Rien ne les y obligeait, vu que la fac était bloquée. Iatos et profs ne nous ont pas seulement soutenu-e-s,

ils ont participé au blocage, aux manifs, aux actions. Et il faut dire que, depuis le début de l'année, il y avait eu deux manifestations contre la fermeture du site de Censier. Le lien entre profs, Iatos et élèves était déjà établi. Enfin, on a bénéficié de bons rapports avec l'administration. Le vice-président soutient la lutte et permet de faire tampon entre le président et les étudiant-e-s. Après, nous avons bien géré le lieu. Nous faisons le ménage, nous nettoignons les tags sur les murs, par exemple. Ce sont des petits trucs qui font qu'on garde un bon rapport avec les Iatos, mais qui permettent aussi d'affirmer notre capacité à s'autogérer.

Quel était le rôle de l'AG ?

A. : L'AG servait surtout pour ceux qui rejoignaient le mouvement. Elle leur offrait des explications, des informations. Elle avait un rôle de persuasion. Ensuite, le fait que les étudiant-e-s élisent la tribune offrait une certaine légitimité à celle-ci pour s'imposer : éviter les applaudissements intempestifs, que des gens parlent tout à coup... bref, cela a permis que ça se passe bien.

C. : C'est l'instance souveraine et le seul lieu légitime de prise de décision, et notamment du blocage de la fac. La majorité des étudiant-e-s n'avaient jamais participé à une AG. Au début, c'était le bordel pour le respect des prises de parole, la notion de fin d'inscription sur une liste, etc. Toutefois, on a toujours voulu que cette AG soit une AG ouverte à tous les étudiant-e-s de Censier, y compris les anti-blocage. Les AG sont aussi un moment qui mobilise. Les jours où il n'y pas d'AG, il y a moins de monde à la fac.

Quelle a été la place des non affilié-e-s, des personnes sans organisation ni syndicat ?

A. : Nous avons contribué à « assainir » les relations dans le mouvement. Les non-syndiqué-e-s

1. Personnel non enseignant des universités.

sont moins investi-e-s d'enjeux personnels, de parti. Ils apportent une sorte d'innocence qui les conduit à s'impliquer sans arrière-pensées. Ils ont aussi une capacité d'innovation, mettent une ambiance différente, alors que les syndicats s'engueulent entre eux. Les non-syndiqué-e-s vivent plus la lutte au jour le jour, tandis que les personnes organisées semblent avoir une longueur d'avance, imaginent les suites, les conséquences... Sans nous, le mouvement n'aurait jamais existé.

C. : Les non-affilié-e-s ont amené une dynamique, sans chercher à récupérer le mouvement. Ils ne réagissent que par rapport à leur conscience et à leurs convictions. Leur seul intérêt est la lutte qu'ils mènent. Ils ont donc permis de dépasser les enjeux idéologiques.

que les personnes non affiliées à des organisations la prennent en main.

Avez-vous senti un changement de pratiques, de prises de position chez les étudiant-e-s ?

A. : Avec le temps, les étudiant-e-s ont été plus audacieux-euses, plus motivé-e-s. Au début, ils n'étaient axés que sur la fac. Puis, ils ont pris confiance, car le blocage se passait bien. En s'ouvrant sur l'extérieur, le mouvement a gagné en ampleur. Les gens n'avaient plus peur de faire des actions, de se faire arrêter...

C. : Au départ, les étudiant-e-s ont voulu comprendre pourquoi il y avait tout ce bazar autour de la loi. Ça passait par des lectures d'articles. Très vite, ils ont considéré que le gouvernement n'avait pas la légitimité de gouverner. Lorsqu'ils demandent

Et la coordination nationale, a-t-elle apportée quelque chose ?

C. : Ça a permis de contrer l'Unef qui se présentait comme légitime pour représenter le mouvement. Les porte-parole ont participé aux réunions syndicales. Cette coordination permet d'envisager le dépassement des bureaucraties syndicales.

A. : J'ai été assez déçue du résultat, car les coordinations se sont mal passées, alors qu'il fallait avoir une ampleur nationale. On a l'impression que « les habitué-e-s de la politique » qui vont aux coordinations ont plus de mal à s'organiser que les non-syndiqué-e-s, qui sont censé-e-s être des néophytes de la politique. En revanche, les informations que nous recevons des autres facs sont utiles pour dynamiser notre mouvement.

photos Weck/1-d photos.org



Avez-vous le sentiment qu'il y a des leaders ?

C. : Certes, des personnes ont plus d'aisance à prendre la parole, à s'exprimer. Ils drainent le mouvement. Mais les personnes qui ont voulu se poser en leader ont été jetées par les étudiant-e-s. Chacun-e voulait apporter sa pierre, personne ne faisait confiance à une personne au point de lui déléguer son pouvoir.

Y a-t-il eu un bureau, des représentant-e-s élu-e-s ?

C. : On a créé un comité de mobilisation qui réunit toutes les personnes membres d'une commission. Il n'est pas élu, car il est ouvert à tous les étudiants. Ce n'est donc pas un bureau. Il ne regroupe pas de bureaucrates qui ont leur poste assuré jusqu'à la fin du mouvement. Ce comité se réunit chaque matin pour préparer l'AG, la tribune, l'ordre du jour, discuter des interventions nécessaires en AG... Au début, la tribune était tenue par l'Unef, la FSEUL, les JCR. Avec le temps, les étudiant-e-s ont souhaité

la démission du gouvernement, ça a un sens profond. Dans le même mouvement, les revendications se sont élargies sur les sans-papiers, le dépistage des délinquant-e-s, etc. Quand il y a eu un débat à Censier regroupant des représentant-e-s allant de la LCR au PS, des étudiant-e-s ont souligné que c'est la gauche plurielle qui avait interdit les regroupements dans les cages d'escalier.

D'ailleurs, que penses-tu de ce débat qui a réuni la gauche qui se présentera aux élections de 2007 ?

C. : J'étais contre. C'était clairement de la récupération par les partis politiques, qui ne sont pas du tout à l'origine du mouvement. Ils n'ont pas les mêmes objectifs, et ne sont pas une alternative. Ce sont des choses qui peuvent casser la lutte. Les quelques personnes présentes en sont sorties déçues. Elles s'attendaient à des prises de position, des appels à la grève générale, pas à attendre 2007.

Comment les étudiant-e-s ont-ils réagi aux violences ?

C. : Au début, à Censier, on a voté une motion de soutien aux CRS blessés. Puis, quelques jours plus tard, cette motion a été remplacée pour soutenir les étudiant-e-s inculpé-e-s. Au fur et à mesure, les étudiant-e-s ont accepté que des gens puissent balancer des cailloux. Même s'ils n'y vont pas forcément, ils n'empêchent pas les autres de le faire. Certain-e-s se sont même moqué-e-s des CRS, en jouant à 1, 2, 3 CRS, un jeu copiant 1, 2, 3 soleil, mais où le but n'est pas de toucher le mur, mais un CRS. Ça signifie bien qu'ils n'accordaient aucune légitimité aux forces de l'ordre. Ensuite, comme dans chaque fac, on a eu nos inculpé-e-s. Les gens se sont rendu compte que les accusations étaient hallucinantes, et de ce que criminaliser un mouvement signifie. Enfin, les étudiant-e-s savent très bien, contrairement, à ce que racontent les médias, que ceux qui vont se castagner avec les flics sont des personnes du mouvement.

AG ÉTUDIANTE DU 6 MARS.
ATELIER BANDEROLE.
DÉPART POUR LA MANIFESTATION CONTRE LE CPE DU 7 MARS.

analyse

CE TEXTE A ÉTÉ LE FRUIT D'ÉCHANGE ENTRE DIVERS MILITANT-E-S. ÉCRIT «À CHAUD», IL SE VEUT UN OUTIL POUR APPORTER DES ÉLÉMENTS AU DÉBAT QUI ANIMERONT LES ANALYSES DE CE MOUVEMENT, DONT NOUS POUVONS DÉJÀ AFFIRMER QU'IL A TRANSFORMÉ LE RAPPORT DE FORCE POLITIQUE DES PROCHAINES ANNÉES.

Quelques éléments de réflexion sur le mouvement social

1. La tendance «no logo» entrain en conflit avec les habitudes d'affichage des étiquettes des mouvements affiliés.

2. Pour rappel, les oppositions lors du sommet anti-G8 d'Annemasse entre tenant du VAAAG et du VIG.

3. Dans le mouvement anti-cpe, sans qu'on ait entendu parler d'une remise en cause explicite de la démocratie représentative, on a pu constater une application à la lettre de la démocratie (participation des anti-bloqueurs aux AG, votes scrupuleux, etc). Avec une application et une tension rigoriste jusqu'à mettre en cause le bobard démocratique institutionnel pour donner à la démocratie une force pratique en rupture avec son pouvoir de passivité et de déresponsabilisation. C'est peut-être parce que les organisations de jeunesse sont out, tout comme le syndicalisme étudiant... que la révolte a pu éclorre et se réaliser dans des formes particulièrement démocratiques.

4. Elle sera d'ailleurs dénoncée par Bubu Julliard dès qu'elle exigera la démission de Villepin.

LE NIVEAU IMPORTANT DE L'AUTO-ORGANISATION

Dans un climat qui sonnait le glas de l'engagement politique de la masse des jeunes et particulièrement des résistances étudiantes, on a pu assister, dans le sillage du mouvement des lycéens de l'an passé, à une capacité extrêmement conséquente d'organisation de la lutte à partir de... pas grand-chose dirons-nous.

L'engagement politique dans la jeunesse s'était manifesté ces dernières années dans des liens avec les mouvements altermondialistes. Ces mouvements, envers lesquels on peut nourrir une certaine défiance, ont été cependant l'occasion de multiples rencontres, de confrontations d'idées, de pratiques. Bon nombre d'étudiants, et de lycéens, provoquaient des débats dans les facs notamment, traversaient l'Europe, ...

Le grand «défaut» de cette époque, à savoir l'absence de perspectives, de mythes, de rêves, est aussi une «qualité». Les affrontements «politiques» sont largement épurés: il n'y a pas ou peu de schéma à appliquer, ou à refuser d'appliquer au nom d'autres schémas. Il y a ceux qui veulent aller au charbon (dans la lutte) et ceux qui se méfient d'y aller. En revanche, le mode d'organisation et de décision, comme l'apparition ou non des enseignes politiques¹ sont de réels sujets de discorde².

S'il semble difficile de nier que les rares militants politiques et syndicaux ont su impulser le mouvement dit «anti-CPE», en faisant des réunions d'info depuis plusieurs semaines et en appelant aux premières assemblées, ils ont été rapidement dépassés par l'ampleur de la mobilisation. Et on doit remarquer la manière avec laquelle une grande partie des grévistes a su s'approprier, voire améliorer les modes d'organisation et de décisions (AG, commissions, actions...). Il y a réellement là à s'interroger sur les processus qui amènent des individus «classés» comme extérieurs à tout engagement politique dans des formes de luttes radicalement directes et démocratiques³.

Cela ne présage en rien du contenu des échanges entre participants, dont certains se déclarent d'ailleurs globalement déçus. Mais pour qui fait le pari que la manière d'organiser la lutte est au moins aussi importante que le résultat, dans la mesure où les liens et les formes de communication qui s'y développent auraient des effets durables sur la structure de la communauté antagoniste et sur la révolte individuelle, il y a matière à être attentif aux suites de ces troubles.

REPRÉSENTATION ET REPRÉSENTATIVITÉ

Il y a eu un «squizzage» total des interlocuteurs de la coor-



dination étudiante et lycéenne⁴. Le kidnapping de la représentation par l'Unef ou la FIDL, plus que jamais sans base, sans ancrage, montre que l'apprentissage politique ne souffre pas de scrupules... Côté confédérations syndicales, il est temps de récolter les palmes d'une victoire à laquelle ils ont rarement si peu œuvré! Mais leurs directions sauvent l'essentiel: leur place d'interlocuteur, de partenaire social en mesure de jouer un rôle de négociateur de sortie de crise. C'est un enjeu

pour des confédérations aux effectifs si maigres que leur représentativité est suspendue à la volonté légale de perpétuer le jeu spectaculaire des «relations professionnelles»...

Au passage, les directions jettent rapidement aux oubliettes les deux tiers des revendications du mouvement. Et malgré la faiblesse de l'implication du monde du travail dans ce conflit, ce seront elles qui

règleront le protocole de «sortie de crise». N'est-ce pas une des grandes faiblesses de l'auto-organisation étudiante et lycéenne?

On pourrait aussi bien y voir l'effet de l'exercice réducteur des médias. C'est sûr que cette occultation est tout à fait rentable: pour les médias qui vendent un produit info clair et net, pour l'appareil de propagande étatique et pour la garantie de l'emploi des bureaucrates.

La large publication de la note interne de l'Unef (comment mener une AG, la retourner, s'en emparer) lui a porté grand tort. Elle a tenté de se refaire une santé au fur et à mesure qu'une certaine fatigue s'emparait des étudiants. Mais, si les divers reliquats syndicaux et gauchistes ont pas mal gonflé les étudiants (Unef, LO, LCR/JCR...) cela n'a pas empêché les

jeunesses de mener leurs affaires avec ou sans eux.

L'INTELLIGENCE TACTIQUE DU MOUVEMENT

Sur ces bases, s'est déroulé un combat qui a su se donner les armes de l'efficacité pour durer, alors que l'on a pu maintes fois prédire son essoufflement. Le recours aux blocages, aux occupations nuit et jour, puis aux journées d'action déplacent le conflit vers l'espace public et les entreprises privées, les centres urbains, les voies de communication, etc.

Bref, tout ce qui avait été suggéré comme déficient lors du mouvement des retraites de 2003, baladé de « temps forts » en « temps forts » syndicaux, sans souffle intermédiaire⁵. Ce piège a été détourné, et le décloisonnement opéré.

S'agit-il là d'un processus cumulatif des expériences de lutte ? Ou les effets de la liberté de penser qui se développe dans un mouvement assembléiste, où la communication entre grévistes n'est pas confisquée, où le « bavardage pratique » prendrait tout son sens ?

L'audace de l'expérimentation, concrétisée dans les blocages de centres économiques est « l'idée » dans cette époque d'isolement, d'atomisation et de flux tendu, où le moteur n'est plus la production mais la distribution et la circulation⁶.

Ce mouvement s'est soldé par un nombre jamais vu d'interpellations. La police embarque à tour de bras, par dizaines, par centaines. On peut estimer que la nature très activiste du mouvement est une explication. Il y a un enjeu majeur à fortifier toutes les initiatives de solidarité avec les inculpés et condamnés. La plus grande majorité des interpellés, ceux relâchés en moyenne trois heures après leur interpellation ont subi un fichage anthropométrique : piano et photos (c'est vrai qu'ils ont encore échappé au prélèvement ADN)⁷. La mise en fiche est une espèce de condamnation, ou marquage judiciaire sans procès, qui poursuit la personne pendant des années, sur le territoire hexagonal et international, vue la multiplication des accords inter-polices.

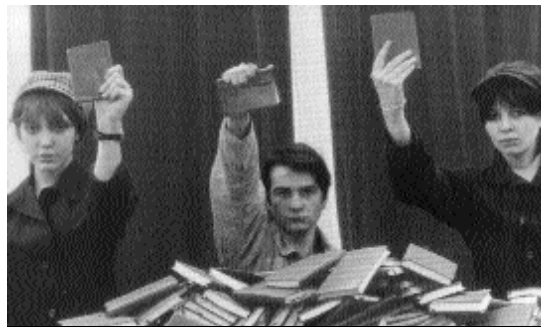
SOLIDARITÉ DES « ADULTES AVEC LES MINOTS » MAIS UNE FAIBLE MOBILISATION DANS LE MONDE DU TRAVAIL ?

C'est un fait marquant de ce mouvement. Pour nombre de camarades salariés, ce mouvement est jugé en-deçà de la puissance de celui des retraites. Paradoxe. Peu de grèves et de grévistes, moins de salariés mobilisés dans les manifs. Au niveau revendicatif, de très rares et fragiles ponts entre la revendication du retrait du CPE et l'exigence d'en faire autant du CNE.

Toutefois, dans les AG interpro, les salariés appelaient les étudiants à venir dans leur boîte pour leur filer un coup de main. Il y a eu, notamment à Marseille, des tracts rédigés et des actions menées en commun, des grèves spontanées après l'intervention des flics sur des sites bloqués. De nombreux syndicalistes ont été relativement présents, et sans lien avec les directions syndicales, pendant tout le temps où a traîné l'ambiguïté d'un retrait ou non du CPE⁸.

L'EFFERVESCENCE LYCÉENNE : LE REBOND INATTENDU

Alors que grèves et blocages entamaient des jours problématiques dans les facs, toujours incontrôlables par la main syndicale, la surprise vint de l'explosion lycéenne. Cette dernière ajoutait non seulement du sang neuf, un nombre nettement plus élevé de manifestants, et surtout cela déplaçait



Militants ?

LE FORUM DES IMAGES, institution du cinéma parisien, avait intitulé son programme « Militants ! » mais ils auraient mieux fait de mettre un point d'interrogation à la fin. Le programme qui devait se dérouler à Nanterre prévoyait une projection de films comme « Le mouvement du 22 mars 1968 ». Au dernier moment il a été annulé... parce que la fac de Nanterre était occupée. Comme quoi il est toujours plus rassurant à nos cultureux de débâter sur les militants que de devoir le faire avec les militants.

la question vers des populations beaucoup plus mixtes socialement que la population étudiante.

Le problème ne se situait plus sur l'avenir des diplômés, responsables, et désireux de tenir un rang social valorisé, mais au niveau, simplement, de la corvéabilité de la main d'œuvre. En effet, nombre de lycéens ne seront jamais étudiants, et appréhendent leur destinée dans l'emploi peu ou pas qualifié. On change de registre d'une problématique de l'intégration, de l'insertion sans déclassement à une critique lapidaire de l'exploitation de la force de travail.

La question des « quartiers sensibles » ressurgit également, avec la présence massive des lycéens de quartiers pauvres⁹. L'argumentaire gouvernemental avait commencé à s'écarter des étudiants « nantis » pour leur faire entendre que le CPE était destiné à la jeunesse défavorisée. La réponse d'une partie de cette dernière ne s'est donc pas faite attendre.

UNE RÉVOLTE « INDIVIDUALISTE » ?

C'est une question centrale pour ce qui nous occupe, certainement la plus complexe. Qu'est-ce qui fait le fond, les ressorts de la révolte ? Le discours général, retransmis dans les médias de masse, s'appuie sur la crainte de l'incertitude, la peur de ne pas pouvoir réaliser les attentes sociales de notre société : construire une famille, s'équiper et l'équiper, devenir propriétaire, etc. Alors, sont-ce des arguments de légitimation du mouvement du type « ben, vous nous dites de rester dans le moule, ben, nous on demande que ça, on adhère à votre société, alors pourquoi vous jouez pas le jeu vous aussi ? », une sorte de révolte basée sur la trahison d'une des parties du contrat social ? Ou cette explication ne sert-elle pas à dissimuler, dans un appareil très moral, des aspirations contradictoires ?

La critique est-elle un point de vue ou l'activité qui consiste « à pousser ce qui s'effondre » ? La subversion est-elle une opinion ou bien « le mouvement réel qui détruit les conditions d'existence » ? Un mouvement tel que celui qui vient de se dérouler peut sembler être une tentative de repousser encore un peu cette échéance, qui suinte partout, de la barbarie (et celle-ci sans alternative avec un quelconque socialisme).

Et la révolte engage à tout. **Marseille-Paris, avril 2006**

5. En tout cas, des tentatives furent esquissées uniquement vers la fin, comme des barouds d'honneur.

6. Ce type de stratégie collective a vu fléchir au moins deux fois l'État italien ces dernières années ; en Basilicate en 2004 et dans le val de Susse en 2005.

7. Même si on est loin des listes rouges des trimardeurs du XIX^e siècle ou tout simplement du casier judiciaire, 24,4 millions de résidents hexagonaux – presque un tiers de la population – sont fichés. Et cette mise en fiche poursuit la personne pendant des années, non seulement sur le territoire national mais aussi dans toute l'Europe et très probablement aux USA et ailleurs dans le monde vu la multiplication des accords inter-polices.

8. Nous gardons à l'esprit, ces usines défendues, en 1968, par la CGT contre les cortèges étudiants afin qu'il n'y ait pas contamination. Les choses ont un peu changé, cette fois toute proportion gardée.

9. À Marseille, notamment, on nota la présence massive des lycéens des quartiers populaires. Et comme dans la plupart des villes de l'hexagone, on n'eut pas à relever les actes de violence envers les manifestants que visiblement seules les manifs parisiennes ont connu.

analyse

POLITICIENS, SOCIOLOGUES ET ANALYSTES DE COUR RÊVENT, DEPUIS LES ANNÉES SOIXANTE-DIX, DE FAIRE CROIRE QUE LA FRANCE TEND À N'ÊTRE CONSTITUÉE QUE D'UNE ÉNORME CLASSE MOYENNE. JEAN-PIERRE DUTEUIL, MEMBRE DE L'OCL, RÉPOND ICI À CES THÈSES.

Même pas mort à propos des classes sociales

SI L'ON S'EN TIENT à une stricte description des stratifications sociales liées au salariat, la société française est toujours, quoi qu'on ait pu en dire, la société de classe qu'elle était juste après la Seconde Guerre mondiale.

Comme en 1950, un ouvrier gagne en moyenne trois fois moins qu'un cadre. Comme en 1950, le chômage touche quatre fois plus les ouvrier-e-s et les employé-e-s que les cadres. Et pourtant, que ne nous a-t-on pas rebattu les oreilles depuis des années avec le chômage des cadres, qui serait devenu un fait majeur de la dernière décennie, alors que ces derniers ne représentent que 6 à 7% de la population active – environ 1,6 million – (ils n'étaient, il est vrai, que 3% en 1950 – 700 000)! La porosité des classes sociales? L'ascenseur du même nom? Des mythes maintenant comme jadis: les enfants de cadres seront cadres, ceux des ouvrier-e-s et des employé-e-s le resteront dans des proportions de 85 à 90%. L'échec scolaire est cinq fois plus fréquent chez ces derniers que chez les premiers!

En fait, les inégalités sociales se sont même accentuées (il y a, par exemple, sept fois plus d'ouvrier-e-s précaires que de cadres, alors qu'il y a vingt ans, ce rapport n'était que de 1 à 4). La structure objective des classes sociales «en soi» s'est donc largement renforcée, ce qui met à bas le rêve giscard-tourainien, partagé par nombre de politiciens et d'analystes de cour, d'une France transformée en une grande classe moyenne dans laquelle les inégalités s'estomperaient. Dans les années cinquante et soixante, un courant de sociologues américains prévoyait la disparition de la classe ouvrière et la constitution d'une *middle class* en «col blanc». L'automatisation, puis l'informatisation opéraient soi-disant

des rapprochements entre travail manuel et travail intellectuel, entre tâches d'exécution et tâches de conception et d'encadrement. En France, à la même période, sous l'influence des épigones français de cette sociologie américaine, on parlait de «nouvelle classe ouvrière» pour désigner ces cols blancs que l'on voyait partout. À gauche même, cette idéologie trouva ensuite quelques échos (on pense à André Gorz et à ses *Adieux au prolétariat* de 1980, aux différents recentrages de la CFDT et à E. Maire enterrant la lutte des classes, à Touraine, etc.).

Ces inégalités maintenues ou accrues nous ramènent donc directement à la définition première du prolétariat, que beaucoup ont voulu rayer, ou du moins rendre illisible à coups d'analyses de «microsociologie des nuances»: le prolétariat, c'est toujours bel et bien l'ensemble de ceux qui ne possèdent comme richesse que leur «lignée» (*proles*, «progéniture» en latin) et n'ont par conséquent que leur force de travail à proposer.

COMMENT SE RÉPARTIT LE MONDE DU SALARIAT

Il y a en France environ 26 millions d'emplois salariés, contre 23 millions en 1950. En bas, il y a les classes qui reçoivent une part salariale (très) inférieure à la valeur du travail fourni.

Une masse majoritaire à la base de la pyramide (60% de la population active sont des ouvrier-e-s ou des employé-e-s, remarque *Le Monde* (21 novembre 2005), soit environ 16 millions. Les tenants de la thèse du déclin de la classe ouvrière s'appuient le plus souvent sur des statistiques réalisées par secteur économique, qui indiquent,

en effet, une chute importante des effectifs de l'industrie qui, après avoir perdu 1,3 millions entre 1975 et 1982, ont ensuite

L'informatisation opérait soi-disant des rapprochements entre travail manuel et travail intellectuel.



décliné de 200 000 emplois par an dans les premières années des restructurations menées par les socialistes... Ce faisant, on passe sous silence que la présence ouvrière n'a jamais été limitée au seul secteur industriel et qu'elle existe dans les services qui, eux, sont en augmentation constante (commerce, stockage, entretien, conditionnement, réparation, etc.).

Diminution de l'emploi ouvrier dans l'industrie, augmentation de l'emploi ouvrier dans les services: on en arrive aux chiffres suivants; en 1962, les ouvrier-e-s étaient 7,5 millions (39%), ils n'étaient plus que 7,3 millions en 1989 et un peu plus de 7 millions à présent (28%)... En revanche, leur productivité, elle, n'est pas restée stable! Elle est passée de 3,4 en 1985 à 6,2 en 2000! On le voit, nous sommes très loin d'une disparition annoncée et régulièrement programmée. D'autant que ne figurent pas dans ces statistiques les quelques centaines de milliers de travailleur-euse-s clandestin-e-s sans statut, qui fournissent une part importante de la force de travail de secteurs-clés de l'économie, comme le bâtiment, le tourisme ou l'agriculture. Par ailleurs, il faut signaler que près de 5 millions d'actifs et actives ouvrier-e-s sont peu qualifié-e-s, soit deux fois plus que les ouvrier-e-s qualifié-e-s traditionnel-les.

Le fait réellement nouveau, c'est que les ouvrier-e-s d'industrie ne sont plus majoritaires au sein de la classe ouvrière (ils ne représentent plus que 36%). Ce qui, à vrai dire, ne change pas grand-chose à la réalité de la division de la société française en classes sociales antagonistes!

En effet, on peut être exploité quel que soit le travail fourni (productif ou non productif). De plus, la frontière entre ouvrier-e-s et employé-e-s s'estompe de plus en plus quant au type de travail et à la rémunération, même si, du point de vue de l'Insee et d'autres classificateurs, ces deux catégories sont distinguées.

La catégorie dite des «employé-e-s» s'est considérablement gonflée depuis une quarantaine d'années (elle ne représentait que 3 millions de personnes en 1962, 6 millions en 1990, plus de 7 millions – 29% de la population active – en 2001). Mais surtout, en même temps qu'elle faisait plus que doubler, cette catégorie s'«opérait»: si le taylorisme a paru reculer substantiellement en milieu industriel au profit de tâches plus techniques, il s'est, au contraire, répandu très rapidement dans les secteurs dits tertiaires, rendant ces emplois de plus en plus semblables à ceux d'une classe ouvrière classique peu qualifiée (au total, ce sont 5 millions d'actives et d'actifs peu qualifié-e-s que regroupent, par exemple, les services). Ouvrier-e-s et employé-e-s étaient, en 1962, 11 millions (56% de la population active), ils passent en 1989 à 14 millions (57% de la PA) et à 15 ou 16 millions à présent (60%).

À cela, vous pouvez ajouter des professionnel-le-s de la santé

«LA LUTTE DES CLASSES RESTE UNE RÉALITÉ, à l'inverse de ce que nous rabâchent des médias aux mains d'une poignée de marchands d'armes (Lagardère, Dassault, etc.). Et aujourd'hui, c'est bien le patronat qui mène l'offensive. L'objectif: toujours plus de profit. Cela passe par le flicage des chômeurs, la remise au travail obligatoire des RMistes, etc. Le monde du travail est loin d'être un lieu idyllique. Les boulots de merde succèdent souvent aux contrats précaires. Le salariat n'est rien d'autre que le vol organisé de ce que nous produisons. Et la

soumission et la dépendance qu'il entraîne empêchent les gens de se révolter face à ce vol. Mais ce n'est pas la crise pour tout le monde! Les dividendes des actionnaires n'ont jamais été aussi importants, quand plus de 7 millions de personnes survivent en France sous le seuil de pauvreté. La misère des uns fait la richesse des autres.» Ce texte est un extrait du tract diffusé par la **Coordination des groupes anarchistes, l'Organisation communiste libertaire et Offensive libertaire** à Paris au début du mouvement social de cette année.

et du service social (infirmières et aide-soignant-e-s), des petit-e-s technicien-ne-s, et vous avez, avec environ encore 1 million de salarié-e-s en plus, le contour presque complet de ce qu'on peut appeler communément le prolétariat.

Un ensemble d'environ 65% de la population active qui se consacre essentiellement à des tâches d'exécution et dont les salaires, il y a trente ans, comme il y a dix ans et comme aujourd'hui, se situent en dessous du salaire médian de l'ensemble des salarié-e-s: en 1996, ce dernier était de 7 000 francs, alors que celui des employé-e-s n'était que de 6 200 francs, et celui des ouvrier-e-s 6 000 francs seulement. Aujourd'hui, le salaire médian global est de 1 500 euros, celui des ouvrier-e-s et des employé-e-s de 1 300 euros. Ajoutons à cela que 17% des salarié-e-s gagnent moins de 950 euros et que 4 à 7 millions de gens vivent sous le seuil de pauvreté'.

UN SOMMET PARFAITEMENT IDENTIFIABLE

La composition de la classe dirigeante, dominante, moyenne et grande bourgeoisie, elle, n'a pas suscité tant de remises en question, et de discussions byzantines pour savoir qui elle était. Elle se reconnaît très bien elle-même!

Il y a en France 2 millions de patrons (c'est-à-dire ceux qui utilisent le capital pour faire vivre ou créer une entreprise qui fait du profit, et qui s'approprient une part du produit du travail hautement supérieure au travail fourni) pour diriger environ 2 400 000 entreprises dont la plupart ont moins de 10 salarié-e-s et comptent finalement assez peu dans les grands choix qui régissent l'économie capitaliste du pays.

Tout en haut, la vraie bourgeoisie. 125 000 chefs d'entreprise de plus de 10 salarié-e-s, dont, au sommet, quelques milliers

A LIRE

Retour sur les classes sociales, La Découverte, 2004

Stratification et classes sociales, Serge Bosc, Armand Colin, 2004

Recomposition du salariat, Tony Andreani

Alternatives économiques, mars 2000

«Évolution des classes sociales en France», **Carré rouge** n° 30

1. 50% du salaire médian selon les critères français (donc 4 millions), 60% selon les critères européens (donc 7 millions).



RAS-LE-BOL : DE LA RÉPRESSION POLICIÈRE, DE LA PRÉCARITÉ, D'ÊTRE PRIS POUR DES CONS... LES AFFRONT-EMENTS SONT AUTANT D'ENVIES D'EN FINIR AVEC CETTE SOCIÉTÉ.



seulement employé plus de 500 personnes (30 000 de 50 à 500 salarié-e-s; 90 000 de 10 à 50 salarié-e-s) qui sont les très gros capitalistes. Une classe supérieure dont les membres monopolisent la gestion du capital (patronat managérial). Avec les membres de la haute fonction publique et les élites politiques, cette catégorie sociale est l'héritière directe de la grande bourgeoisie du XIX^e siècle et il n'y a aucune raison valable pour lui en ôter l'appellation.

On peut ajouter à cela environ 200 000 cadres supérieurs (sur un effectif de 1,2 million de cadres administratifs et commerciaux, techniques et ingénieurs), un haut management qui exerce des fonctions stratégiques et qui, grâce aux stock-options, pèse de plus en plus aux côtés des gros actionnaires et patrons. Ce qui nous donne 1,2 % de la population active. Il faut ajouter quelque 300 000 personnes parmi les professions libérales (aux deux tiers dans la santé) que les revenus, l'assise sociale, les relations et les alliances politiques placent sans aucun doute parmi la bourgeoisie. N'oublions pas non plus, pour clore la liste des gros bourgeois salariés, une partie des professions de l'information, de l'art et du spectacle, des professeur-e-s et des scientifiques. Nous avons ainsi une classe « pour soi », homogène, endogame, qui se reconnaît par ses rites mondains, ses lieux de fréquentation, qui prend les décisions importantes, contrôle les médias, fixe les normes de représentation (culture, valeurs, etc.)... En gros, 3 à 4 % de la population active.

Il faut aussi compter environ un demi-million de forces de maintien de l'ordre, policiers et militaires que la fonction, sinon les revenus, place parmi les mercenaires de cette bourgeoisie. Pour comprendre à quel point l'écart s'est creusé entre cette classe et le reste de la société (en particulier avec le prolétariat), il suffit de savoir que la part des richesses créées (valeur ajoutée) par les entreprises produisant sur le territoire national, servant à rémunérer leurs capitaux propres (les actionnaires, en d'autres termes), est de 41 %, alors qu'en 1980, elle n'était que de 29 % (ce qui était déjà énorme et bien entendu scandaleux).

Entre ces deux pôles parfaitement définis, nous trouvons ce que, selon les cas, on nomme petite bourgeoisie ou classe moyenne. Les tenants de la « moyennisation » de la société française (qui parlent de classes moyennes au pluriel) y englobent la totalité des employé-e-s, ce qui, nous l'avons vu précédemment, est une escroquerie intellectuelle dans la mesure où ces dernier-e-s sont pratiquement devenu-e-s indissociables des ouvrier-e-s. Dans les faits, donc, cette classe moyenne petite-bourgeoise, même si elle est en augmentation, ne représente qu'environ 30 % des salarié-e-s (16 % en 1962). Schématiquement, elle se divise en deux : une fraction supérieure (cadres et professions intellectuelles supérieures) dont le salaire médian (2 500 euros) est le double de celui des

ouvrier-e-s et qui connaît peu le chômage, et une fraction inférieure avec un salaire médian de 1 600 euros. Il est à noter que c'est la fraction supérieure qui a le plus augmenté : elle a plus que triplé ses effectifs en quarante ans, ce qui correspond au mouvement général d'une société dans laquelle « les plus riches s'enrichissent toujours davantage ».

D'AUTRES CHANGEMENTS

Nous avons constaté que les coupures de classe de la société française n'ont guère évolué depuis cinquante ans, et que, loin de se résorber, elles se sont au contraire élargies. Les changements sont intervenus essentiellement à l'intérieur de chaque classe. En revanche, c'est sur d'autres terrains, celui de la politique et celui de la conscience de classe, que d'importantes modifications se sont produites :

1. La crise de la représentation politique des classes sociales : les classes populaires ne se projettent plus comme jadis sur les formations politiques de gauche qui basaient leur légitimité sur cette représentation.

En 1981, le PS et le PC représentaient encore 74 % du vote ouvrier, alors qu'en 2002, ce vote est tombé à 13 %. Qui a profité de cette désertion ? L'abstention, en premier lieu, et beaucoup moins l'extrême droite, comme beaucoup essaient de le faire croire (cette dernière a surtout attiré des ouvrier-e-s qualifié-e-s et des contremaîtres).

2. La perception que les classes ont d'elles-mêmes. La classe ouvrière industrielle représentait jadis le noyau dur vis-à-vis duquel le reste du prolétariat s'identifiait – à l'aide, il faut le souligner, d'une idéologie stalinienne qui idéalisait une classe ouvrière industrielle largement mythique.

Ce noyau dur n'existant plus, les partis de gauche n'étant plus que des fantômes, le prolétariat se retrouve pour l'instant sans projet et sans représentation. La question qui se pose est : y a-t-il vraiment besoin d'une représentation pour avoir un projet ?

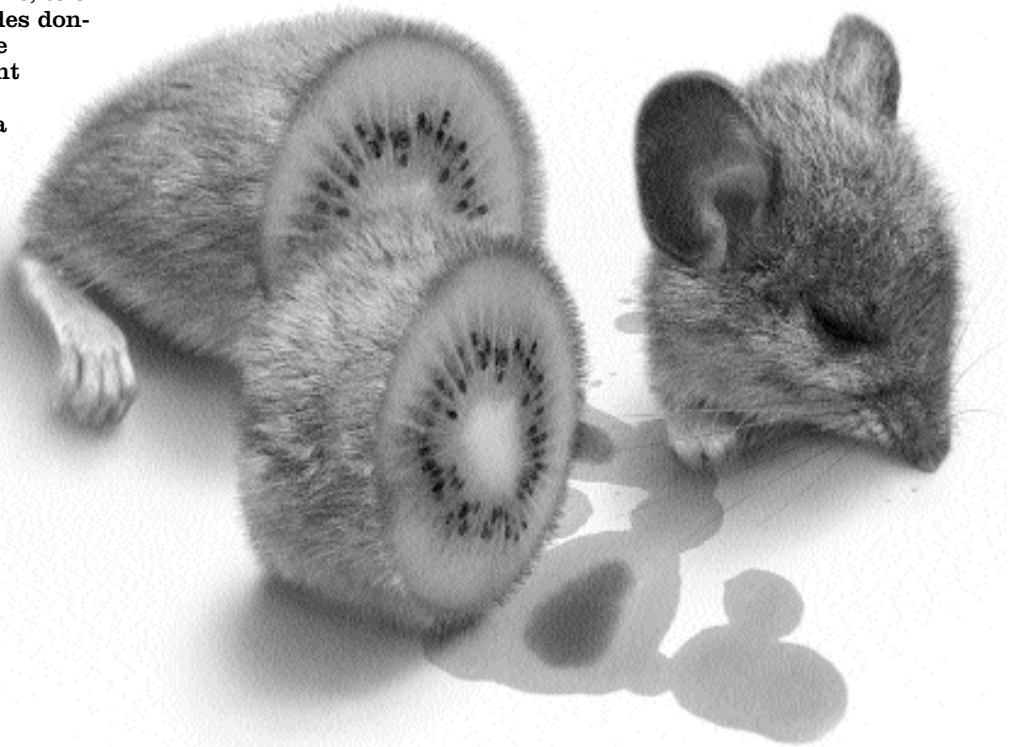
3. La situation géographique et humaine du prolétariat.

La taille moyenne des entreprises ayant diminué d'un tiers, le prolétariat est plus dispersé, moins visible (à ses yeux mêmes, comme à ceux des autres). L'éclatement du salariat a entraîné la multiplication des situations particulières, surtout dans les services, ce qui obscurcit encore davantage la perception que chacun-e peut avoir d'appartenir à un tout sur son lieu de travail. Mais à cette dispersion sur le lieu de production correspond une ségrégation géographique importante (lieux d'habitation, de fréquentation, de loisirs, etc.), et c'est certainement là que pourra se dessiner la construction d'une nouvelle conscience de classe, et non exclusivement sur le lieu de travail. D'autant plus que la proportion d'ouvrier-e-s et d'employé-e-s peu ou pas qualifiés étant en augmentation, ainsi que les changements successifs d'employeurs, font que les liens du salarié à son entreprise, et même à son travail, sont de plus en plus distendus et que la réconciliation annoncée par Rocard en

LA LUTTE contre la maladie et la faim est l'alibi de la science contemporaine. Pourtant, son utilité se révèle sous deux aspects.

Alliée objective des puissants, elle leur permet de justifier l'état du rapport de domination social par des arguments de nécessité. C'est ainsi que les populations réfractaires au nucléaire se voient qualifiées de « radiophobes ». La science remplace depuis deux siècles la divine providence (c'est-à-dire la fatalité) et justifie l'inéluctabilité de l'oppression (mais si, puisqu'on vous dit que l'infériorité du cerveau féminin est prouvée scientifiquement...). Loin d'être un pur savoir désincarné, elle est production de connaissances à partir de techniques, ce qui a pour effet de la rendre facilement transposable dans le champ de la production sociale. La science procure un pouvoir énorme de transformation du réel : elle a d'ailleurs créé le monde dans lequel on vit aujourd'hui. Aucunement opposée à la guerre (depuis 1945 au moins), la science est largement produite par et pour des besoins militaires. Ses retombées sont évidemment loin d'être neutres, et une bonne part des artefacts de notre quotidien (ordinateurs, téléphonie, gestion rationalisée des données, etc.) est justement issue de recherches militaires visant la plus pure efficacité.

Pour sauvegarder l'avenir de la planète, prévenir de nouvelles guerres ou espérer vivre dans une société libérée, il faut nécessairement en finir avec le délire scientifique et commencer à se réapproprier notre monde et nos modes de vie. Seul l'arrêt de la recherche scientifique et industrielle peut laisser croire en un univers vivable sur le long terme.



L'IMPERIALISME SCIENTIFIQUE

PARADOXE SUR LA SCIENCE HOMICIDE

Extraits d'un texte rédigé en 1922, paru en 1923 dans *La Revue de Paris*, publié en volume en 1936 chez Rieder et de nouveau en 1989 chez Calmann Lévy.

«**Nous courons sans souci dans le précipice, après que nous avons mis quelque chose devant nous pour nous empêcher de le voir.**» Pascal, *Pensées*.

[...] **QUE PREMIÈREMENT** la Science soit devenue l'âme même ou, si l'on préfère, le moteur de la civilisation moderne, je suppose qu'il est superflu de le démontrer et que nul n'y contredira. Cela saute aux yeux.

Pour banale qu'elle soit, cette constatation préliminaire mérite cependant qu'on s'y arrête un moment. Du point de vue historique, qui est le nôtre, elle est certes moins banale qu'elle ne paraît à l'énoncé. Et même l'Histoire lui donne un relief saisissant. [...] La civilisation est devenue méconnaissable: elle a changé d'âme, de visage, de vêtement. Plus fait ce court moment que n'ont fait plusieurs siècles, plusieurs millénaires. Que s'est-il donc passé? Rien, si ce n'est que, dans l'intervalle, est entrée en scène la Science, suivie de sa fille aînée, la Mécanique. Par elles, la force humaine se multiplie. L'homme déjà n'est plus l'homme: il est le Cyclope, il est le Titan.

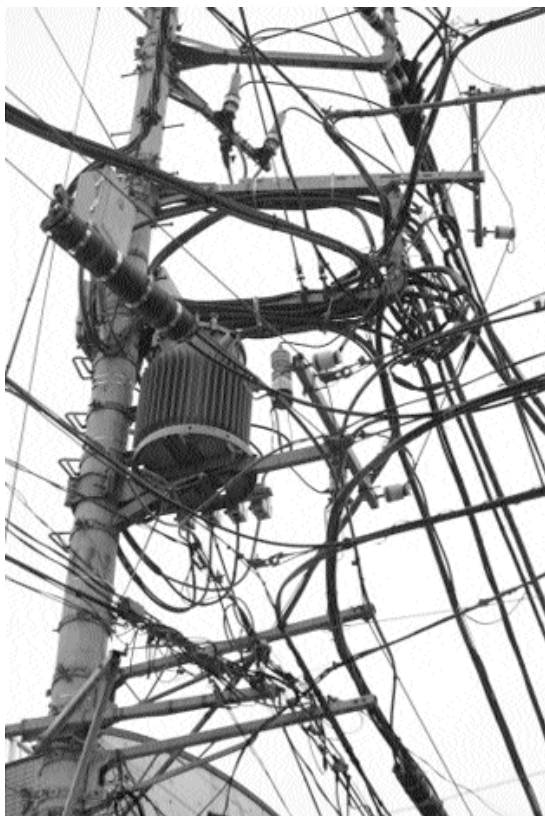
Sans doute une lente et obscure germination a précédé cette éclosion. Il en est de la Révolution scientifique comme de toutes les révolutions de l'Histoire: elles ressemblent à ces rivières qui, après un long cheminement sous terre, brusquement débouchent à la surface du sol, offrant ainsi dès leur source un flot dont l'abondance surprend. De même, pendant des siècles, le génie scientifique a cherché sa voie dans l'ombre. Il lui a fallu longuement et durement peiner avant de s'imposer au monde, avant de devenir littéralement le maître du monde. Mais ce n'est pas ici le lieu de retracer les étapes de cette conquête: il nous suffit de constater que la conquête est faite, que, vers le milieu du XIX^e siècle, la Science s'est installée en quelque sorte au cœur de la civilisation et qu'elle a pris la direction de l'évolution humaine. On dirait un sortilège et l'on serait tenté d'instruire quelque procès de sorcellerie. Dans le domaine social, rien n'a échappé à cette influence magique: la vie quotidienne des hommes, leur mode de travail, leur commerce, leur politique, jusqu'à leurs institutions et à leur mentalité, tout a été renouvelé ou marqué d'une empreinte nouvelle. En un tournemain l'homme civilisé a pris possession du globe soudainement rétréci. Montagnes, océans, déserts, toutes les barrières qui avaient longtemps contenu son activité ont été aisément franchies. De la terre, l'homme s'est élancé en plein ciel. [...]

«C'est la science qui mène le monde», proclame le savant orgueilleusement. Il est vrai. Mais elle le mène à une vitesse à laquelle il n'était nullement habitué, vitesse sans cesse croissante et qui dès maintenant donne le vertige.

À cela évidemment la Science ne peut rien. Elle ne fait qu'obéir à la loi de son développement interne. Le progrès scientifique, bénéficiant incessamment des résultats acquis, se meut à une vitesse incessamment accélérée. Vérité de fait, que nul ne songe à contester, puisque, tout au contraire, chacun croit devoir s'en féliciter. Depuis que la Science est sortie d'apprentissage et qu'elle a loué ses services au patron d'usine, les découvertes succèdent aux découvertes, les inventions aux inventions, chaque jour plus nombreuses, chaque jour plus ingénieuses, chaque jour plus fécondes, et le champ de l'industrie humaine s'élargit d'autant. L'une après l'autre les forces emprisonnées dans la matière sont libérées et mises au service de l'homme: mais déjà les savants nous avertissent que les ressources en énergie dont nous sommes maîtres présentement ne sont que «des miettes» arrachées aux abondantes provisions qu'il reste à découvrir et à consommer. La machine à vapeur a fait la fortune des «pays noirs», transformés en fourmilières humaines; mais tous les gîtes de houille ne sont pas encore mis en exploitation que, par l'action de la dynamo, les montagnes solitaires s'animent et, châteaux d'eau ruisselant d'énergie électrique, fournissent la

Course au progrès ou course à l'abîme? Pour le savant, la question ne se pose pas.

houille blanche à de nouvelles ruches industrielles. D'un bout à l'autre des continents un peuple de cheminots est occupé à poser des rails sur lesquels, méprisant les vieux trains «omnibus», le voyageur pressé ne veut plus circuler qu'en «express» ou en «rapide»: mais le gigantesque travail n'est pas encore achevé que, sur les plus anciennes routes réveillées de leur somnolence, les autos bondissent à plus de 100 kilomètres à l'heure. Le télégraphe réduit au minimum la distance: ce n'est pas assez, le téléphone la supprime; ce n'est pas assez encore, la télégraphie et la téléphonie sans fil suppriment tous les obstacles interposés. Maître de la distance, l'homme procède à l'inventaire de son domaine continental; ses nef rapides sillonnent les océans en tous sens; mais déjà les terres et la surface des mers ne lui suffisent plus; il lui faut le mystère des profondeurs sous-marines; il lui faut la liberté des espaces aériens. La merveille se réalise: l'avion est inventé; de toutes les poitrines humaines un cri d'admiration jaillit. Aussitôt les enchères se précipitent, les records ne sont pas plutôt établis qu'ils sont battus: 100, 200, 300



kilomètres à l'heure; 1 000, 2 000, 5 000, 10 000 mètres d'altitude. Plus haut, toujours plus haut! Plus vite, toujours plus vite! Et la course vertigineuse reprend.

Course au progrès ou course à l'abîme? Pour le savant la question ne se pose pas; à la pensée que «la science, dans son ascension continue, nous ouvre des perspectives toujours plus vastes», il s'exalte et, donnant libre cours à son imagination, il entrevoit un avenir tout de merveilles. Il est même enclin à protester contre «l'inconscience de la multitude» qui, trop vite habituée, ne rend pas justice aux mérites des inventeurs et à «l'incommensurable» valeur de la science. Pourtant «la multitude» ne demande qu'à applaudir aux prouesses nouvelles, à la seule condition qu'elles lui soient intelligibles; elle éprouve à l'égard des hommes de science une sorte de respect superstitieux; que lui demander de plus? Elle a la foi. Mais, pour l'historien, la question se pose: cette rapidité croissante du progrès scientifique, qui est communément un sujet d'admiration, pour lui est un sujet d'inquiétude; cette puissance illimitée des forces que la Science libère et qu'elle déchaîne dans le monde sans en contrôler l'emploi, lui paraît grosse de menaces. L'avenir de la Science n'est pas en jeu, mais l'avenir que la Science prépare à l'humanité.

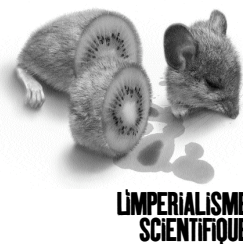
*

[...] Le progrès scientifique, intervenu tardivement dans les affaires de l'humanité, n'a pas fait table rase du passé. La civilisation au sein de laquelle il s'est introduit était formée d'éléments divers. Sur les uns son action a été plus directe que sur les autres, son influence plus profonde: leur évolution a donc été plus ou moins rapide. De là, des perturbations inévitables. Pour s'en rendre compte il est nécessaire d'examiner successivement ce qui s'est passé dans l'ordre économique et dans l'ordre politique.

Dans l'ordre économique, soumis immédiatement à l'action du progrès scientifique, les répercussions ont été immédiates. Il y a eu renouvellement de l'outillage et des méthodes, accroissement formidable de la production, concentration des entreprises, division du travail et spécialisation à outrance,

ce, par suite extension démesurée des échanges. Ce sont des faits connus sur lesquels il est inutile d'insister. Mais le trait le plus notable de cette évolution, celui qu'il faut retenir, est sa tendance à se dérouler sur un plan nouveau, le plan international. Débordant par-delà les frontières, la vie économique s'est rapidement internationalisée. On parle beaucoup de l'Internationale socialiste – à deux ou trois exemplaires –, mais il y a des Internationales dont on ne parle pas et qui comptent autrement dans le monde actuel, l'Internationale de la Finance, l'Internationale des producteurs, l'Internationale des consommateurs. Soit dit sans aucune intention de polémique: il ne s'agit que de constater une situation de fait. Bon gré mal gré, par le jeu naturel des relations économiques, toutes les nations sont devenues plus ou moins solidaires les unes des autres. Des liens multiples, innombrables, inextricables, visibles ou invisibles, les relient entre elles. Et ce réseau de mailles serrées n'est pas un voile superficiel qu'elles peuvent rejeter impunément; il fait corps avec elles, il intéresse leur chair, leur sang, leurs organes vitaux. On ne peut y faire une déchirure sans mettre leur vie même en danger. Transformée par la Science, la structure économique du monde moderne est devenue infiniment plus complexe, partant plus fragile et plus périssable.

Mais dans l'ordre politique, où l'action du progrès scientifique ne s'est fait sentir qu'indirectement, l'évolution, alourdie par le poids du passé, n'a pu marcher du même pas. Sans doute, à l'intérieur des États, sous la poussée des masses ouvrières renforcées, le régime représentatif s'est démocratisé: transformation illusoire car, au même moment, le capitalisme parvenu à l'hégémonie sociale a vidé en quelque sorte les institutions démocratiques de leur contenu. Cela est particulièrement visible dans certains États comme l'Allemagne d'après-guerre où un véritable féodalisme industriel s'est implanté, traduction moderne du Grand Interrègne; mais on peut dire que dans tous les États grands producteurs, il y a incompatibilité croissante entre les formes de la vie politique et les formes de la vie économique. Le plus grave est que, contrairement à l'évolution économique, l'évolution politique a continué à



SCIENCE ET SEXISME

LA PROPORTION des femmes dans la filière scientifique décroît en fonction du niveau d'excellence: 43% en première et terminale scientifique, 37% en classes préparatoires scientifiques, 22% en écoles d'ingénieur et 14% à Polytechnique (chiffres de l'année 1999 cités par Michèle Ferrand, *Féminin, Masculin*, éd. La Découverte). À l'heure où les femmes sont réputées avoir l'esprit peu scientifique, il est intéressant de rappeler qu'à l'époque où les humanités étaient déterminantes pour la réussite scolaire, la gent

féminine n'était «pas douée pour le latin»...

Il faut aussi noter que le contenu même des résultats scientifiques est biaisé par le sexisme latent des chercheurs-ses. Christiane Sinding l'a montré pour les hormones, Donna Haraway au sujet des métaphores explicatives en biologie de la reproduction (spermatozoïde actif VS ovule attentiste), etc.

Décidément, les activités scientifiques subissent le poids des préjugés et ne se déroulent pas en apesanteur sociale.

**ACTION CONTRE LE
NUCLÉAIRE MILITAIRE EN
OCTOBRE 2005 À LA
HAGUE ORGANISÉE PAR
UN GROUPE INFORMEL
QUI S'EST BAPTISÉ SEALS**



A VOIR



Alerte à Babylone

Film documentaire
de Jean Druon,
2005, 95 min.
État des lieux triste
et lucide de notre monde
en délabrement.

Un siècle de progrès sans merci

Films documentaires
de Jean Druon,
2005, 6x52 min.
Bilan et retour en six
épisodes sur cent ans
de «rationalité»
technoscientifique.

se dérouler sur un plan presque exclusivement national. Alimentées par des traditions séculaires, les passions nationales n'ont pas cessé de jouer un rôle prépondérant dans le monde. Là où elles paraissaient endormies ou même mortes à jamais, elles ont ressuscité pour devenir des forces agissantes. Or qui dit passions nationales dit antagonismes nationaux : par l'éveil de la conscience nationale chez tous les peuples, ces antagonismes n'ont fait que se multiplier. La période contemporaine a été l'ère des guerres nationales. Bien plus, on aurait pu croire que l'évolution économique atténuerait à la longue ces rivalités nationales : par une contradiction surprenante, elle les a exaspérées. En effet la surproduction industrielle a développé chez les peuples producteurs l'esprit de concurrence mercantile : il n'y en a pas de plus brutal. Les guerres nationales n'ont pas cessé, elles se sont seulement élargies en guerres capitalistes : on ne recule devant rien pour écraser un concurrent.

[...] Il faut le dire bien haut : le mot guerre n'a plus aujourd'hui le même sens qu'il avait il y a seulement huit ans. [...] Nous venons de faire pour la première fois l'expérience de ce qu'est la guerre scientifique.

Il est une date [...] qui a «marqué, pour la multitude, l'entrée en scène de la Science dans le grand conflit mondial. Le 22 avril 1915, vers 5 heures du soir, un épais nuage de vapeurs lourdes, d'un vert jaunâtre, sortait des tranchées allemandes entre Bixchoote et Langemarck, et, poussé par la brise, arrivait sur les lignes alliées, suivi des contingents ennemis... Toute une division française fut atteinte... L'Allemagne venait d'inaugurer la guerre des gaz...». En effet rien de plus saisissant dans sa soudaineté que l'apparition de la Chimie² sur le champ de bataille où trois ans plus tard elle devait jouer le

premier rôle, logée dans des millions d'obus à croix verte, à croix jaune ou à croix bleue. Combien aujourd'hui se meurent lentement, les organes rongés, d'avoir contemplé ce nouveau visage de la guerre. D'ailleurs il serait injuste que la chimie fut seule mise en cause : toutes les sciences sont intervenues dans la mêlée, à l'exemple des divinités homériques. Derrière leurs champions affrontés, savants et techniciens furent occupés sans relâche à perfectionner les innombrables machines à tuer, à en inventer de nouvelles, plus puissantes, plus foudroyantes, à plus grand rayon d'action. Tel fut le premier emploi de l'avion et du sous-marin, ces trouvailles dont le génie humain s'enorgueillit est-ce pour cela qu'il les avait créées ? Sans doute, pour cela aussi. «Qu'est-ce qu'un avion de bombardement ? écrit un théoricien de la guerre (professionnel). C'est une machine qui peut porter un projectile à des centaines de kilomètres. Et quels projectiles ! Au moment où l'armistice a été signé, les Français étaient en possession d'une bombe de 500 kilogrammes, dont une vingtaine pourraient anéantir tout un quartier d'une grande ville, et dont une seule, explosant dans un rayon de 30 mètres d'un cuirassé, le coulerait infailliblement.»³ Admirable en vérité est le pouvoir de la Science.

[...] Par elle la guerre est devenue le plus nocif des fléaux, dans le même temps que, par elle, la civilisation était devenue le plus fragile des organismes. Ainsi s'explique l'inextricable gâchis où nous nous trouvons aujourd'hui. [...]

J'en connais beaucoup qui en prennent aisément leur parti et qui déjà raisonnent sur la prochaine guerre. Ceux-là ne sont pas seulement des professionnels, car il est avéré maintenant que «de bons laboratoires valent des divisions, de grands chimistes valent de grands généraux», et que, dans toute armée moderne, l'état-major militaire devra être doublé à l'avenir d'un état-major scientifique. Les savants sont donc fondés, eux aussi, à étudier le problème de la guerre future. Ne doutons pas qu'à l'heure présente, en deçà et au-delà des frontières (au-delà surtout), les hommes de science ne soient nombreux dans les laboratoires qui cherchent des formules



inédites de combinaisons explosives ou asphyxiantes, ou de toute autre manière homicides. [...] Dans certains États qui comptent parmi les plus modernes, on les a déjà enrégimentés : telle grande République, à qui le militarisme républicain, possède son Service de guerre chimique indépendant, à côté de ses directions de l'infanterie et de l'artillerie. Un spécialiste anglais très qualifié, le major Lefébure, nous rappelle que « tous les pays... doivent envisager sérieusement la question de l'établissement d'un programme de guerre chimique défini, complexe, étudié avec soin ».

Nous l'envisageons sérieusement, major Lefébure, mais, il faut bien le dire, ces perspectives nous effrayent. Nous sommes convaincus que la dernière guerre, pour scientifique et catastrophique qu'elle ait été, paraîtra un jeu presque anodin au regard de celle que nous réserve l'avenir, quelle qu'elle soit, mécanique, chimique, électrique, microbienne et tout cela sans doute à la fois, et bien autre chose encore. Songez que la Science ne va pas s'arrêter en si beau chemin. Prévoyant le jour où elle aura capté les réserves d'énergie emprisonnées dans l'atome, notre savant prophétise que ces forces nouvelles dépasseront toutes celles que nous connaissons aujourd'hui « de l'énorme distance qui les sépare elles-mêmes des ressources naturelles de l'homme sauvage ». « On ne doit pas tenir pour absurde, dit-il, que l'homme soulèvera alors les montagnes, subjuguera les mers, asservira les forces atmosphériques... » Là-dessus il est aussi permis d'imaginer de quelle façon l'homme accommodera son semblable; en moins de temps qu'il n'en fallut au volcan réveillé, il anéantira sous quelque « nuée ardente » les cités ennemies. Oui, l'imagination horrifiée peut essayer d'entrevoir ce que sera la guerre future, sa puissance foudroyante de destruction. [...]

*

Qu'est-ce à dire, en dernière analyse, sinon que le progrès scientifique, qui est infiniment rapide, n'a pas eu d'effet sur le progrès moral, qui est infiniment lent. [...]

Non seulement il n'est pas prouvé que la révolution scientifique doive entraîner nécessairement le règne de la moralité, il n'est pas prouvé que l'homme parviendra d'un même élan

BAKOUNINE APPELLE À DÉserter LA SCIENCE

« AMIS ! Quittez au plus vite ce monde condamné à la destruction. Quittez ces universités, ces académies, ces écoles dont on vous chasse maintenant, et dans lesquelles on n'a jamais cherché qu'à vous séparer du peuple. Allez dans le peuple. Là doit être votre carrière, votre vie, votre science. [...] Et rappelez-vous bien, frères, que la jeunesse lettrée ne doit être ni le maître, ni le protecteur, ni le bienfaiteur, ni le dictateur du peuple, mais seulement l'accoucheur de son émancipation spontanée, l'unisseur et l'organisateur des efforts et de toutes les forces populaires. Ne vous souciez pas en ce moment de la science au nom de laquelle on voudrait vous lier, vous châtier. Cette science officielle doit périr avec le monde qu'elle exprime et qu'elle sert; et à sa place, une science nouvelle, rationnelle et vivante, surgira, après la victoire du peuple, des profondeurs mêmes de la vie populaire déchaînée. »

Bakounine, « Quelques paroles à mes jeunes frères en Russie » (mai 1869 - in *Le socialisme libertaire*, Denoël, 1972, pp. 210-211)

à la domination des forces naturelles et au culte de la bonté mais c'est très exactement la proposition inverse qui chaque jour est prouvée par les événements, qui est prouvée par l'Histoire, qui est prouvée par la dernière guerre, celle-ci en étant à tous égards la démonstration la plus éclatante. [...] Pierre Hamp [...] le constate en une formule mieux frappée: « Le malheur n'est pas dans l'invention mécanique. Il est en ceci qu'à mesure que nous avons inventé la mécanique, nous n'avons pas inventé la justice ». Bien dit. Mais vous ajoutez: il faut inventer la justice, nous l'inventerons. N'anticipons pas, s'il vous plaît, et craignons de nous payer de mots. Il ne sert de rien de faire acte de foi en la bonté et la justice (futures) des hommes. Constatons présentement que la malignité humaine existe et qu'elle aussi s'entend à utiliser le progrès scientifique, car, dans la lutte qui se poursuit indéfiniment sur terre entre le Bien et le Mal -voilà le grand mot lâché-, la Science est neutre. Cette neutralité, je n'hésite pas à le dire, est un crime. Et je crois avoir démontré qu'elle met la civilisation en péril de mort. La Science encourt, de ce chef, une responsabilité capitale. Qu'elle ne paraisse pas s'en douter est pour moi un perpétuel sujet de stupéfaction. Il me souvient l'avoir dit une fois à un membre notoire de l'Institut, confiné dans l'étude des mathématiques. Cet homme éminent, qui est aussi un homme de bien, parut étonné. Mais c'est son étonnement qui m'étonne. Sauf le respect que je lui dois, sa défense ne valait guère mieux que celle du Kaiser: le piteux « Je n'ai pas voulu cela ! ». [...]

Le tout n'est pas de découvrir des sources nouvelles d'énergie, de déchaîner par le monde des forces « à soulever des montagnes » qui deviendront aux mains de l'homme les armes les plus cruelles, mais de veiller à l'usage qu'il en fera, au moins jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de raison, dont on voudra bien m'accorder qu'il est encore assez éloigné. Sinon, n'est-on pas en droit de dire que la Science en use à l'égard de l'humanité exactement comme des parents inconscients qui laisseraient à la portée de leur gamin un revolver chargé, sans même songer à le mettre au cran d'arrêt? Le gamin y touche naturellement: le coup part; le voilà gisant mort. Dira-t-on que l'enfant seul est responsable, et que les parents ne le sont pas?

Le tout n'est pas de dérober aux Dieux l'étincelle magique pour la remettre aux hommes. De peur que les hommes n'en fissent le plus détestable usage, il eût fallu auparavant changer les hommes en Dieux. Les poètes veulent nous faire croire que Prométhée a été victime d'une erreur judiciaire. Ce n'est pas vrai: les Dieux ont bien jugé.

*

[...] Comment organiser un contrôle du travail scientifique, l'idée même de ce contrôle n'est-elle pas chimérique? On ne peut oublier enfin que la Science et l'Industrie ont étroitement partie liée; comment tenir les multiples issues de ce labyrinthe et empêcher que le démon de la guerre ne s'en échappe? À toutes ces questions, je reconnais honnêtement que je ne suis pas en état de répondre. Je ne suis même pas qualifié pour répondre. Mais les questions n'en sont pas moins posées et j'ai le droit de dire que, de la réponse qu'elles recevront,

1. Charles Moureu, « La Science dans la guerre et dans la paix », *La Revue de France*, 15 janvier 1922.

2. Auparavant simple auxiliaire de la Mécanique.

3. Général Maitrot, « La Prochaine guerre », p. 13.

4. « Aucune inspection n'arriverait à découvrir, par ses seuls moyens, le secret d'une invention nouvelle. Supposez qu'un gaz, d'une importance militaire dix fois plus grande que le gaz moutarde, soit découvert dans les laboratoires de l'IG (Interessen Gemeinschaft). Un inspecteur ou un agent secret, assis sur la chaise à côté, peut fort bien ignorer toujours que le but de cette Investigation n'était pas la découverte d'un nouveau colorant. En ce moment même, il se peut que l'équilibre du monde soit menacé par les découvertes de quelque savant absorbé et pensif, au fond d'un faubourg. » (Lefébure, *L'Énigme du Rhin*, p. 233)

LA SCIENCE A TOUJOURS ÉTÉ LIÉE À LA GUERRE. DANS CETTE INTERVIEW, DOMINIQUE PESTRE, HISTORIEN DES SCIENCES, PART DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE POUR NOUS MONTRER COMMENT L'UNE ET L'AUTRE SE SONT IMBRIQUÉES DE PLUS EN PLUS SOLIDEMENT.

LA SCIENCE, C'EST LA GUERRÉ



Propos recueillis par **Guillaume Carnino**
Mis en forme par **Gildas**
L'ensemble de l'interview de **Dominique Pestre**, réalisée le 31 mars 2006 dans les studios de Radio Libertaire, est disponible sur le site internet d'Offensive.

La Seconde Guerre mondiale a-t-elle été un moment majeur de l'unification entre sciences et guerre ?

La Première Guerre mondiale est une guerre de production. Ceux qui gagnent sont ceux qui organisent au mieux la gestion d'une guerre longue et très coûteuse en hommes et en matériel. La Seconde Guerre mondiale est aussi une guerre de production, mais elle est en plus une guerre technique. Pour gagner, il faut disposer d'armements particuliers. Le meilleur exemple qu'on puisse donner est celui des radars. De manière générale, la guerre consiste à voir, si possible avant d'être vu, pour atteindre l'ennemi. Le radar est une manière de voir plus loin que la vue, qui permet de voir la nuit. Disposer de trois mois d'avance sur l'adversaire en terme de qualité de radar permet toujours de voir l'autre avant d'être vu. On bénéficie alors d'un avantage considérable, comme pour le conflit aérien dans la bataille de l'Atlantique.

C'est aussi dans ce conflit qu'apparaît de la bombe atomique.

La bombe atomique n'est pas décisive durant cette guerre puisque l'Allemagne était déjà battue. Les Américains ne disposent de la bombe atomique qu'à la fin de la guerre. Elle ne fait qu'accélérer la reddition des Japonais. Les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki terminent la Seconde Guerre mondiale et ouvrent la Guerre froide. La Seconde Guerre mondiale est donc vraiment une guerre scientifique et technique. Pour la première fois, les purs savoirs scientifiques servent et toute l'élite scientifique à disposition est

regroupée à cet effet. Sa spécificité est qu'elle propose pendant tout ce temps des dispositifs scientifiques de plus en plus neufs. Dans l'exemple des radars, la clé est d'utiliser des longueurs d'ondes de plus en plus courtes, dont le faisceau est plus fin et va plus loin : il faut toujours gagner en longueur d'ondes. Dans ce sens, c'est une double intégration par rapport à la période précédente du scientifique et des techniques. Depuis la fin du XIX^e siècle, le scientifique est capable de créer de la technique radicalement neuve. Ce qui se passe avec la guerre 39-45 est que, cette fois, on ne fait plus de différence entre scientifiques et techniciens. La conception même des techniques est réalisée directement en lien avec les organismes militaires. Il ne s'agit pas seulement de créer de nouveaux outils, de nouveaux armements, de nouveaux gadgets,

les faire arriver sur le théâtre des opérations... C'est un travail considérable au niveau de la conception. Les scientifiques vont alors avoir un rôle déterminant pour imaginer des modèles mathématiques qui rationalisent ce processus. Cette activité gestionnaire commence durant la Seconde Guerre mondiale et devient un enjeu primordial pendant la Guerre froide.

La science va-t-elle jouer le même rôle durant la Guerre froide ?

La Guerre froide est la continuation directe de la Seconde Guerre mondiale, seulement l'affrontement n'est plus entre les Alliés et l'Axe mais entre Est et Ouest. C'est bien une guerre entre Soviétiques et Américains, car l'un des deux camps doit perdre. Cette Guerre froide n'est pas menée aux États-Unis

La Seconde Guerre mondiale est donc vraiment une guerre scientifique et technique.

il faut aussi optimiser le système, ce qu'on observe avec la logistique de la marine américaine face à ce qui est pour la première fois une guerre qui se mène au niveau planétaire. La Première Guerre mondiale s'était restreinte à une ligne de front. Durant la Seconde Guerre, la logistique de la marine américaine va des côtes japonaises aux côtes anglaises, du Sud de l'Afrique jusqu'au pôle Nord. Il faut donc gérer la logistique : transporter des millions d'hommes, produire des dizaines de milliers d'avions, de chars, les emballer pour

ou en URSS, ni même en Europe, mais là où elle se joue, c'est une guerre chaude : en Afrique, au Vietnam, en Amérique latine, etc. Que signifie une guerre froide ? C'est : « Je vous montre mon dispositif et, si votre dispositif est beaucoup plus faible que le mien, alors je vous attaque et je vous rase ». Chacun doit montrer qu'il peut tenir la bataille. Dans ce sens, la Guerre froide est une guerre d'exhibition : on montre sa force, on exhibe ses armes. La bataille se mène par exhibition technologique interposée. C'est, par exemple pour





les Soviétiques, le fait d'envoyer le premier homme dans l'espace pour montrer qu'on a une maîtrise de l'espace et des lanceurs que les Américains n'ont pas. Ça veut dire : « Nous sommes capables de vous attaquer chez vous avec des missiles ». Le grand système de défense au Nord des États-Unis est un système qui relie des centaines de milliers de radars, eux-mêmes reliés en temps réel à de gros ordinateurs IBM qui détectent la moindre chose qui passe dans les cieux et renvoient ces infos à des centres de commandement de l'aviation américaine. Ce système montre aux Soviétiques que si jamais une tête d'avion apparaît à mille kilomètres, elle sera détectée et tout sera prêt pour l'arrêter. La Guerre froide est une démonstration de prouesse technique et industrielle. La science est l'activité la plus entretenue, la plus choyée, sur laquelle on passe le maximum de temps : les sciences physiques en premier lieu mais aussi la chimie, la biologie, la médecine, etc.

Les militaires cherchent-ils toujours à se servir des recherches scientifiques ?

La science moderne, qui émerge avec les mathématiques pratiques et leur fusion avec la philosophie naturelle, a un premier avantage pour les militaires : elle est grosse de techniques, d'instruments. Par exemple, les lasers développés après la Seconde Guerre mondiale sont d'une complexité extrême : ils permettent de contrôler les faisceaux d'électrons, de déplacer un électron d'une orbite vers une autre, etc. Dès qu'émerge la création de la lumière laser, le lien se fait avec l'armée et l'industrie américaines pour en faire une technique. La science est toujours porteuse de techniques et donc de technologies que les militaires veulent utiliser. Depuis le XIX^e siècle, la science peut fournir des systèmes très ésotériques. Le problème est d'en amortir la production pour que cela

puisse être rentable. Par exemple, les transistors sont un objet qui apparaît dans les laboratoires des industries Bell en 1947. À l'époque, les lampes avaient les mêmes propriétés : elles servaient aussi à faire de la radio. Quand est inventé le transistor, la lampe fait les choses beaucoup mieux, est plus fiable et pas cher. Les transistors quant à eux marchent mal, quatre fois sur cinq, ils ne sont pas bons et on ne sait même pas pourquoi. Personne n'en veut, sauf les militaires, qui voient dans les

transistors une technologie moins fragile que les lampes en verre. Cela peut servir dans un missile où, à l'accélération de départ, les lampes ne tiennent pas. Pendant dix ans, les militaires vont être quasiment les seuls utilisateurs du transistor, qui ne deviendra un objet de grande consommation que dans les années soixante. Au final, la recherche et le développement ont été payés par l'armée. Les militaires ont des besoins extrêmes dont le coût n'a pas d'importance. Ils peuvent de ce fait permettre à beaucoup de techniques d'advenir.

Les militaires seraient alors à l'origine de l'informatique miniaturisée ?

C'est bien pour faire du calcul militaire, pour décrypter, que sont inventés les premiers grands ordinateurs britanniques. Les militaires américains vont s'en servir pour la météorologie et pour prévoir au mieux leurs opérations. Les



ordinateurs servent aussi à faire des simulations de bombe H : on voit mal à qui d'autre cela peut servir, à part aux militaires. Les transistors et les ordinateurs n'avaient au départ pas de sens au-delà d'un complexe militaire.

La science et sa rationalité peuvent aussi servir la logistique militaire comme pour l'optimisation de la gestion des convois transatlantiques dont je parlais auparavant : faut-il de gros convois avec plein de navires de guerre autour ou des petits convois

C'est pour faire du calcul militaire, pour décrypter, que sont inventés les premiers grands ordinateurs britanniques.

moins localisables ? Est-ce que tous les bateaux doivent aller à la même vitesse ?

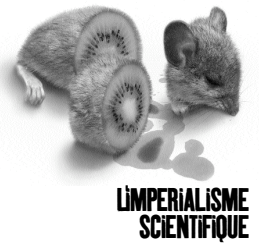
La science implique aussi une maîtrise de l'espace physique. Par exemple, pendant la Première Guerre mondiale, on tire pour la première fois à des distances au-delà de tout ce qu'on peut voir : vous tirez à cinquante kilomètres sans aucun problème. Mais comment guidez-vous le tir ? À défaut de voir les batteries ennemies, on les entend, il faut donc utiliser un système d'écoute par le son. La gestion de l'espace est primordiale.

Le paradoxe de la science est qu'elle aide à faire vivre, mais aussi à tuer...

Si la guerre sert à tuer, il faut aussi faire vivre ses troupes grâce à la science. Depuis les guerres coloniales, qui se déroulent sur un terrain particulièrement dangereux pour les hommes des continents tempérés, c'est extrêmement important. La pénicilline est le remède miracle de la Seconde Guerre mondiale. Elle évite les infections, quand on est blessé elle permet de traiter la syphilis...

Au final, c'est pourquoi vous dites que « la science, c'est la guerre ».

Cette idée n'est pas de moi, je la tiens d'une phrase d'un géographe, Yves Lacoste, qui avait dit, avec un brin de provocation : « La géographie, mais ça sert à faire la guerre ». ■



**L'IMPERIALISME
SCIENTIFIQUE**



A LIRE



La Recherche
Hors-série N° 7
Avril 2002
« La science et la guerre », numéro coordonné par Dominique Pestre

LA BOMBE ATOMIQUE ET VOUS

Extraits de *La bombe atomique et vous* (1945), tiré de George Orwell, *Tels, tels étaient nos plaisirs et autres essais. 1944-1949*. Reproduit avec l'aimable autorisation des éd. Ivrea.

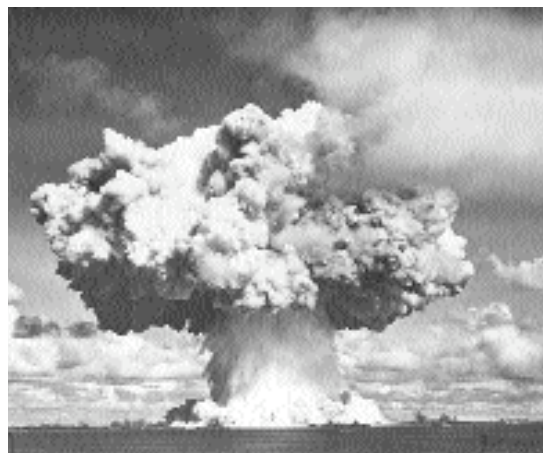
[...] **LA BOMBE ATOMIQUE** n'a pas suscité autant de débats qu'on aurait pu le croire. Les journaux ont publié de nombreux schémas, sans grande utilité pour le lecteur moyen, où l'on voit s'activer protons et neutrons, et l'on a multiplié les vaines déclarations pour réclamer que la bombe «soit placée sous contrôle international». Mais, curieusement, la question qui nous concerne tous de la manière la plus urgente n'a été que fort peu abordée, du moins par écrit: est-il facile de fabriquer de tels engins? [...] (Selon la rumeur, le premier cinglé venu pourrait à tout moment dans son laboratoire faire voler la civilisation en éclats aussi facilement qu'on déclenche un feu d'artifice.)

S'il en avait réellement été ainsi, tout le cours de l'histoire en eût été brutalement changé. La distinction entre les grands et les petits États eût été effacée, et le pouvoir de l'État sur les individus considérablement affaibli. Cependant, il ressort [...] que le coût de la bombe est extraordinairement élevé et que sa fabrication exige un gigantesque effort industriel que seuls trois ou quatre pays au monde peuvent soutenir. Ce point est d'une importance cruciale, car cela voudrait dire que la découverte de la bombe atomique, loin de renverser le cours de l'histoire, ne fera que renforcer les tendances qui se sont manifestées depuis une douzaine d'années.

C'est un lieu commun que d'affirmer que l'histoire de la civilisation est dans une large mesure celle des armes. Le rapport entre la découverte de la poudre et le renversement de la féodalité par la bourgeoisie a notamment été relevé à maintes reprises. Si je ne doute pas que des exceptions puissent être avancées, je pense que la règle suivante se vérifierait généralement: les époques où l'arme dominante est coûteuse ou difficile à produire tendent à être des époques de despotisme, alors que, lorsque l'arme dominante est simple et peu coûteuse, les gens ordinaires ont leur chance. C'est ainsi, par exemple, que chars d'assaut, cuirassés et bombardiers sont par essence les armes d'une tyrannie, tandis que fusils, mousquets, arcs et grenades sont celles d'une démocratie. Une arme complexe renforce le pouvoir des puissants, alors qu'une arme simple permet aux plus faibles –aussi longtemps qu'elle est sans réplique– de se défendre bec et ongles.

L'âge d'or de la démocratie et de l'autodétermination nationale a été celui du mousquet et du fusil. [...]

La perspective qui s'offre à nous est donc celle de deux ou trois super-États monstrueux, possédant chacun une arme permettant d'anéantir en quelques secondes des millions d'individus, et qui se partageront le monde. On en a conclu un peu hâtivement que cela entraînerait des guerres plus étendues et plus meurtrières, et peut-être l'effondrement de la civilisation de la machine. Mais supposons –et c'est l'évolution la plus vraisemblable– que les grandes nations qui subsistent s'engagent, par un accord tacite, à ne jamais utiliser la bombe atomique



l'une contre l'autre? Supposons qu'elles l'utilisent seulement, ou menacent de le faire, contre des peuples qui sont incapables de répliquer? Dans ce cas, on en revient au stade antérieur, avec cette seule différence que le pouvoir est concentré entre les mains d'un groupe encore plus restreint et que les perspectives sont encore plus désespérées pour les peuples soumis que pour les classes opprimées. [...]

Il fut un temps où on nous annonçait que l'avion avait «aboli les frontières»; en fait, c'est seulement depuis que l'avion est devenu une arme décisive que les frontières sont devenues réellement infranchissables. Il fut un temps où la radio était censée favoriser la compréhension et la coopération internationales; elle s'est révélée être un moyen d'isoler les nations les unes des autres. La bombe atomique risque d'achever le processus en arrachant aux classes et aux peuples exploités tout pouvoir de se révolter, tout en plaçant les détenteurs de la bombe sur une base d'égalité militaire. Aucun d'eux

n'étant capable de vaincre les autres, il est probable qu'ils continueront de se partager la domination du monde, et il est difficile de concevoir comment cet équilibre pourrait être rompu, si ce n'est par des changements démographiques lents et imprévisibles. [...] Il se pourrait que nous n'allions pas vers l'effondrement général, mais vers une époque aussi atrocement stable que les empires esclavagistes de l'Antiquité. [...]

Si la bombe atomique s'était révélée aussi peu onéreuse et aussi facile à produire qu'une bicyclette ou un réveille-matin, elle aurait fort bien pu nous replonger dans la barbarie, mais elle aurait pu tout aussi bien signifier la fin de la souveraineté nationale et de l'État policier hautement centralisé. Si elle est, comme il semble que ce soit le cas, un objet rare et coûteux aussi difficile à produire qu'un cuirassé, il est plus vraisemblable qu'elle ne mettra un terme aux conflits à grande échelle qu'en perpétuant indéfiniment une «paix qui n'est pas la paix».

George Orwell

A LIRE



Tels, tels étaient nos plaisirs et autres essais. 1944-1949

George Orwell, traduit de l'anglais par Anne Krief, Bernard Pécheur et Jaime Semprun, éd. Ivrea et Encyclopédie des nuisances

L'histoire de la civilisation est dans une large mesure celle des armes.



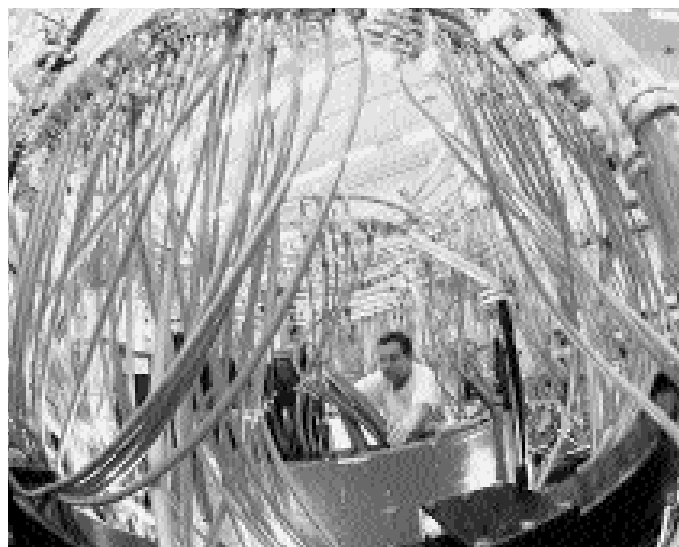
LE MYTHE DE LA SCIENCE PURE

LA DIFFÉRENCE même entre sciences pures et sciences appliquées n'existe réellement chez aucun des grands fondateurs de ce que l'on nomme aujourd'hui la science¹. Loin de son image rebattue de rationaliste militant, Newton a passé une grande partie de sa vie à écrire sur la numérologie biblique². Pourtant, il n'y a pas eu deux Newton (ou même trois, puisqu'il fut aussi directeur de la Monnaie). Ce que l'on considère comme de la pure science aujourd'hui n'en est peut-être que pour nous.

Otto Sibum a récemment relaté la reconstitution de l'expérience que Joule a réalisé tout au long de sa vie (afin de déterminer la constante baptisée en son nom, qui permet d'établir un lien entre travail mécanique et chaleur)³. Alors que ses comptes-rendus ne font pas état de précautions particulières quant à la mesure des températures, la réalisation même de l'expérience implique de lever plusieurs fois un poids de vingt-six kilos afin d'actionner un dispositif, ce qui amène l'expérimentateur, par son effort, à chauffer la salle et à fausser les mesures. Pourtant, Joule avait atteint une précision invraisemblable, sans pour autant disposer des instruments de mesure électroniques d'aujourd'hui : Joule était fils de brasseur, il était de ces hommes qui passent leur vie à mesurer la température de fermentation des cuvées de bière au vingtième de degré près... Les comptes-rendus sont trompeurs par leur abstraction et il faut un grand savoir-faire expérimental pour obtenir des données scientifiques.

Heinrich Hertz, qui découvrit les ondes radio, s'était trompé dans un calcul, et les résultats chiffrés de sa fameuse expérience aboutissent à une vitesse ondulatoire aberrante, supérieure à celle de la lumière. Pourtant, l'ingéniosité de son dispositif, repris et amélioré par d'autres au cours de cette mémorable controverse, fait bien de lui l'inventeur éponyme de ces ondes⁴. Certains auteurs théorisent même cette capacité qu'a la technique à imposer des concepts ou théories et parlent d'« universalité pratique », ce qui revient presque à dire que la vérité de la science n'est pas ailleurs que dans la technique qu'elle met en œuvre et qui la produit⁵. Savoir, c'est savoir qu'on sait faire, c'est pouvoir reproduire une expérience ou un appareil⁶, c'est donc dès l'origine disposer d'un pouvoir effectif sur le réel.

La pratique scientifique ne s'est pas purifiée avec le temps. Peter Galison montre bien l'importance qu'a eu le travail d'Einstein au sein du Bureau des brevets, à Berne, où il était en contact direct avec les problèmes de synchronisation des différentes horloges dans les gares d'Europe (à une époque où une gare comme Zurich pouvait disposer de quatre cadrans différents, affichant les heures de plusieurs capitales européennes simultanément)⁷. La théorie de la relativité



(du temps et de l'espace) n'a pas surgi miraculeusement d'un esprit soudainement et inexplicablement illuminé.

Aujourd'hui même au CERN, le principal centre d'études européen en physique des hautes énergies, Galison a recensé plusieurs types de scientifiques différents, dont le travail est de traduire, chacun à leur niveau, les théories les plus abstraites en direction des scientifiques de niveau « inférieur », et ce, jusqu'aux expérimentateurs : les accélérateurs de particules qui s'y trouvent nécessitent plusieurs centaines de personnes pour fonctionner quotidiennement⁸. Depuis ses origines et jusqu'à l'époque contemporaine, la science a toujours été technique.

La science moderne est d'emblée appliquée. Faire de la science n'est rien d'autre que produire des faits à partir de machines⁹. Et cela n'est pas neutre, comme les prémices de la révolution scientifique le montrent.

À L'ORIGINE, LA GUERRE

L'utilisation massive du métal (matériau robuste mais peu malléable) pour l'artillerie de la Renaissance, est entre autres à l'origine de la mesure systématique (qui n'était pas nécessaire avec le bois, où tout pouvait être ajusté sur place), elle-même à la racine des nombreux instruments qui autoriseront Galilée et ses successeurs à voir le grand livre de la Nature « écrit en langage mathématique »¹⁰. Les artisans de cette révolution sont des ingénieurs (comme Léonard de Vinci)¹¹. Or, ces hommes étaient avant tout des gens de guerre

1. À laquelle on pense quand on dit quelque chose comme : « La science pourrait sans aucun doute expliquer ceci ou cela ».

2. John Fauvel (dir.), *Let Newton Be!*, Oxford University Press, 1990.

3. H. Otto Sibum, « Les gestes de la mesure. Joule, les pratiques de brasserie et la science », in *Annales. Histoire, sciences sociales*, juillet-octobre 1978, n°4-5, pp. 745-774.

4. Michel Atten et Dominique Pestre, *Heinrich Hertz. L'administration de la preuve*, PUF, 2001.

5. Terry Shinn et Pascal Ragouet, *Controverses sur la science. Pour une sociologie transverbiale de l'activité scientifique*, Raisons d'Agir, 2005.

6. Harry Collins, « The TEA Set: Tacit Knowledge and Scientific Networks », *Science Studies* n° 4, 1974, pp. 165-186.



POURQUOI DES SOCIOLOGUES ?

« **LE PASSAGE** d'une sociologie académique, vassale de la philosophie, à une sociologie indépendante, à prétentions scientifiques, correspond au passage du capitalisme concurrentiel au capitalisme organisé. Désormais, l'essor de la sociologie sera toujours plus lié à la demande sociale d'une pratique rationaliste au service des fins bourgeoises : argent, profit, maintien de l'ordre. Les preuves abondent. La sociologie industrielle recherche avant tout l'adaptation du travailleur à son travail.

[...] La sociologie politique préconise de vastes enquêtes, le plus souvent mystificatrices, qui présupposent que le choix électoral est aujourd'hui le lieu de la politique. [...] On retrouve les sociologues dans la publicité, les mille formes de conditionnement du consommateur, dans l'étude expérimentale des médias [...], etc. »

Extraits issus d'un tract du mytique « Mouvement du 22 mars » [reproduit dans *Nanterre 1965-66-67-68*, Jean-Pierre Duteuil, Acratie, 1988]

Les savants sont à l'époque presque toujours des courtisans vivant du mécénat intéressé des princes qui en retirent puissance et renommée. Ainsi, Galilée dédicace-t-il les satellites de Jupiter (qu'il découvre avec sa lunette) au grand duc de Toscane en les baptisant « astres médicéens »³. Courtisans ou aristocrates, les hommes de science le seront au moins jusqu'à la Révolution : ils se font appeler Lord Kelvin, Sir Newton, marquis de Laplace, comte de Lagrange, etc.

SCIENCES ET POUVOIR

La controverse entre Hobbes et Boyle au sujet de l'existence du vide est le théâtre d'une innovation importante : la séparation fantasmée entre savoir et pouvoir⁴. Boyle, membre de la Royal Society of London, réunit des gentlemen et des pairs du royaume pour assister à des expériences où des pompes aspirent l'intérieur de récipients en verre, dans lesquels on place toutes sortes de choses (des oiseaux qui s'asphyxient, de la neige qui fond, etc.) pour y démontrer la « présence » du vide. Hobbes dénie toute valeur à ces expériences, qualifiant ce petit groupe de secte, dont les actes (selon lui éminemment politiques) n'auraient pas plus de légitimité que ceux de n'importe quel autre groupement d'intérêt.

Mais Boyle ne s'en laisse pas conter : il affirme la neutralité de son dispositif, prétend ne faire rien d'autre que révéler le réel et fait signer ses récits d'expérience par les aristocrates présents. Ce qui fait preuve, c'est le témoignage de gens de la haute société, dont la parole ne peut être remise en cause. Un fait est alors établi indiscutablement par la présence de gens de pouvoir, puisque ceux qu'il faut convaincre ne sont pas les paysans, mais la bonne société dans son ensemble. Le savoir de Boyle, apparemment désintéressé, est très utile aux puissants, puisque, par le geste même où il expérimente sur le vide, il devient capable de réutiliser (puis de perfectionner) sa pompe pour une utilisation hydraulique urbaine, ou dans des jardins royaux. Technoscience et pouvoir se couplent alors : par le geste scientifique lui-même (expérimenter avec une pompe à vide), la technique peut servir les puissants (par exemple être utilisée en urbanisme), c'est-à-dire transformer la société. Le pouvoir valide le savoir scientifique, qui produit en retour des techniques utiles au pouvoir. Le paradoxe est que cet échange réciproque entre savants et puissants instaure dans les discours le grand partage entre savoir et pouvoir, vu comme incompatibles depuis cette date. En réalité, c'est sans doute en raison du pouvoir que procure la pratique scientifique que son lien avec la domination et les intérêts politiques ou financiers est rendu invisible depuis.

La science naît grâce au capitalisme industriel et à l'État moderne.

L'AUTONOMIE DE LA SCIENCE

On peut poursuivre cette histoire de la preuve⁵ et s'apercevoir que l'autonomie scientifique est acquise quand les structures politiques et sociales rendent nécessaires la présence d'experts pour légitimer leur pouvoir. Les révolutions, comme celle de 1789, seront souvent le théâtre d'un divorce entre savants et une certaine forme de témoignage aristocratique, pour des raisons politiques évidentes (la noblesse a alors une sale odeur de guillotine), mais aussi pour d'autres qui le sont moins. C'est dès le XIX^e siècle (l'héritage de 1789 y est évidemment

A LIRE



La science telle qu'elle se fait

Michel Callon et Bruno Latour, La Découverte, 1991

7. Peter Galison, *L'Empire du temps. Les horloges d'Einstein et les cartes de Poincaré*, Robert Laffont, 2005.

8. Peter Galison, *Image & Logic. A Material Culture of Microphysics*, University of Chicago Press, 1997.

9. Dominique Pestre, « Les sciences pour la guerre », conférence à la Cité des sciences et de l'industrie, 17 novembre 2005.

10. Jean Baudet, *De l'Outil à la machine. Histoire des techniques jusqu'en 1800*, Vuibert, 2003, p. 161.

11. Bertrand Gille, *Les Ingénieurs de la Renaissance*, Seuil (Points), 1^{re} éd. Hermann, 1964.

12. « La guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens » : Karl von Clausewitz, *De la Guerre*, Les Éditions de Minuit, 1955.

au service du pouvoir. Les ingénieurs de la Renaissance fabriquent les « engins » (c'est-à-dire les machines de guerre), ils fortifient les châteaux et mènent les sièges : le calibrage des boulets au XVI^e siècle pose ainsi les premiers jalons de la standardisation. Accessoirement, leur savoir-faire peut aussi être employé en temps de paix, mais là n'est pas l'essentiel de leur fonction et de leur savoir. Toutes les tâches de l'ingénieur, ancêtre du scientifique, sont orientées vers la guerre. On peut alors détourner Clausewitz et considérer que science et technique sont une continuation de la guerre par d'autres moyens : que ce soient des moyens guerriers inédits, ou bien simplement l'invention de la pacification sociale via l'urbanisme, la production mécanisée, etc. Ces ingénieurs sont indispensables aux princes de l'époque (qui se les arrachent) pour mener leurs campagnes militaires – et de plus en plus pour administrer le quotidien. Alors qu'ingénieurs et constructeurs du Moyen âge étaient d'obscurs anonymes, ils deviennent célèbres et respectés à partir de la Renaissance. Savoir et pouvoir n'étaient alors pas considérés comme antinomiques (ce que laisse aujourd'hui croire l'idée de science fondamentale détachée des enjeux sociaux). Si le théologien était bien supérieur au philosophe, qui lui-même dominait le mathématicien, c'était parce que la source du pouvoir de la connaissance se situait dans le suprasensible. Le savoir théologique et religieux était le plus « reconnu » car c'était celui qui entretenait la plus grande distance avec la matière. Cette hiérarchie chère à Aristote et à ses disciples médiévaux est inversée par les ingénieurs, qui sont justement des artisans de la matière. Désormais, le savoir (des ingénieurs) confère un pouvoir redoublé : c'est parce que ce savoir permet d'agir sur la matière que les puissants le récompensent. Jadis, le savoir était pouvoir parce qu'il était éloigné de l'action directe sur les choses. Dorénavant, le savoir procure du pouvoir social lorsqu'il permet d'exercer un pouvoir sur la matière même du monde. Le rapport entre savoir, pouvoir et matérialité du monde s'est inversé, et le pouvoir se redouble désormais dans le savoir lui-même.

pour beaucoup) que «l'autorité ne peut plus être discrétionnaire: elle appelle consultation, expertise, argumentation sur des faits précis et mesurables, jugement sur l'opinion»¹⁶. Lorsque le pouvoir était de droit divin, il avait besoin des religieux pour être légitime et validé. L'Église se devait donc de disposer d'une certaine autonomie face au souverain. Lorsque le pouvoir n'est plus fondé sur la divinité, mais sur le gouvernement des hommes, il lui faut encore être en capacité de se justifier. Si les décisions du pouvoir sont toujours parées des attributs de la nécessité, ce n'est plus par la grâce du Ciel, mais au nom des lois de la Nature¹⁷. Les scientifiques rentrent alors réellement en scène, car ils fournissent l'expertise nécessaire à légitimer les actions du pouvoir. C'est ainsi qu'une réelle (mais partielle) autonomie du champ scientifique est acquise.

Au XIX^e siècle, la notion de Progrès permettra à la bourgeoisie de prétendre «légitimement» prendre en charge le destin de l'humanité. La science participe au pouvoir au nom de sa neutralité fantasmée, de sa capacité à dire le vrai du monde. Les scientifiques peuvent donc à la fois prétendre servir le bien de l'humanité ET être neutres, tout en obtenant des fonds (nécessaires à leurs institutions de plus en plus nombreuses) auprès des structures étatiques modernes en faisant valoir l'intérêt qu'ils représentent pour l'industrie, la défense, etc. Le champ scientifique est né, son double discours est permanent (et il existe plus que jamais aujourd'hui), mais il ne s'adresse pas aux mêmes personnes et n'a pas toujours la même fonction. Il faut apaiser les dominé-e-s et prétendre œuvrer pour leur bien tout en intéressant les élites politiques et industrielles pour obtenir des subsides, et bien rappeler, lorsque les sciences produisent quelques maux, que seule leur application mal intentionnée est à mettre en cause.

SCIENCE, VÉRITÉ ET JEUX DE POUVOIR

La notion de science au singulier émerge à la même période. Il existait auparavant des philosophes naturels, des gens qui œuvraient dans LES sciences, alors même qu'ils étaient «pluridisciplinaires», selon nos critères contemporains: Descartes ou Leibniz sont connus pour leurs apports mathématiques, physiques, aussi bien que philosophiques, théologiques, etc. Au moment même où les disciplines se segmentent et se cloisonnent, l'idée d'une science au singulier apparaît. On va alors retrouver ses racines chez des fondateurs comme Bacon, Galilée ou Newton (que l'on réinvente au passage), alors même que leurs projets n'étaient pas posés en ces termes. Mais le retournement le plus intéressant reste celui qui aboutit à l'idée de science pure. Cette idée émerge à l'époque où les scientifiques sont justement, à l'issue de la seconde révolution industrielle, les plus impliqués dans les développements technoscientifiques modernes. Au moment où sciences, techniques et grand capital travaillent presque toujours main dans la main, l'idée d'une science pure apparaît. Sa fonction d'idéologie mystificatrice est évidente, et une telle idée n'avait guère de sens pour un Galilée qui dédiait les satellites de Jupiter à Cosimo de Médicis. Elle devient par contre nécessaire au moment où la science est censée détenir le Vrai,



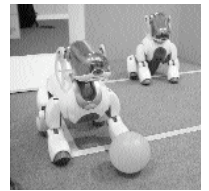
ce qui lui permet de concevoir, articuler, graisser et réparer – mais surtout légitimer – les mécanismes et rouages du pouvoir politique, industriel et financier dans les sociétés contemporaines. Certains religieux ne voyaient pas de danger dans l'héliocentrisme de Copernic car, pour eux, cette théorie pouvait n'être qu'une hypothèse commode sans rapport avec le monde réel. À l'heure où la science – et non plus l'Église – est censée dire le Vrai du monde, son soutien au pouvoir est absolument indispensable. Pire, il doit être le plus inconditionnel possible, comme la privatisation récente de nombreux développements scientifiques le montre. Dès lors, puisque les scientifiques eux-mêmes s'accusent parfois mutuellement de tronquer leurs résultats, voire de ne pas raisonner ou expérimenter scientifiquement, on peut penser que l'intérêt de la notion de science au singulier est surtout idéologique: elle permet de disqualifier un discours adverse – qu'il émane des masses populaires non expertes et souffrant de «radiophobie» (sic)¹⁸, ou de confrères astrophysiciens opposés dans des querelles de très haut niveau – et de légitimer le sien. Si ce qui est scientifique est objectif et vrai, c'est-à-dire réel et inéluctable, alors il est primordial de pouvoir dire que les chiffres du chômage sont mesurés scientifiquement, que les OGM sont issus de la science, qu'une solution scientifique est à l'étude au sujet des déchets nucléaires, etc. *Ad nauseam*.

Bruno Latour élabore une saisissante analogie: «Les religieux ont toujours mis en parole la charrue avant les bœufs, mais en pratique les bœufs avant la charrue. Ils ont toujours prétendu que les fresques, les vitraux, les prières et les exercices du corps ne faisaient qu'approcher la divinité dont ils n'étaient que le lointain reflet, mais ils n'ont jamais cessé de bâtir ces lieux et de dresser ces corps pour former en un point focal la puissance du divin. Les mystiques savent bien que si l'on supprime toute cette matière dont on dit qu'elle est inutile, il ne reste que l'horrible nuit du Nada. Une religion purement spirituelle nous débarrasserait à jamais des religieux. [...] Les gens qui se disent savants ont toujours mis en parole la charrue avant les bœufs, mais ils savent fort bien, en pratique, les mettre dans le bon ordre. Ils prétendent que les laboratoires, les bibliothèques, les congrès, les terrains, les instruments, les textes ne sont que des moyens pour permettre à la vérité de se faire jour; mais ils n'ont jamais cessé de construire des laboratoires, des bibliothèques, des instruments afin de former, en un point focal, la puissance du vrai. Ils savent bien, les mystiques, que la suppression de toute cette vie matérielle «accessoire» les forcerait au silence. Une science purement scientifique nous débarrasserait à jamais des savants»¹⁹.

La science au singulier, la science contemporaine, la science impérialiste, naît et prolifère grâce au capitalisme industriel et à l'État moderne. On peut gager qu'elle les servira encore longtemps. **Guillaume Carnino**



IMPERIALISME SCIENTIFIQUE



13. Mario Biagioli, Galileo Courtier. *The Practice of Science in the Culture of Absolutism* (Galilée courtisan). The University of Chicago Press, 1993.

14. Steven Shapin et Simon Shaffer, *Léviathan et la pompe à air. Hobbes et Boyle entre science et politique*. La Découverte, 1993.

15. Histoire menée par Christian Licoppe, *La Formation de la pratique scientifique*. La Découverte, 1996.

16. Jean-Pierre Daviet, *La Société industrielle en France. 1814-1914*, Seuil, p. 131.

17. Jean Ehrard (*L'idée de nature en France à l'aube des Lumières*, Flammarion, 1981) note justement que le concept de Nature posséde de forts relents divins à l'aube des Lumières.

18. Concept inventé par les technocrates d'EDF visant à disqualifier le rejet du nucléaire par les populations civiles.

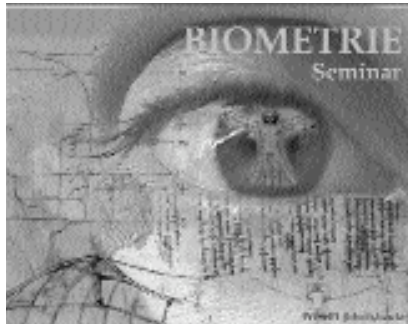
19. Bruno Latour, «Irréductions», à la suite de Pasteur: *guerre et paix des microbes*, La Découverte, 2001, pp. 319-320, c'est lui qui souligne.

L'UTILISATION DE TECHNIQUES BIOMÉTRIQUES POUR CONTRÔLER NOS IDENTITÉS EST D'ACTUALITÉ. CES PROCÉDÉS QUI NOUS RÉDUISENT À DES ENTITÉS CORPORELLES SONT DES OUTILS DE GESTION DU CHEPTEL HUMAIN.

BIOMÉTRIE

QUAND L'ANATOMIE INDIVIDUELLE TRAVAILLE POUR LES MACHINES

NOUS COMMENÇONS à voir surgir les machines biométriques, dans les écoles, les aéroports; les cartes et passeports biométriques sont en passe de devenir réalité. Face à cette technologie comme face à bien d'autres, la réaction est d'abord intime, interne: on la rejette, on en a peur, ou on l'adopte, elle fascine. Puis viennent les discours. D'un côté, le discours de la facilité, de la prouesse, de la sécurité; de l'autre, celui du contrôle social et politique, de l'enfermement, de la transformation en bétail. Comme pour le nucléaire, comme pour les OGM, les mêmes lignes de fracture se révèlent pour la biométrie.



Ce n'est évidemment pas un hasard. Des camps ont eu l'occasion de se constituer à travers les luttes passées, qu'elles aient été victorieuses ou non. Nous sommes aujourd'hui nombreux à partager une même sensibilité qui appréhende les dernières nouveautés technologiques comme autant d'entraves physiques et politiques à nos désirs d'émancipation et d'autonomie. La critique de la biométrie s'élabore à présent. Elle rencontre une difficulté nouvelle: cette fois, il ne peut pas être question de consommateur-trice-s soucieux-ses de leur santé aux abords d'une installation ou de paysan-ne-s risquant de perdre tant le sens de l'autonomie de leur production. Rien de tout cela, et en même temps bien plus: tout le monde est destiné à être touché par cette technologie qui incarne plus que jamais le désir bureaucratique d'un monde fluide, zoné, lisse, sans parole, qui tournerait en silence.

Avec la biométrie, c'est le corps qui est en jeu. C'est le corps qui caresse la borne, le corps qui s'enregistre, le corps qui identifie. C'est le corps qui est modélisé, numérisé, qui sert à ouvrir les portes, à authentifier. Qui sert déjà, à l'intérieur de l'espace Schengen, à contrôler l'unicité du dépôt de dossier des demandeurs d'asile. Comme pour les OGM ou la génétique, le vivant devient ligne de code, réduit pour qu'il soit rendu opérationnel, susceptible d'action et de contrôle. Comme pour ces deux derniers, l'informatique joue un rôle immense, à la fois comme outil d'analyse et comme outil pour l'action. Comme pour ces deux derniers aussi, on se demande si cela peut marcher sans danger: qu'advient-il des codes, ne pourront-ils pas être centralisés? Que se passera-t-il lorsque sera volé – et c'est grandement possible – l'identité biométrique de quelqu'un-e? L'utilisation de ce tryptique vivant/code/informatique a effectivement déjà prouvé ses dangers et ses erreurs.

Mais cette fois, cela va au-delà. Ce qui est en jeu, c'est le corps qui parle, le corps qui s'oublie et disparaît. On ne parle pas à une machine, on ne monnaie pas, on n'arrange rien. La

machine reconnaît ou ne reconnaît pas, laisse passer ou pas. La binarité l'emporte sur le flou, sur les deals, sur les paroles. C'est ce corps qui demande asile, pas une personne, juste cette ligne de code. C'est 11-38 qui veut manger ce midi alors qu'il n'a pas payé. C'est 08B67 qui arrive en retard à son taf, et on efface rien, on garde tout, pas d'excuse. Il est vrai, nous dirait-on, que nous sommes déjà des numéros de carte pour les marchands, pour l'État, pour les flics comme pour la

Sécu. Nous rétorquerons qu'effectivement, notre situation est déjà remarquablement terrible: que les multiples codes que nous avons tou-te-s dans nos portefeuilles témoignent d'autant de dépossessions, d'autant d'aliénations, d'autant de dépendances. Mais, avec la biométrie, la vraie étape se franchit. L'union se concrétise. Mon corps est pour l'État, plus seulement mon corps qui vote, mon corps qui demande de l'aide, mon corps qui dévie de la légalité bourgeoise, mon corps qui se fait éduquer, c'est mon corps de tous les jours, mon corps intime, avec ses replis et ses zones d'ombre, ses traces infimes, qui est reconnu, centralisé, codé, numérisé. C'est mon corps secret qui se faufile, qui magouille dans les ténèbres, qui est enregistré, susceptible d'un traitement approprié. Par un renversement, mon intimité devient étatique: de quels écarts, de quelles autonomies, de quelles indépendances collectives pourrais-je rêver quand autour de moi, divers systèmes de reconnaissance biométrique me proposeront les aliments dont a besoin mon corps, les traitements qui s'imposent à moi, m'enjoindront préventivement de ne pas commettre des actes car on sait qui je suis? De quelles révolutions pourrions-nous rêver quand notre aliénation à l'État sera à ce point aboutie, quand nous serons si bien géré-e-s? Avec la biométrie se montre de manière radicale le projet immanent de gestion et de contrôle de la population qui n'a pu émerger qu'avec l'État moderne. Michel Foucault a bien narré la constitution en son sein d'un biopouvoir, pouvoir disciplinaire s'exerçant sur les corps, pouvoir pouvant aussi s'assimiler à l'exercice d'une gestion du cheptel humain. Ce biopouvoir, par effet d'homogénéisation, a permis la constitution d'un « Nous » de masse, d'un « Nous » sans parole. La biométrie, de son côté, laisse entrevoir la possibilité pour l'État d'une gestion non-massive du cheptel, productrice cette fois-ci de « Je » circonscrits par leurs enveloppes corporelles. Elle permet une distinction sans parole, des séparations sans recours, elle re-zone le territoire selon des fonctions impératives, empêche les entrelacements, les chevauchements, c'est-à-dire toute possibilité que s'énonce le « Nous » d'un sujet-groupe. Et cela simplement pour que ce monde tourne. **Kamo**

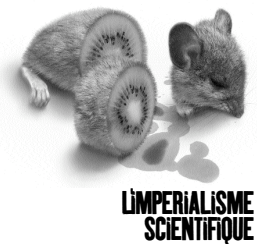
AGIR

Pour avoir participé à un commando anti-biométrie qui a détruit deux machines à la cantine du lycée de Gif-sur-Yvette, trois personnes sont poursuivies en justice. Soutien et information à contrebiometrie@yahoo.fr

A LIRE

Pour en finir avec la tyrannie technologique

Collectif, L'échappée, parution à l'automne 2006
Ouvrage collectif réunissant des textes sur l'invasion technologique, le téléphone portable, la biométrie, Internet et les moteurs de recherche, l'informatique et les bases de données, la dictature des écrans.



DOSSIER

LE MOUVEMENT SAUVONS LA RECHERCHE S'EST CONSTITUÉ EN RÉACTION AU PROJET GOUVERNEMENTAL DE RESTRICTION BUDGÉTAIRE. CETTE MOBILISATION VÉHICULE UN DISCOURS SCIENTISTE QUE LE COMITÉ DE LIBÉRATION DES INTELLECTUELS NON GOUVERNEMENTAUX S'EST ATTACHÉ À RÉFUTER.

DES CRÉDITS, POUR QUOI FAIRE?

L'ARGUMENTATION de la pétition Sauvons la recherche soutient que la baisse des crédits alloués à la recherche pénalise la compétitivité de la France, qui s'expose de cette façon au risque d'une « fuite des cerveaux » – anomalie anatomique pour le moins préoccupante. La coupe budgétaire serait également défavorable au « rayonnement culturel de la France » ; enfin, la science ne doit en aucun cas être limitée à sa rentabilité économique car elle est utile à la société. Sans recherche, nous apprend-on, pas de téléphonie mobile. Pas de cristaux liquides.

Dénonçons dès à présent le cynisme de cette conception utilitariste de la science, qui cherche à impliquer, sinon émouvoir, la masse des contribuables non-spécialistes. La conception – du reste erronée – d'une science neutre, motivée par la saine curiosité intellectuelle et la passion de la découverte, a dorénavant cédé le pas à une argumentation qui, malgré son cynisme, a le mérite de révéler le vrai visage de la science moderne, liée par des liens organiques à la société industrielle qu'elle alimente en « progrès » (dans un premier temps militaires, mais néanmoins aisément « gadgétifiables »). Nous dénonçons donc la recherche actuelle car ses objectifs, ses contenus, ses outils, la manière dont sont sélectionnés les chercheurs ne font que répondre point par point aux besoins de la société industrielle.

Les applications industrielles de la recherche scientifique ont permis un développement considérable des forces productives ainsi que la rationalisation de la société. Dans le même temps, les désastres écologiques et la décomposition sociale, qui en sont les conséquences inévitables, génèrent une demande sociale de protection de l'environnement, de gestion des risques, de thérapies pour maladies nouvelles et de psychotropes destinés à soulager les souffrances de l'humanité face à sa déshumanisation organisée. De la *dextre*¹, la recherche fournit bienveillamment les palliatifs dérisoires au désastre qu'elle orchestre de la *senestre*². [...] Elle est la clé de voûte et la justification centrale d'une société qui ne peut plus se fonder que sur l'illusion d'une amélioration constante des conditions de vie. Tant que l'espérance de vie (médicalement assistée) augmente, qui donc oserait protester ? [...]

Les êtres humains sont en réalité confrontés à un phénomène de dépossession très avancé en ce qui concerne connaissances empiriques et savoir-faire pratiques, ainsi qu'à une dégénérescence physique prononcée (obésité, maladies cardiovasculaires, cancers) et à la mise en place d'un environnement pathogène durable (radioactivité, pollution de l'eau, etc.). [...] En synthèse, nous affirmons :

- que la seule manière dont le progrès scientifique peut régler les problèmes existants est d'en créer de nouveaux, dans une fuite en avant constante ;
- qu'aucun problème social ne pourra être résolu techniquement, mais qu'il requiert au contraire la libre discussion, entre êtres humains, de leurs besoins et des moyens

de les satisfaire collectivement ;

- que les chercheurs sont tout sauf neutres, que leurs actes ont des conséquences considérables sur l'environnement social et naturel et que nous sommes en droit d'en évaluer le bénéfice éventuel ;
- qu'il n'y a pas de différence fondamentale entre les financements public et privé ; seul compte l'objectif du projet de recherche ;
- que la recherche fondamentale et la recherche appliquée ont une part égale de responsabilité, car elles remplissent des fonctions également utiles.

Aux chercheurs et aux universitaires qui ne désirent produire ni application industrielle, ni contrôle social, ni justification idéologique à l'ordre des choses, [...] nous les incitons à déserter le plus vite l'université ou le CNRS, en dehors desquels ils pourront espérer penser librement.

Nous appelons tous les chercheurs en sciences sociales, sciences dures et sciences humaines qui partagent ces points de vue à combattre les comités Sauvons la recherche et à unir leurs forces dans un comité de promotion du sabotage et de répression du scientisme ayant pour charge de :

- dénoncer la responsabilité de la recherche scientifique dans la dévastation du monde ;
- dénoncer les sciences sociales, productrices d'idéologie (économie), et de contrôle social (sociologie) ;
- saboter les laboratoires ;
- combattre le scientisme, le progressisme et l'étatisme jusqu'à leur discrédit total.

Le tout, dans l'espoir de fonder une connaissance libre et émancipatrice, totalement impossible à l'intérieur d'une organisation sociale sans autre fin que la surenchère technologique. Sabotage !

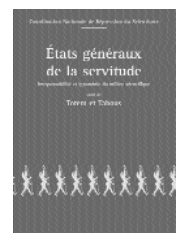
Démantèlement de l'appareil de production industriel !

Démasquons les chercheurs ! Vidons les laboratoires !

CLING

(Comité de libération des intellectuels non gouvernementaux)

A LIRE



États généraux de la servitude (Irresponsabilité et ignominie en milieu scientifique) suivi de **Totem et Tabous**

Brochure réalisée par la Coordination Nationale de Répression du Scientisme (hiver 2004-2005, 40 p., disponible en pdf sur <http://cettesemaine.fr/ee.fr/etatsgenerauxdelaservitude.pdf>) et diffusée à la suite des perturbations anti-scientistes réalisées à Grenoble pendant les États généraux de la recherche en 2004.

1. du côté droit
2. du côté gauche

ÉTATS GÉNÉRAUX DE LA SERVITUDE

« **TOUTE L'AUDACE** du mouvement citoyen des chercheurs aura été de demander que tout continue. [...] L'ampleur de la domestication est telle qu'ils ont pu présenter cette image pacifiée [de leur activité] sans anicroche. Ils sont pourtant à la pointe du projet de domination totalitaire de l'économie sur la vie. À rebours des États généraux de 1789, ils ont demandé le maintien d'une organisation semi-féodale. Leur refus d'aborder les sujets en

suspens montre qu'ils ont choisi leur camp : celui de l'État et de l'industrie. [...] Nous pensons que la recherche de la liberté et de l'autonomie est la seule qui soit digne de ce nom.

Nous crachons sur cette kermesse consensuelle qui prépare une nouvelle étape dans la soumission. »

Extraits d'un tract signé par la CNRS (Coordination Nationale de Répression du Scientisme) et distribué en 2004 à Grenoble durant les « États généraux de la recherche ».

LA VISITE DE LA MINISTRE DE LA GUERRE ALLIOT-MARIE, FIN MARS, A SUFFI À LEVER LE VOILE D'HONORABILITÉ ET DE BONNE CONSCIENCE DONT SE DRAPENT LES CHERCHEURS GRENOBLOIS. LA GRAND MUETTE A PARLÉ !

GRIGNOBLE

MÉGAPOLE NÉCROTECHNOLOGIQUE

AVANT CHIRAC le 1^{er} juin 2006, Mme Alliot-Marie, ministre de la guerre, visitait le centre grenoblois le 24 mars. Après son passage, on ne voit plus quel prétexte pourront avancer les scientifiques qui infiltrèrent les organisations écolo-progressistes, pour nous supplier de « Sauver la recherche ». Quoi qu'ils disent désormais, nous les renverrons aux aveux de leur ministre : « La Défense est un acteur majeur dans la recherche, elle appuie les recherches civiles et militaires qui sont de plus en plus imbriquées... Notre intérêt pour Minattec illustre, lui aussi, l'engagement croissant de la Défense dans la recherche et l'innovation. Et, à travers Minattec et Minalogic, la Défense entend rester à l'écoute de la recherche civile. ST Micro, Radiall, Soitec ont un potentiel important pour l'équipement de nos forces et la sécurité de nos concitoyens... » (*Le Daubé**, 25/03/06)¹.

Le journaliste du *Daubé*, professionnel de l'enquête et du reportage, peut enfin répéter, tout ravi, ce qui se dit depuis des années sur le site de Pièces et main d'œuvre : « La visite aura permis de rappeler ou de révéler les relations existantes entre la Défense nationale et la recherche grenobloise. Deux exemples : en matière de propulsion nucléaire (sous-marins, porte-avions), le CEA est notamment responsable de la conception et de la maintenance des réacteurs. Et intervient d'autre part dans les instances nationales et internationales, où il contribue à la surveillance du respect des traités internationaux tels que le traité d'interdiction complète des essais nucléaires. » (*Le Daubé*, 25/03/06).

Le Daubé croit tout ce que le CEA lui dit. Il oublie qu'en 1995, Chirac faisait procéder à quatre essais nucléaires au mépris des traités internationaux, évidemment sur le pas de tir du CEA, à Mururoa.

« Mais c'est d'un autre développement dont il a été beaucoup question hier. Pendant que Michèle Alliot-Marie avait droit à une petite visite privée de certaines installations, Jean-Claude Petit, directeur des programmes du CEA, expliquait au reste de l'assistance la recherche et la lutte contre le ter-

rorisme NRBC (nucléaire, radiologique, biologique et chimique). Et l'implication du CEA dans les domaines suivants: la surveillance des activités de prolifération et de terrorisme nucléaire, l'expertise dans le domaine des explosifs et leur détection, le développement de capteurs chimiques ou biologiques à haute performance, l'étude des effets des rayonnements ionisants sur les tissus biologiques et la maîtrise de l'ingénierie des protéines et des biotechnologies. »

Qui développe le terrorisme NRBC sinon les États – au premier rang desquels l'État français –, seuls à disposer des moyens nécessaires aux appareils militaro-scientifiques de la guerre high-tech? Qui, sinon les États, au premier rang desquels l'État français, a développé des programmes discrets, secrets, sacrifiant à la raison d'État, c'est-à-dire aux statocrates, des populations, des régions, des pans entiers de l'environnement (centres de tirs du Sahara, du Pacifique, du Nevada, du Kazakhstan, de l'île de Grunard, mer de Barents, etc.)? Où les terroristes, une poignée de furieux, trouvent-ils leurs idées et leurs moyens de terrorisme? Mais aussi bien, qui fabrique ces terroristes, aussi nécessaires à l'État que l'incendie aux pompiers? Le terrorisme est évidemment le nouveau filon du lobby militaro-scientifique. « Au-delà de l'aspect visible du plan Vigipirate par exemple, de nombreux médecins, pharmaciens, ingénieurs, chercheurs de la Défense travaillent dans l'ombre à anticiper la progression de la menace terroriste et à y apporter les réponses les plus adaptées et les plus efficaces. » (Alliot-Marie, *Le Daubé*, 24/03/06)

Un exemple? À La Tronche, Alliot-Marie visite le Centre de recherche du service de santé des armées (CRSSA), un arsenal scientifique où l'on travaille à la guerre radiobiologique, biologique, toxicologique, et sur la résistance aux conditions de combat (stress, sommeil, températures extrêmes, etc.). À cette occasion, elle félicite chaleureusement le lieutenant Éric Chabrière, jeune homme studieux et pugnace, qui travaille sur les gaz de combat. « En toile de fond : la menace terroriste et l'attaque au gaz sarin perpétrée par la secte Aoum dans le métro

* Alias Le Dauphiné libéré, ndlr

1. Les Armes de destruction massive et leurs victimes, Patrick Barriot et Chantal Bismuth, Flammarion.

2. Les Armes chimiques, Olivier Lepick, PUF (Que sais-je ?).

3. Ces maladies créées par l'homme, Dominique Belpomme, Albin Michel.

de Tokyo, le 20 mars 1995 (12 morts, 5 500 personnes incommodées).» (*Le Daubé*, 24/03/06). Le sarin est un neurotoxique organophosphoré, mortel par inhalation et par contact cutané. «... 1 kilo de neurotoxique peut tuer 1 million de personnes...»¹ Chacun voit que l'étude des gaz de combat, et a fortiori dans un laboratoire militaire, laisse ouverte la question des applications. Il se peut que ces études ne servent qu'à des fins de défense. Mais la maîtrise du fer, pour reprendre une comparaison fréquente, sert aussi bien à forger des épées que des boucliers, et même des socs de charrue.

«Parmi les nations européennes occidentales, la France fut la seule à disposer sans interruption entre 1946 et 1989 d'un programme chimique militaire complet ne négligeant ni les aspects défensifs, ni les moyens techniques d'une éventuelle riposte, c'est-à-dire les moyens offensifs. Cependant, et malgré ce que l'on peut lire ici et là, la France n'a jamais industrialisé ni même constitué un arsenal chimique.» (Olivier Lepick)²

Encore une fois, il se peut. Mais qui, et surtout parmi les plus farouches militaro-nationalistes, croiraient sur parole l'État et l'armée. Le mensonge et le secret-défense ne seraient-ils plus de louables instruments de la raison d'État? N'est-ce pas ce même Olivier Lepick qui nous révélait dans *Libération* (22/03/06) l'existence d'un programme secret de guerre biologique, durant un demi-siècle (1921-1972). Pourquoi l'État aurait-il cessé de nous mentir? Comment imaginer que ces aveux et révélations tardives ne masquent pas de nouveaux programmes secrets, incluant des armes génétiques et des vecteurs nano-biotechnologiques? Combien de temps faut-il pour convertir des «études défensives» en armes offensives?

Détail fatal, ce programme de guerre biologique, qui «n'impliqua jamais plus d'une quinzaine de chercheurs, essentiellement des vétérinaires militaires» (*Libération*), avait lieu, entre autres, au Bouchet (Essonne), dans l'un des trois laboratoires du Centre de recherche du service de santé des armées, avec celui de La Tronche. Ne sommes-nous pas quelque peu terrorisés quand l'armée s'intéresse à notre santé?

Le lieutenant Chabrière, turbulent, mais bon élève, suivant ses supérieurs, sportif, pratiquant la plongée, le judo, le karaté (*Le Daubé*, 4/03/06), ne sait peut-être même pas ce qu'il fait. Pas plus que nous.

QUE SAVONS-NOUS?

[...] Les neurotoxiques entrent non seulement dans la composition des gaz de combat, mais dans celle des insecticides. Mieux, c'est pour trouver un nouveau débouché à ses productions militaires qu'après la Première Guerre mondiale, l'industrie chimique en général, et la firme Bayer en particulier, se lancèrent dans cette activité champêtre. «Chaque année dans le monde, 200 000 personnes meurent accidentellement par la faute de ces produits dangereux qui contiennent des agents neurotoxiques.» (*Le Daubé*, 24/03/06) Pas seulement des personnes d'ailleurs, mais les abeilles aussi, se lamentent les 950 apiculteurs de l'Abeille dauphinoise. (*Le Daubé*, 28/03/06)

On dira, pourquoi ne pas laisser les oiseaux becter les insectes, et les chats briffer les oiseaux? Oui, mais que deviendrait l'emploi dans l'industrie du cancer (services d'oncologie, cancéropoles, laboratoires pharmaceutiques, dont ceux de Bayer)? Que ferait-on du lieutenant Chabrière, qu'on ne peut tout de même pas payer à faire du judo et de la plongée à pleintemps? «Affecté dans le département de toxicologie du professeur Masson, le jeune homme va travailler, en équipe, sur une pro-

téine – la paraoxonase – qui permet aux mammifères d'être protégés contre les insecticides.» (*Le Daubé*, 24/03/06)

Tempête dans l'éprouvette, le lieutenant Chabrière ne découvre nulle parade aux neurotoxiques, mais tombe incidemment sur une protéine inconnue, la HPBP (Human Phosphate Binding Protein), qui «permettrait de transporter les phosphates dans le sang et d'empêcher qu'ils bouchent les artères pour provoquer, ensuite, des accidents cardiovasculaires. Première cause de mortalité, ces maladies tuent, en France, 180 000 personnes chaque année. (...) En raison de l'ampleur de la découverte, les membres de l'équipe du pharmacien général Patrick Masson associèrent à leurs travaux plusieurs équipes grenobloises, dont le CNRS et l'Institut de biologie structurale, le centre hospitalier universitaire et le Synchrotron.» (*Le Daubé*, 24/03/06)

C'est que, comme le dit Alliot-Marie, les recherches civiles et militaires sont de plus en plus imbriquées, comme d'ailleurs

Recherche publique et privée, militaire et civile fusionnent.

recherches publiques et privées, fusionnant en un seul corps scientifico-militaro-industriel, qu'il faudrait nommer d'un seul mot, afin de le rendre visible. Bref, «plusieurs laboratoires travaillent sur ce programme aux fantastiques débouchés commerciaux. Un brevet a été déposé par la France pour contrer ceux qui envisageraient de s'approprier la découverte.» (*idem*) Ce n'est pas un hasard si le

patriotisme économique va se nicher jusque dans le traitement de l'artériosclérose; les maladies cardiovasculaires étant, elles aussi, des maladies économiques, il n'y a pas de raison que l'on brade à la concurrence étrangère ce marché patiemment produit par les industries du tabac, de la pharmacie et de l'agroalimentaire³.

«Mme Alliot-Marie prend la défense de la Recherche», titre *Le Daubé* (25/03/06) qui tantôt est l'organe du Sirpa (service d'information et de relations publiques de l'armée), tantôt celui de Sauvons la recherche, mais toujours celui du technocrate. Hors l'opération de com', de guerre psychologique, comme dit l'état-major, il n'y avait aucune raison de consacrer deux articles et une pleine page du *Daubé* (24 et 25/03/06) à la découverte du lieutenant Chabrière, déjà vieille de cinq ans, sinon le désir d'offrir à Alliot-Marie un prétexte à la défense de la recherche militaro-scientifique. On en rit dans les labos. À ceux qui voudraient encore trier le bon grain de la recherche «fondamentale» de l'ivraie des recherches «appliquées», nous dédions cette exclamation du médecin général Martet, directeur du CRSSA. «La recherche fondamentale est notre cœur de métier. Sans elle, notre expertise serait obsolète en cinq ans!» (*Le Daubé*, 25/03/06)



A LIRE



Pièces et main d'œuvre
Site de bricolage pour la construction d'un esprit critique à Grenoble
www.piecesetmaindoeuvre.com

CONTRE LES NANOS, TOUTES ET TOUS À GRIGNOBLE LE 1^{ER} JUIN

LE 1^{ER} JUIN 2006, on manifesterà à Grenoble, à l'appel de l'**Opposition Grenobloise aux Nérotechnologies (OGN)**, contre l'inauguration de Minatec. Le «premier pôle européen des micro et nanotechnologies» (195 M€ d'investissement, dont 113 M€ de fonds publics) créé par le CEA et l'Institut national polytechnique de Grenoble pour favoriser la «synergie» recherche-industrie-armée autour des nanos. Gadgets aliénants (objets «communicants»), outils du contrôle

électronique total (RFID, poussières de surveillance, nanocapteurs), nouvelles armes (robots de combat, microdrones, armes à infrarouge, etc.) sortiront bientôt des labos sous l'œil intéressé de la Délégation générale à l'armement, partenaire de Minatec. Car les nanotechnologies, ça sert aussi à faire la guerre. Programme détaillé de la campagne d'OGN contre l'inauguration de Minatec (débats-projections), manifestation du 1^{er} juin, etc., sur: <http://ogn.ouvaton.org>

POURQUOI DES OGM, DU CLONAGE, DES BREVETS ? COMMENT, AU COURS DU XX^e SIÈCLE, LA BIOLOGIE TRADITIONNELLE A-T-ELLE SU MUTER POUR PERMETTRE DE TELLES INVENTIONS, ET CHANGER DE MISSION ?

LA MARCHANDISATION DE LA BIOLOGIE

POUR SAISIR comment s'est faite la marchandisation de la biologie, nous avons choisi d'explorer deux pistes: la transformation des structures conceptuelles, afin de permettre l'intervention sur le vivant, et le contexte économique plus global de financement ciblé et de désengagement de l'État.

«MAINTENANT, L'ESSENCE DE LA VIE EST LA CONSTRUCTIBILITÉ.»¹

L'apogée du passage de la génétique classique à la génétique moléculaire se fait dans les années où l'ADN est découvert par Watson et Crick. Cette découverte ne marque pas simplement l'ouverture d'un nouveau domaine de pratiques et de connaissances, mais constitue aussi l'aboutissement d'une véritable restructuration de la manière dont la vie est pensée. La perception de l'organisme ou même de la cellule comme un tout s'éloigne pour céder la place à une représentation réductionniste de la vie. Les biologies développementale ou cellulaire se voient dominées par la biologie moléculaire: vision du vivant englobante qui prétend tout expliquer par les structures moléculaires.

Cette nouvelle façon d'apercevoir les mécanismes du vivant a permis rapidement de considérer la vie d'une manière mécanique, c'est-à-dire d'éliminer la spécificité organique du vivant en faveur d'une abstraction conceptuelle: ici, ce sont des molécules, on peut donc les manipuler. Une certaine barrière a été levée, barrière qui empêchait de toucher le vivant pour le changer d'une manière technique, sinon pour le guérir. Quand le vivant est devenu molécule, il a été enfin possible de le manipuler en son intérieur: comprendre et changer ses mécanismes. «Jusqu'à la fin des années cinquante, la nouvelle biologie, qui est née pendant les années trente, a doté les scientifiques d'une force sans précédent sur la vie. Ces trois décennies ont culminé dans l'élucidation des mécanismes d'auto-réplication de l'ADN et par l'explication de son action dans les termes de codage d'informations, représentations qui ont fait les fondements cognitifs du génie génétique. Les scientifiques pouvaient désormais manipuler les gènes au niveau le plus fondamental et contrôler le cours de l'évolution biologique et sociale, ils revendiquaient le secret de la vie»². Divers phénomènes faisant partie de ce qu'on appelle la vie ont été ainsi écartés. Les liens traditionnels entre biologie et médecine ont été relâchés pour lui conférer un air théorique, de plus en plus éloigné des conceptions médicales du corps et de la vie. «Ce qui caractérise fondamentalement la biologie moléculaire, c'est de réduire en dernière analyse tous les phénomènes du vivant à des interactions entre molécules, et notamment à celles de l'ADN avec les protéines. Avec la science de l'ADN, la biolo-

gie est à présent entrée dans le domaine du mécanisme et commence à son tour à gagner la réputation d'une science dure.»³

Mais il s'agit là d'une véritable décision scientifique; cette abstraction conceptuelle, mise en doute aujourd'hui, constitue évidemment une démarche traditionnelle des scientifiques mais, comme toute décision importante, elle se prépare dans le temps. Elle trouve ses origines dans le programme idéologique *Science of Man* et les financements de la Rockefeller Foundation qui l'ont soutenue. «La réification du niveau moléculaire comme le lien essentiel de la vie, avec la réorientation de la pratique du laboratoire qui s'ensuit, ont altéré les fondements épistémologiques de la recherche biologique, en rendant les représentations de la vie contingentes selon les innovations technologiques. Conçue à l'aube d'une ère caractérisée par sa croyance dans la technologie et les affaires, le dessein de la nouvelle biologie ne reflétait pas seulement les penchants particuliers de ses principaux architectes mais aussi les penchants plus généraux de l'élite technocrate qui a dominé la culture américaine dans les années vingt.» C'est parce qu'«une biologie gouvernée par la croyance à la technologie et dans le pouvoir ultime de la causalité vers le haut est plus appropriée aux stratégies de contrôle qu'une science de la causalité vers le bas, où les éléments ne peuvent être pleinement compris sans le tout», que cette manière de percevoir la vie a été implicitement choisie par la Fondation Rockefeller et par Caltech. «La vision moléculaire de la vie était un accord optimal entre des visions technocratiques de l'ingénierie humaine et des représentations de la vie enracinées dans l'intervention technologique, une résonance entre imagination scientifique et vision sociale.»⁴

Dans le domaine de la génétique moléculaire (du génie génétique et des biotechnologies), le gène est devenu le concept central, non seulement pour la science mais aussi pour les applications industrielles. L'essence des formes vivantes se trouve dans les gènes: ils dirigent la production de la matière biologique, ils déterminent les caractéristiques de la forme de la vie, mais aussi la base de tout changement dans la vie organique à travers les processus de mutation. Une révolution industrielle influence la manière avec laquelle le monde est pensé. Beaucoup de concepts scientifiques s'introduisent donc dans le langage: les instruments de la technologie qui émergent de la découverte scientifique établissent des relations nouvelles entre les humains et entre les humains et la nature. Ces nouvelles relations sont traduites par des symboles et des images afin de comprendre et décrire les éléments sociaux et physiques dans l'environnement. La métaphore dominante pour la cellule dans l'ère de la biotechnologie

Le langage de la machine est celui du pouvoir.

1. Yoxen Edward, «The Gene Business», 1984, p. 15.
2. Kay, «The Molecular Vision of Life», 1993, p. 5.
3. Ibid., pp. 39-40.
4. Kay, «The Molecular Vision of Life», 1993, pp. 17-18.

moderne est celle d'une usine biochimique complexe. Jusque dans les années soixante-dix, les scientifiques ne savaient pas comment redessiner l'architecture de la cellule et s'approprier les processus biochimiques internes pour la production. La cellule peut synthétiser des produits qui ne faisaient pas partie du plan de son évolution. Les symboles, les métaphores et les modèles qui apparaissent avec les développements de la biologie moléculaire saisissent la cellule comme une machine complexe ; dans un souci de communication des connaissances aux non experts, mais aussi et surtout en reflétant que la cellule est désormais sous le contrôle de l'être humain.

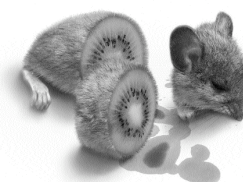
Le langage de la machine est celui du pouvoir, du déterminisme, de la causalité, de la matière en mouvement, de l'énergie et des forces contrôlées. La conception moderne de la cellule est fondée sur un matérialisme cybernétique qui implique transfert d'information, énergie, signaux, synthèse de molécules, réplication et reproduction. Les gènes deviennent ainsi des « octets d'information » ou les morceaux d'un « code » pour la production de protéines, qui sont les « briques » de la cellule. Les cellules sont ces petites usines chimiques qui constituent chaque organisme vivant. Les mécanismes de l'ADN et de l'ARN sont décrits de la même manière. Malgré le fait que le gène ne se comporte pas comme une monade isolée, pour le biologiste moléculaire, le gène peut être isolé, coupé, amplifié, transplanté et synthétisé. Le gène a ainsi un statut ontologique spécial en biologie : comme d'autres concepts (atome, ego, etc.), le gène est l'unité primaire de l'architecture conceptuelle de la génétique moléculaire.

LE BUSINESS DU GÈNE

Ce n'est pas un hasard si la biologie moléculaire, avec ses concepts de « programme », « code » et « système » est le véhicule de l'idée de la reconstruction génétique de la nature. Mais cette explication idéologique ne suffit pas pour comprendre le véritable développement du génie génétique car tant les problèmes techniques que le débat sur la régulation auraient pu inhiber sa croissance. Ce sont les conditions matérielles, économiques, politiques et sociales qui ont propulsé le développement de cette biotechnologie radicalement nouvelle. La transformation sociale du génie génétique d'un domaine académique à un secteur où les rapports marchands sont très forts est remarquable par son étendue et sa rapidité. En 1972, quand la possibilité de la manipulation génétique a été démontrée, la biologie moléculaire se localisait plutôt dans les milieux académiques. Les chercheurs travaillaient à l'université ou dans des institutions de recherche et leurs financements provenaient du gouvernement. Cependant, dans les années soixante-dix, la perspective des possibles applications de cette technologie à l'échelle industrielle conféra un rôle marchand grandissant au génie génétique. Ce processus a abouti, à la fin des années soixante-dix, à l'établissement de liens forts entre universités et industries tant au niveau indi-

viduel que collectif (les chercheurs sont devenus des businessmen). Finalement, au début des années quatre-vingt, il était difficile de trouver des scientifiques qui n'étaient pas liés à une entreprise. Aussi, les universités fonctionnaient avec des financements privés et pouvaient mener des programmes de recherche pour des industries. Les effets de cette marchandisation de la recherche ont atteint des proportions importantes puisqu'elle est devenue la seule condition de financement. À la fin des années soixante-dix, la tendance vers la protection sociale a cédé la place à celle qui favorisait le développement des liens entre les milieux académiques et commerciaux. Ceci a abouti d'une certaine manière à l'assouplissement qui allait jusqu'à l'abandon de la régulation de la recherche et de la production technoscientifique : la dérégulation venait satisfaire les attentes d'une situation économique fragile. En effet, un certain nombre de problèmes économiques importants (la crise des industries traditionnelles) a contribué à mettre l'accent sur la nécessité de promouvoir les nouvelles technologies. L'argument était celui de créer des nouveaux secteurs de pointe pour relancer l'économie. Dans les années soixante-dix, cette tendance a été traduite par des financements. Les pressions pour développer la recherche sur les hautes technologies se sont accrues. Puis, les années quatre-vingt ont été marquées par l'expansion des intérêts commerciaux impliqués dans le génie génétique. Ainsi, les universités ont vu dans les brevets une nouvelle source de financement ; au niveau national, les États-Unis ont vu dans la technologie de l'ADN recombinant un moyen de développer de nouveau leur potentiel industriel et les autres États du monde ont voulu les imiter.

Le processus de marchandisation de la biologie au XX^e siècle obéit à deux logiques qui sont co-construites. La logique discursive permet des transgressions culturelles. La logique financière permet la localisation des forces qui dirigent les politiques scientifiques. Néanmoins, toutes les deux se construisent sur une superstructure qui ne pourrait être que commune : sur le fond, ce qui pose problème n'est pas une clôture conceptuelle d'une science qui devrait être neutre, ni la direction et le patronage financier. Ce qui ressort de ce petit historique, c'est que le problème posé est bien celui du « qui décide ». Nos sociétés autoritaires lèguent la force décisionnelle aux détenteurs du pouvoir financier et cognitif, et font subir aux autres les vérités technoscientifiques. L'histoire de la biologie moléculaire et celle du génie génétique est bien celle d'une technoscience subie, où les concepts utilisés et les projets

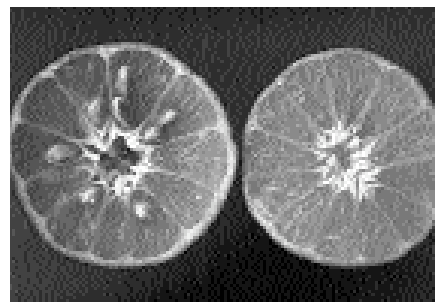


**L'IMPERIALISME
SCIENTIFIQUE**

AGIR

Jeunes Chercheurs Contre la Précarité

Ce Collectif s'est formé en 2004. Il réunit des jeunes chercheurs et chercheuses de toutes les disciplines, autour de la question de la précarité dans l'enseignement supérieur et la recherche. Il porte également sa réflexion sur le rôle de la science dans la société. Ses modes d'action sont l'information, la manifestation et l'action directe. Ils et elles revendiquent l'auto-gestion des luttes, notamment par l'organisation d'AG souveraines et démocratiques, et le refus de la bureaucratiation.
<http://jccp.ouvaton.org>
- jccp_paris@yahoo.fr



QUAND LES SCIENTIFIQUES CRITIQUAIENT LA SCIENCE

AUX USA

Après la Seconde Guerre mondiale, la « guerre froide » commence entre les États-Unis et l'URSS, et avec elle la course aux armements nucléaires qui promettent des holocaustes à l'échelle planétaire. Des scientifiques, et notamment les physiciens impliqués dans le Manhattan Project (la construction des bombes atomiques américaines), commencent donc à s'inquiéter pour la survie de l'humanité – un peu tard, alors que Léo Szilard avait tenté de les avertir et que Joseph Rotblat avait été le seul à abandonner la recherche sur la Bombe au moment où l'Allemagne nazie était vaincue.

En décembre 1954, sous l'impulsion de Rotblat, Bertrand Russell rédige avec Albert Einstein un manifeste qui sera à l'origine des conférences de Pugwash, qui réuniront des scientifiques autour des problèmes du désarmement nucléaire¹.

Il faut attendre une nouvelle génération, et surtout la guerre engagée par les États-Unis contre le Vietnam, pour que des scientifiques commencent à contester franchement les agissements de leurs « pairs », à remettre en question l'institution scientifique et l'hypocrite indifférence de la « communauté scientifique » à l'égard de certains problèmes politiques, sociaux et écologiques.

En effet, divers scientifiques renommés participaient alors au programme JASON de la défense américaine qui avait pour but l'amélioration des armements utilisés au Vietnam. Le groupe *Scientists and Engineers for Social and Political Action* (SESPA) se constitue en 1969 et publie des textes, des brochures². La revue *Science for the People* (qui existe encore aujourd'hui) et fait des interventions sur les campus ou lors de colloques pour dénoncer la collusion de l'establishment scientifique avec les industries mortifères.

Ce groupe se donne pour but plus général d'« analyser et de critiquer les implications sociales et politiques de la science et de la technologie ». Des scientifiques éminents feront partie du SESPA, notamment Barry Commoner³, Stephen Jay Gould, Richard C. Lewontin, ou David F. Noble. Il est constitué de correspondants dans toutes les universités américaines et est organisé en groupes d'études informels sur différents sujets. De fait, il fera connaître ses positions et ses critiques sur l'usage des tests de QI, sur la sociobiologie comme « science » servant à justifier les inégalités sociales, sur la génétique dès 1972, sur les biotechnologies dès 1986, etc. Se définissant comme un « mouvement progressiste », il regroupe des scientifiques et des ingénieurs « de gauche » – ce qui ne va pas sans quelques illusions sur la nature des régimes maoïste et castriste, *nobody's perfect!* –, mais dans une optique clairement anticapitaliste⁴. Bref, une sorte de Sciences Citoyennes en plus radical...

EN FRANCE

« En mai 1968, dans beaucoup de laboratoires de recherche comme dans le reste de la société française, tout était remis en question. L'autorité des « patrons », l'assimilation des connaissances scientifiques à la position hiérarchique du chercheur, le mode de gestion des laboratoires, la formation empirique et concurrentielle des jeunes chercheurs, la disjonction entre les tâches du chercheur et celles du technicien, tels étaient quelques-uns des thèmes de contestation les plus fréquents. [...] Mais bien plus profondément, ce qui est en cause aujourd'hui, de façon encore obscure chez beaucoup, mais plus claire de jour en jour, c'est le sens même de la recherche scientifique fondamentale et la signification du métier de chercheur. »

Voilà ce qu'écrivait Jean-Marc Lévy-Leblond dans *La Recherche* n°4 de septembre 1970. L'année précédente, il avait refusé un prix de physique décerné par l'Académie de Lyon⁵.

La Recherche, avant de devenir le magazine de propagande scientifique que nous connaissons aujourd'hui, se faisait alors – modérément, mais tout de même – l'écho des doutes qui agitaient alors le milieu scientifique sur son rôle social. Pierre Thuillier y publia de nombreux articles (pour la plupart réédités dans des livres) sur l'histoire des sciences, qui montrent un cheminement moins linéaire et sûr de soi que l'on se plaît encore à (ne pas) l'enseigner – l'histoire des sciences n'intéresse plus que quelques excentriques de nos jours – et surtout à le croire. Il se fit l'écho – timide – des débats d'outre-Atlantique

Allons-nous continuer la recherche scientifique ?

1. Pugwash peut être crédité d'avoir contribué au traité d'interdiction des essais nucléaires atmosphériques de 1963. Mais en fait, ces conférences s'adressent essentiellement aux gouvernements des États possédant l'arme nucléaire. En tout cas, il ne semble pas que Pugwash ait jamais envisagé de remettre en cause la recherche sur les armements nucléaires en encourageant les physiciens à abandonner leurs travaux – autre moyen d'empêcher cette course folle en sapant sa base scientifique et technique.

2. Science against the People, « l'histoire de JASON – Un groupe d'élite de scientifiques qui, comme consultants techniques du Pentagone, ont développé les dernières armes contre les luttes de libération populaires: la "guerre automatisée" ». Disponible en américain sur internet: <http://ist-socrates.berkeley.edu/~schwartz/SitP/>

3. Auteur de « Quelle Terre laisserons-nous à nos enfants? », éd. Seuil (Science Ouverte), 1969.

4. « Une science pour le peuple » in « [Auto]Critique de la science » de J.-M. Lévy-Leblond, A. Jaubert, Seuil, 1975.

5. Les Temps modernes, juillet 1969.

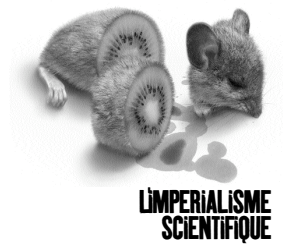
6. Voir son livre *Les Biologistes vont-ils prendre le pouvoir?*, éd. Complexe, 1981. Voir sa prise de position ambiguë dans ce débat, p. 225.

7. Voir ses textes in « [Auto]Critique de la science ».

8. « Comment je suis devenu militant » in « [Auto]Critique de la science ».

9. De nombreux documents sont disponibles sur le site internet Grothendieck Circle: <http://www.math.jussieu.fr/~leila/index.php>





initiés par *Science for the People* sur la sociobiologie, par exemple⁶. Quelques années avant sa mort, il publie en 1995 son livre-testament *La Grande Implosion, rapport sur l'effondrement de l'Occident* (éd. Fayard), fiction qui rassemble toutes ses réflexions critiques sur la science et la société industrielle.

En 1975, Jean-Marc Levy-Leblond fonde la revue trimestrielle *Impasscience*, qui se fait l'écho des doutes et du malaise dans la recherche, l'enseignement et les institutions scientifiques; il en sortira une douzaine de numéros contenant de nombreux témoignages sur la science au quotidien.

À la même époque, le milieu des mathématiciens est également assez agité. Roger Godement, qui dans sa jeunesse a vu la ville du Havre rasée par les bombardement alliés, refuse de se rendre à des colloques de mathématiques financés par des crédits militaires et dénonce l'hypocrisie de ses collègues et leur complaisance envers les grands savants compromis dans le projet JASON⁷. C'est que la Guerre froide et les autres conflits sont une source très importante de financement des recherches mathématiques. Comme il l'écrit dans la postface à son livre d'*Analyse mathématique* (éd. Springer-Verlag, 1997), très documentée sur ce sujet, «[la question des rapports entre science, technologie et armement] est rapportée depuis un demi-siècle par l'existence d'organismes officiels et d'entreprises privées dont la fonction est la transformation systématique du progrès scientifique et technique en progrès militaire dans la limite, souvent élastique, des capacités économiques des pays concernés».

Plus radical, Alexandre Grothendieck, un des plus grands mathématiciens du XX^e siècle, quitte en 1970 l'Institut des hautes études scientifiques à la suite de l'échec de ses démarches pour y bannir tout financement militaire⁸. Il abandonne ses recherches pour ne plus faire que de l'enseignement et se consacre au mouvement Survivre, qu'il a fondé en juillet 1970 à Montréal avec d'autres mathématiciens et scientifiques. Ce mouvement publie en France la revue *Survivre sur le vivre*, qui publiera 19 numéros avant de se saborder à la fin des années soixante-dix. Des groupes locaux se créeront un peu partout en France autour des problèmes de l'écologie et de la critique de la société industrielle. Grothendieck utilise son prestige de grand mathématicien pour faire des conférences scientifiques aux USA (où il rencontre *Science for the People*), au Canada et en Europe, auxquelles il ajoute des discussions sur le thème «Allons-nous continuer la recherche scientifique?» : «Au début, nous pensions qu'avec des connaissances scientifiques, en les mettant à la disposition de suffisamment de monde, on arriverait à mieux appréhender une solution à des problèmes qui se posent. Nous sommes revenus de cette illusion. Nous pensons maintenant que la solution ne proviendra pas d'un supplément de connaissances scientifiques, d'un supplément de techniques, mais qu'elle proviendra d'un

changement de civilisation. Pour nous, la civilisation dominante, la civilisation industrielle, est condamnée à disparaître en un temps relativement court, dans peut-être dix, vingt ou trente ans... une ou deux générations, dans cet ordre de grandeur; parce que les problèmes que pose actuellement cette civilisation sont des problèmes effectivement insolubles.

Nous voyons maintenant notre rôle dans la direction suivante: être nous-mêmes partie intégrante d'un processus de transformations, de ferments de transformations d'un type de civilisation à un autre, que nous pouvons commencer à développer dès maintenant. Dans ce sens, le problème de la survie pour nous a été, si l'on peut dire, dépassé, il est devenu

Le problème de la survie est devenu celui de la vie.

celui du problème de la vie, de la transformation de notre vie dans l'immédiat; de telle façon qu'il s'agisse de modes de vie et de relations humaines qui soient dignes d'être vécus et qui, d'autre part, soient viables à longue échéance et puissent servir comme point de départ pour l'établissement de civilisations post-industrielles, de cultures nouvelles.» (extrait d'une conférence donnée au CERN en 1972)

En 1988, avant de prendre sa retraite et de s'isoler dans le Sud de la France, Grothendieck refuse le prix Crafoord, l'équivalent du prix Nobel en mathématiques. Dans la lettre qui motive son refus (publiée par *Le Monde* du 4 mai), il évoque le caractère «profondément malsain, [...] suicidaire spirituellement, et même intellectuellement et matériellement» du monde scientifique d'aujourd'hui⁹.

Nous voici loin des revendications étroites et corporatistes du mouvement «Sauvons la recherche!»... **Bertrand Louart, avril 2006.**

A LIRE



Notes & morceaux choisis
Bulletin critique des sciences, des technologies et de la société industrielle, 52 rue Damremont, 75018 Paris, <http://netmc.9online.fr>, abonnement de soutien et participation aux frais d'envoi pour les deux numéros à venir: 12 euros

ON NE RÉFORME PAS [LA SCIENCE] DE L'INTÉRIEUR

EN 1941, le cinéaste Orson Welles réalise un film qui reste une parabole depuis inégalée. *Citizen Kane* raconte l'histoire d'un jeune homme qui, afin de réaliser ses aspirations émancipatrices, entreprend de gravir les échelons de la hiérarchie sociale pour mieux la transformer. C'est ainsi que, se hissant notamment au faite de nombreuses entreprises médiatiques, il entend les bouleverser. Sans vouloir faire du repentir sur son lit de mort le symbole d'une démonstration pro-anarchiste, on ne peut néanmoins qu'être fasciné par cette brillante mise en scène de l'échec de toute tentative de révolution depuis

le lieu même du pouvoir. Croire que l'on peut changer le système une fois qu'on y a atteint les postes dirigeants est une illusion notoire. C'est justement dans et par l'ascension sociale qu'on apprend à laisser ses bonnes intentions au vestiaire. Si tout cheminement est toujours transformation de soi, la mésaventure existentielle de *Citizen Kane* nous certifie qu'acquérir du pouvoir se fait au prix de la fermeture des possibles révolutionnaires. Il pourrait bien être illusoire de penser transformer radicalement la Science une fois acquise la direction du CNRS...

Masala patriarcat, c'est pas du cinéma!

LA PRATIQUE DES MARIAGES ARRANGÉS en Inde est très largement présente. Elle reste la norme, même si elle est variable suivant les régions et les milieux sociaux. Elle est la règle en milieu rural, où les couples sont formés par des arrangeur-se-s. Ces dernier-e-s choisissent deux personnes de même caste, la femme de quelques années plus jeune que l'homme, et ayant des horoscopes en correspondance. Dans les classes « moyennes » urbaines, il y a des parents avec lesquels on peut s'arranger, sur la caste de l'époux, sur l'âge jusqu'auquel on peut « attendre », etc, mais on peut rarement esquiver le mariage! Même si les parents ne mettent pas de pression sur leurs enfants, il se trouvera toujours un oncle ou une tante pour le faire et arranger au minimum quelques rencontres avec des partis potentiels. La lecture des petites annonces matrimoniales dans les journaux ou sur le Net est révélatrice quand à la persistance de l'institution du mariage arrangé selon des règles précises.

La tradition des dots est toujours très présente. Les parents qui marient leur fille doivent souvent s'endetter pour le faire. Des jeunes épousées sont parfois tuées (brûlées, avec une mise en scène d'« accident de cuisine »!) pour permettre à l'époux de se remarier et de toucher une nouvelle dot. Les avortements sélectifs selon le sexe sont une autre conséquence du poids des dots sur les familles : les gens qui en ont les moyens n'hésitent pas à payer une échographie et une opération dans une clinique illégale, surtout s'ils ont déjà une ou deux filles! Un médecin a récemment été condamné pour avoir révélé le sexe du fœtus à ses parents. En effet, ce problème inquiète les dirigeants, car l'Inde pourrait avoir un important « déficit » de femmes dans quelques années.

Le mariage est socialement quasi incontournable. Il est donc évident que l'homosexualité est difficilement acceptée, et largement invisible. Elle n'est vécue à peu près librement que dans certains milieux de grandes villes comme Bombay. Des transgenres masculins sont visibles dans leur activité de mendicité, qui est souvent leur seul choix pour survivre, avec la prostitution. Quelques-un-e-s militent contre cette situation. L'existence historique des *hijras*, travestis et eunuques qui servaient souvent les femmes des familles princières et étaient réputés pouvoir amener ou protéger du "mauvais œil", confèrent encore aujourd'hui une aura particulière aux transgenres.

La sexualité reste un sujet tabou; hors mariage, il n'y a pour beaucoup point de salut! Les différences sont bien sûr importantes entre les villes et les campagnes. Soulever le sujet en public reste explosif (voir encadré p.34).

SMALL FAMILY, HAPPY FAMILY?

La contraception existe, notamment la pilule. La pilule du lendemain est également accessible. Ces moyens sont en tout cas utilisés par la classe « moyenne ». Le gouvernement promeut le planning familial via des campagnes « Small family



Happy family» (une petite famille est une famille heureuse!), qui proposent notamment la stérilisation des femmes après un ou deux enfant(s). Les stérilisations forcées des années soixante-dix et les campagnes de contraception ou de stérilisation des années suivantes, parfois agressives et sans considération pour les premières intéressées, laissent un climat assez particulier en ce qui concerne cette question¹.

La position économique des femmes est bien inférieure à celle des hommes. Par exemple, le salaire d'une ouvrière agricole peut représenter la moitié seulement de celui d'un ouvrier agricole. Les femmes pauvres, même si elles subissent une oppression de classe, et souvent de caste, en plus de l'oppression patriarcale, sont plus libres sur certains points que les femmes « riches », car elles sortent pour travailler, chercher l'eau, le bois (pour la cuisine...)! Elles ne sont donc pas confinées à l'intérieur, ce qui permet par exemple plus facilement la formation de groupes de femmes solidaires en cas de problème. Cette situation est très bien traduite dans le livre *Une vie paria*², qui raconte la vie d'une femme *dalit* du Tamil Nadu. L'exemple des luttes pour l'eau menées par des femmes face à de grands groupes tels que Coca le montrent aussi, notamment à Plachimada, dans le Kerala.

En fait, le paradoxe n'en est pas vraiment un : les femmes de haute caste sont plus à protéger, c'est-à-dire que leur sexua-

1. Écoféminisme, Vandana Shiva et Maria Mies, L'Harmattan, 1998.

2. *Une vie paria. Le rire des asservis*, Viramma, Josiane et Jean-Luc Racine, Terre Humaine-Plon, 2005 (1995).

3. Les paragraphes suivants sont essentiellement basés sur le livre *Gendering Caste*, Uma Chakravarti, 2003, Stree.

lité est plus contrôlée, comme on le verra plus loin, elles sont donc moins libres de leurs mouvements.

«La spécificité du patriarcat en Inde réside surtout dans sa relation étroite avec le système des castes.»³ L'organisation sociale indienne est marquée par le système des castes, c'est-à-dire la division de la population en différents groupes hiérarchisés, des plus «purs» (les *brahmanes*) aux plus «impurs» (les *sudra*, puis les hors-castes). Ce système est basé sur la religion hindoue, mais il concerne aussi souvent des indien-ne-s non-hindou-e-s, musulman-e-s ou chrétien-ne-s. Caste et classe sont intimement liées, mais pas totalement réciproques. Ce système n'a jamais été pleinement accepté par ceux qu'il méprise. Il y eu des mouvements de révolte à l'époque de sa mise en place, et nombre de personnes rejettent par exemple les valeurs de pureté/impureté, même s'ils ne formulent pas clairement une opposition au système dans son ensemble⁴. La question des castes a divisé le mouvement indépendantiste. En effet, Gandhi, tout en défendant ceux et celles qu'il nommait *harijans* (enfants de Dieu), redoutait une position trop radicale qui aurait, selon lui, menacé la cohésion



de la société indienne. À l'inverse, Ambedkar, premier rédacteur de la Constitution indienne et lui-même de basse caste, prônait des changements profonds. Il a inspiré notamment le manifeste des Panthères dalits en 1973. Celles-ci préfèrent à *harijans* le terme de *dalits* (opprimé-e-s), qu'elles définissent comme les *Scheduled Castes and Tribes* (castes inférieures et tribus), les néo-bouddhistes, les travailleurs, les paysans pauvres et sans-terre, les femmes et tout ceux qui sont exploités politiquement, économiquement et au nom de la religion.

LE CONTRÔLE DE LA SEXUALITÉ

Un principe fondamental de l'organisation sociale hindoue est la préservation de la terre, des femmes et de la qualité des rituels (qui représente la pureté des castes). Les trois sont liés et nécessitent la contrainte de la sexualité des femmes. En effet, la reproduction du système des castes nécessite le maintien de groupes séparés, et donc le mariage endogame (dans sa caste). Le système des castes a besoin des mariages intra-caste pour subsister et se reproduire, et donc s'appuie totalement sur le patriarcat. Cette symbiose d'un genre particulier est nommée patriarcat brahmanique.

Les mécanismes de contrôle de la sexualité féminine sont idéologiques, d'une part, et passent par la famille et les proches, la caste, d'autre part. Les femmes intériorisent le système

Le salaire d'une ouvrière agricole peut représenter la moitié seulement de celui d'un ouvrier agricole.

de domination via le *stridharma* ou code de bonne conduite pour les femmes, qui est constitué par des règles telles que la fidélité à l'époux. Le *strivabhava* des femmes, soit leur nature sauvage, leurs instincts sexuels, transmis par leur mère, est censé être dompté par le *stridharma*. Ce dernier leur est inculqué par des prêtres hommes, il est de filiation paternelle. Le *stridharma* fonctionne en grande partie sur l'autorestriction : les femmes pensent gagner pouvoir et respect en obéissant aux codes. Si le consentement ne suffit pas, c'est la coercition qui prend le relais. L'apprentissage de ce fonctionnement passe notamment par les mythes, par exemple ceux du *Ramayana*. Ceux-ci fourmillent d'exemples de femmes chastes qui se contrôlent elles-mêmes, mais aussi de «déviantes» qui sont châtiées pour cela, souvent par la mort. La non-conformation des femmes (et des castes inférieures) aux règles mène tout droit selon cette mythologie au Kali Yuga, soit le monde à l'envers, le chaos.

Les femmes des castes supérieures sont vues comme les portes d'entrée du système des castes. Les hommes des castes inférieures ne doivent donc pas y avoir accès sexuellement. De telles unions provoquent encore des réactions très violentes. Il n'est malheureusement pas difficile de trouver des exemples de jeunes couples en fugue assassinés (ainsi que les personnes qui les auraient aidés)... Les mariages d'amour, c'est bon pour Bollywood! La répression ne vient pas seulement de la caste supérieure concernée, mais souvent de la caste inférieure. La même situation se rencontre au Pakistan, où la mobilisation contre cet état de fait est plus développée qu'en Inde. Ces crimes sont souvent dits «d'honneur». L'honneur étant une notion importante à la fois pour les hindous et les musulmans, liée à l'argent, au pouvoir, et au comportement, tout spécialement celui des femmes. Celles-ci sont les dépo-

AGIR

Women's Alliance of Ladakh

Ce mouvement, créé il y a une dizaine d'années par des femmes, veut préserver l'environnement et le mode de vie face au capitalisme. Les hommes travaillant de plus en plus à l'extérieur, la relative égalité qui prévaut lorsque tou-te-s partagent les travaux des champs et domestiques se perd. Les femmes combattent cette évolution via, par exemple, des campagnes contre les sacs plastiques ou encore des semaines sans tété.

L'Inde au bout du fil

À L'AUTRE BOUT du fil lorsqu'un-e consommateur-trice occidental-e appellent un numéro d'aide ou d'après-vente, c'est bien souvent un-e Indien-ne pour un service en anglais (un-e Marocain-e si c'est en français) qui répond. Cela est bien sûr lucratif pour les entreprises qui leur payent des salaires locaux! Avec un petit «f227 plus» qu'est le salaire de nuit quand même, car les horaires sont souvent assez incongrus en raison du décalage horaire entre les pays appelants et répondants.

Ce petit plus suffit à attirer beaucoup

de jeunes vers ces postes, qui ne demandent pas de qualification spéciale hors la connaissance de l'anglais ou du français. Ils-elles peuvent ainsi se permettre une vie «à l'occidentale», surtout pour la consommation et l'endettement... Les conditions de travail ne sont pas des plus agréables – horaires de nuit, mais aussi les clients dont un certain nombre savent que les call centers se trouvent dans des pays «du Sud», et n'hésitent pas à proférer insultes racistes et sexistes.

Les femmes intériorisent le système de domination via le *stridharma* ou code de bonne conduite pour les femmes, qui est constitué par des règles telles que la fidélité à l'époux.

■■■ sitaires de l'honneur de la famille, et doivent pour l'assurer avoir des actes qui suivent leur *stridharma*.

Par contre, la «sédution» ou le viol d'une femme de caste inférieure par un homme de caste supérieure est certes considéré comme une transgression, mais ne sera pas puni, voire sera facilement accepté. En effet, si les femmes des castes supérieures ont une «modestie» qui peut être «outragée», et si les hommes (des castes inférieures) qui l'ont fait peuvent être punis, y compris par la mort, les femmes des castes inférieures sont censées tout supporter! Sur cette question des viols considérés comme des «privilèges de caste», une résistance se développe du côté des dalits et des naxalites depuis quelques années. Ce combat fait son chemin et on peut même occasionnellement lire dans le journal le cas d'une femme dalit qui a porté plainte pour viol et dont les agresseurs de caste supérieure sont condamnés.

A LIRE

Des romancières indiennes :
Anita Desai,
Mahasweta Devi,
Chitra Banerjee Divakaruni, Anita Nair, Arundathi Roy

Une autre raison pour laquelle les femmes deviennent complices d'un système qui les subordonne est qu'elles sont aux prises avec plusieurs systèmes de domination. Et si les femmes dalits les subissent tous, via une triple oppression de caste, de classe et patriarcal, les autres femmes sont dans des situations intermédiaires, à la fois dominantes et dominées. Les avantages que ces dernières retirent d'une situation sociale et/ou d'une caste supérieure ne sont leurs que tant qu'elles respectent l'ordre patriarcal. Les femmes maintiennent les traditions en s'y conformant et les hommes en les mettant à exécution – pas sur eux mais sur les femmes! Et ceci spécialement dans les domaines du mariage et de la reproduction.



Les femmes dalits et tribales sont opprimées par des agressions sexuelles, des privatisations matérielles, des humiliations quotidiennes. Quelques femmes sont emblématiques de la lutte contre cette triple oppression: Mathura, jeune Adivasi violée par des policiers, dont le cas a déclenché une campagne nationale pour une loi sur le viol; Phoolan Devi, violée par des hommes de caste supérieure qui devint chef de *dacoits*, puis fit une carrière politique, avant d'être assassinée en 2001, et dont la vie est perçue par beaucoup comme une croisade contre les castes et les patriarcat; Bhanwani Devi, violée par des hommes de caste supérieure en répression de sa mobilisation contre les mariages d'enfants.

La résilience du système des castes et du patriarcat brahmanique pose question alors que la Constitution indienne garantit désormais l'égalité. Ici interviennent les rapports très étroits entre castes et classes. Les castes supérieures possèdent toujours les ressources matérielles et les postes de pouvoir... De plus, d'après Ambedkar, «le réel remède pour casser les castes sont les mariages "mixtes" ou intercaste. Rien d'autres ne dissoudra les castes!», quelques lois ne suffisent pas.

«Classe, caste et genre sont inextricablement liés ; ils interagissent avec et se forment les uns les autres : la structure du mariage, la sexualité et la reproduction sont les bases fondamentales du système de caste. Elles sont aussi fondamentales pour la façon dont l'inégalité est maintenue: la structure du mariage reproduit à la fois les inégalités de classe et de caste, et donc le système de production en entier à travers son système de reproduction sévèrement contrôlé.»³ Anita

L'«AFFAIRE» KUSHBOO : À l'automne 2005, cette célèbre actrice tamoule déclarait dans un dossier d'*India Today* que le sexe avant le mariage était une réalité en Inde, que c'était à chacun de choisir, mais qu'il fallait pratiquer le safe sex. Cette déclaration a provoqué un tollé à peu près général, y compris de la part de membres des Dalit Panthers, et des actions en justice ont été engagées contre elle. Un peu sur le tard, le CPI(M) [Communist Party of India marxist] est intervenu en sa faveur,

mais plutôt sur la forme (liberté d'expression!) que sur le fond. Des journalistes ont ensuite demandé son avis à Sania Mirza (tenniswoman qui commence à faire parler d'elle au niveau international et a du coup acquis une solide notoriété en Inde) sur le sujet. Elle a répété que c'était un choix personnel, provoquant un nouveau tollé, côté musulman cette fois, sur le mode «elle met des shorts sur les courts, on vous l'avait bien dit, qu'on ne peut pas leur faire confiance!».



MEXIQUE

AUTRE CAMPAGNE, MÊME SOUCIS?

AUTANT LE DIRE tout de suite: ce n'est pas pour cracher sur l'Autre Campagne des zapatistes, exemplaires, à plus d'un titre. Mais de loin, on a tendance à avoir une vision un peu idéalisée et romantique, sans doute en partie inspirée par les écrits poétiques des zapatistes. C'était un peu mon cas avant d'avoir l'occasion d'aller y faire un tour récemment. Là-bas j'ai assisté en direct à l'annulation au dernier moment – la veille! – d'une étape du délégué zéro Marcos dans son périple à moto à travers le pays. Une prise de tête de dernière minute entre les différents groupes locaux organisateurs, querelle de chapelles politiques, conflit de personnes... Ajoutez une ou deux histoires de cul et un zeste de problèmes de voisinage. Une recette finalement assez classique, qui a l'air d'être valable sur tous les continents! FV

EUROPE DE L'EST

LA RÉVOLUTION VIENDRA-T-ELLE DE FRANCE?

LES MÉDIAS ont expliqué pendant le mouvement social «anti-CPE» que l'étranger nous voyait comme des personnes refusant la modernité. Pourtant, fin mars, des groupes politiques hongrois ont envoyé ce courrier qui offre une autre réalité.

LE PEUPLE FRANÇAIS MONTRE À NOUVEAU SON EXEMPLE AU MONDE

«Nous savons que le mouvement a été déclenché par le CPE qui augmente dangereusement la précarité chez les jeunes. Toutefois, il est évident que son enjeu et sa portée historique ne se limitent guère au retrait d'une mesure administrative, mais il s'agit de la puissante revendication d'un régime économique et social plus humain, face aux diktats économiques imposés par une certaine globalisation. Or, il est désormais évident que cette prétendue globalisation ne nous offre aucun avenir acceptable. En revanche, elle menace gravement nos libertés conquises de haute lutte par la

révolution française. Il n'existe aucune contrainte économique globale que notre action commune ne puisse changer par la volonté générale. Telle est aussi la leçon historique de la révolution de 56 dont nous célébrons le cinquantenaire cette année en Hongrie, en Pologne et dans le monde. Le mouvement puissant du Printemps Français a renouvelé la revendication universelle de notre droit à une vie humaine et à une existence digne qui refuse toute soumission à un régime de précarité. Par là, vous avez donné un grand exemple de liberté aux citoyens du monde entier. Conscients de notre responsabilité, nous lançons un appel solennel à tous ceux qui suivent les événements avec sympathie dans le monde entier, qu'ils apportent aussi leur soutien à ce formidable mouvement de la société française qui est en marche. Car, soyez en sûrs et certains, vous, qui êtes corps et âme le Printemps Français, vous luttez aussi pour notre liberté et notre avenir.»

ARGENTINE

ARGENTINAZO

C'EST PAR ce terme que l'on désigne la révolte populaire argentine de décembre 2001, qui fit une trentaine de morts et mis à bas le gouvernement de Fernando de la Rúa. Le documentaire «Argentinazo» (2004), tourné un an après les événements, conte les expériences de solidarité menées par les Argentin-e-s pour survivre face à un système libéral.

On y voit le peuple argentin reprendre sa vie en main et mettre en pratique une idée-phare du mouvement anarchiste: l'autogestion.

Argentinazo est désormais disponible en DVD, aux éditions La Cathode.



UN JEUNE COURSIER RENCONTRE UNE MILITANTE DE L'ASSOCIATION DES MÈRES DE LA PLACE DE MAI. (PHOTO: DANIEL HÉRARD, EXTRAIT DE L'OUVRAGE ARGENTINE REBELLE, UN LABORATOIRE DE CONTRE-POUVOIRS, HÉRARD ET RAIMBEAU, ALTERNATIVES, 2006, 142 P.)

ARGENTINE

LE COMBAT POUR LES DISPARUS

EN MARS 1976, les militaires prennent le pouvoir et instaurent un climat de terreur durant sept ans, traquant les opposant-e-s politiques. On dénombre 30000 «disparu-e-s» (ce terme désigne les personnes mortes alors qu'elles étaient aux mains des militaires). Les Mères et Grand-Mères de la place de Mai et Hijos (filles et fils de disparu-e-s) se battent pour que les crimes des militaires soient punis. La cour suprême a invalidé les lois d'amnistie votées sous la présidence Menem. Les 204 militaires en vie sont en prison ou en résidence surveillée. Mais seules dix procédures suivront leur cours en 2006, la justice étant surchargée. Dans le climat tendu qui a précédé la commémoration du coup d'État, les menaces envers les associations de disparu-e-s se sont accentuées et une grand-mère de la place de Mai de Córdoba a été attaquée par trois hommes qui l'ont rouée de coups, avant de simuler une exécution, pratique courante dans les centres de torture de la dictature.



RAF

GUERRILLA URBAINE EN EUROPE OCCIDENTALE

Propos recueillis
par Cédric
Mis en forme par
Cyrille

Dans quel contexte apparaît en Allemagne la Fraction armée rouge ?

Loïc Debray : Elle surgit dans le contexte de 1968 à un moment où on voulait tout changer, changer la vie. Ils sont porteurs de cette radicalité avec un nouveau rapport au politique qui est celui de 1968 : on ne peut pas se dire révolutionnaire et en même temps assumer en toute bonne conscience un métier, une petite vie de familles, non l'engagement révolutionnaire ne peut être extérieur à la vie.

Dans les années soixante, les situations politiques en Allemagne et en France sont très différentes...

Loïc Debray : Dans les années soixante, en Allemagne, il n'y a pas le poids que peut avoir le parti communiste en France. Il n'y a pas cette espèce de pédagogie que les gauchistes vont déployer envers les militants du PC, qui consiste à dire que la direction trahit, tout en espérant que des gens sincères les rejoignent. Les étudiants allemands ont intégré qu'il n'y a pas de soutien à attendre du côté des ouvriers. Ce n'est pas un hasard si Marcuse est invité à Berlin pour parler d'un nouveau sujet révolutionnaire plus proche des marginaux que de la classe ouvrière traditionnelle.

Anne Steiner : Le mouvement étudiant surgit en Allemagne dès 1967, plus tôt qu'en France et d'emblée sur un terrain anti impérialiste. Il commence à Berlin, ville jeune, universitaire, favorable

au développement d'un milieu alternatif. au départ l'acteur principal est le SDS, ancienne organisation étudiante du parti social démocrate qui a rompu avec le parti père au moment où il s'engageait dans la voie réformiste au début des années soixante. C'est la plus grande force de la gauche extraparlamentaire. Ces étudiants qui se sont émancipés de la tutelle du SPD sont libres. Ce sont des marxistes ouverts qui vont voir du côté de l'école de Francfort, de Marcuse, qui s'intéressent à Reich, qui ne négligent pas Sartre non plus, et qui intègrent beaucoup de courants dans leur pensée.

Mais la grande différence au niveau du contexte, c'est que le mouvement étudiant allemand est extrêmement isolé, contrairement au mouvement étudiant français qui bénéficie dans l'ensemble d'une certaine bienveillance de la part de la population. Là, il y a une coupure nette, les étudiants allemands sont immédiatement dénoncés comme criminels par les médias. C'est d'emblée très violent, c'est un choc frontal. Le 2 juin 1967, un étudiant, Behno Ohnesorg, est tué dans une manifestation contre le Shah d'Iran. Un peu plus tard, en 1968, Rudi Dutschke, dit « Rudi le rouge », présenté par les médias comme le principal leader du mouvement étudiant, est victime d'un attentat à Berlin : un jeune ouvrier lui tire une balle dans la tête. Il y a une grande hostilité de la population et les

étudiants développent le sentiment que la classe ouvrière allemande est intégrée, imperméable à tout message révolutionnaire. Ils n'en attendent plus rien. Et c'est pourquoi certains au sein du mouvement vont se radicaliser car ils sont soumis à une répression forte.

Loïc Debray : C'est sans doute un élément important si l'on veut faire une comparaison avec la France. En Allemagne, le mouvement étudiant n'a aucune illusion quant à la capacité révolutionnaire des syndicats.

Anne Steiner : Les syndicats sont les premiers à les criminaliser. Et cet isolement explique la construction théorique de la RAF, déjà présente de façon latente dans le mouvement étudiant allemand : le sujet révolutionnaire se confond avec l'ensemble des peuples opprimés de la périphérie qui commencent à se révolter en Asie, en Afrique, au Moyen Orient et en Amérique latine et non avec le prolétariat des pays développés. Si le système commence à craquer de ce côté là, il s'effondrera en son centre même. Et aussi cette conviction que tout un chacun peut être sujet révolutionnaire, dit la RAF, tout un chacun qui ne supporte plus ce système et le combat.

Quels seront les actes fondateurs de la RAF ?

Anne Steiner : En 1968, quatre personnes Andreas Baader, Gudrun Ensslin, Thoward Proll et Horst Solhein décident de commettre un acte symbolique. Pendant la nuit, ils incendient deux grands magasins de Francfort pour protester contre la guerre du Vietnam et les bombardements au napalm. Ils sont très vite arrêtés et condamnés à une peine de prison. Des gens comme Ulrike Meinhof, journaliste d'une certaine renommée, issue du parti communiste allemand, s'intéresse à eux et souligne que l'aspect le plus intéressant de cette action, c'est qu'elle marque une volonté de rupture avec la légalité. L'avocat Horst Mahler qui a défendu de nombreux étudiants, et Fritz Teufel, figure célèbre de l'opposition

À LIRE



RAF, guérilla urbaine en Europe occidentale, Anne Steiner et Loïc Debray, L'échappée, 2006.

extraparlémentaire et futur militant du 2 juin, les soutiennent. Ce dernier déclare : « il vaut toujours mieux brûler un grand magasin que de le diriger ». Les incendiaires effectuent une partie de leur peine, puis sont libérés car leur procès doit passer en appel. Pendant ce temps de liberté provisoire, ils sont très engagés dans les collectifs autour des jeunes qui relèvent de « l'éducation surveillée », qui sont pour la plupart des « jeunes délinquants ». Mais le jugement est confirmé en appel et ils doivent accomplir une peine de prison de trois ans alors qu'une amnistie avait été déclarée par rapport à tous les actes commis pendant le mouvement étudiant : leur cas est scindé. Ils s'enfuient alors et Baader va être arrêté en 1970 à Berlin, lors d'un contrôle sur une autoroute. Et c'est à ce moment que la RAF va vraiment commencer. La décision est prise de le libérer par une action armée...

Anne Steiner : ...Et beaucoup de gens se mouillent dans cette histoire, même d'une façon qui peut paraître hallucinante aujourd'hui. S'ils se sont mouillés autant, c'est pour se couper de la légalité, s'enlever toute chance de retour en arrière. Ulrike Meinhof notamment est en première ligne. Ils sont recherchés, leurs têtes sont mises à prix. En Allemagne, on trouve encore les affiches « Wanted ».

Loïc Debray : Je voudrais souligner un aspect important dans cette action, c'est qu'ils ont répondu à ceux qui les questionnaient sur ce point : « on a libéré Baader pour qu'il soit libre ». C'est à dire qu'ils n'étaient pas dans une logique de calcul, même un mois en prison c'est trop si on n'a pas envie de le faire. Libérer un camarade, c'est un acquis immédiat. Avec cette action critiquée par certains et avec la réponse qu'ils donnent, on a un bon exemple de l'esprit de la RAF.

Parlez-nous de l'offensive de 1972.

Anne Steiner : C'est une apparition éclatante, une attaque fulgurante. A quelques jours d'intervalle ils attaquent plusieurs casernes américaines. Des officiers américains sont tués. Ils détruisent un ordinateur à Heidelberg qui servait à la programmation de bombardements sur le Nord

Vietnam. Ils attaquent aussi des commissariats de police et des palais de justice. Cinq gros attentats sont perpétrés en très peu de temps, aux quatre coins de l'Allemagne. Hambourg, Munich, Francfort, Heidelberg sont touchés simultanément par des actions revendiquées par des commandos de la Fraction Armée Rouge. Alors qu'à l'époque leurs effectifs sont faibles. **Loïc Debray :** D'ailleurs ça a surpris non seulement le gouvernement allemand mais aussi les responsables américains qui demandent des comptes à l'Allemagne. Ils pensent « C'est pas possible en Allemagne. » C'est une surprise énorme et l'on sent bien qu'à ce moment là, l'Etat Allemand est un peu désemparé. Il ne comprend pas d'où cela vient, il ne sait pas comment réagir.

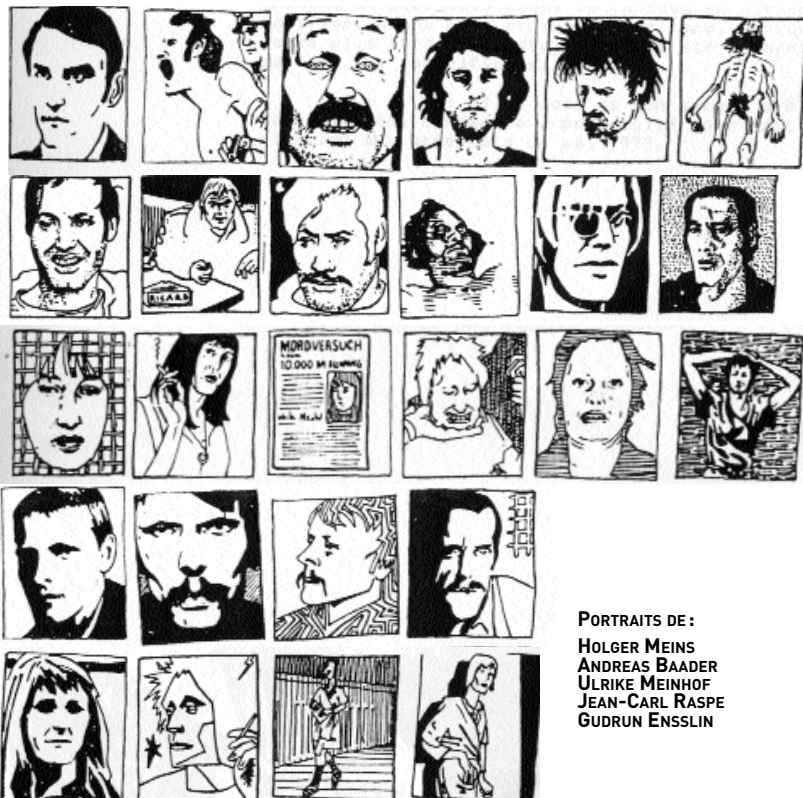
Anne Steiner : C'est la première fois depuis la deuxième guerre mondiale que des américains sont tués en Europe. Le message est « Vous ne serez en sécurité nulle part tant que vous serez au Vietnam ». Le mouvement n'est pas d'aller rejoindre un front de guérilla quelque part dans le tiers-monde. Ils sont tiers-mondistes mais avec l'idée que, eux, sont dans la tête du monstre, et que c'est là qu'ils peuvent frapper le plus efficacement.

Loïc Debray : C'est d'ailleurs l'expression de Che Guevara, « vous avez la chance d'être dans la tête du monstre restez-y et faites vos actions, là ou vous êtes ».

Dans leur vocabulaires, il y avait la notion de « métropole » et de « périphérie »...

Loïc Debray : Oui, avec ce raisonnement : « Restons dans les métropoles, c'est là que l'on sera le plus utile à la périphérie ». Il y a surtout cette idée que la métropole, alors qu'elle paraît très forte avec l'armée et tous les centres de décision, est peut-être un point faible. Il y a une idéologie très forte selon laquelle l'on ne peut rien faire contre les Américains, ou contre les Allemands. La RAF a le discours inverse : « peut-être qu'ils ne sont pas si forts que cela. Nous ne le saurons qu'en les attaquant. Alors attaquons ! »

Anne Steiner : Cela laisse supposer des effectifs bien plus importants, alors que l'on a toujours un noyau de 20 à 25 personnes. Mais c'est un groupe très décentralisé. C'est à dire que chaque groupe présent dans une ville prépare sa propre action. La ligne stratégique est définie ensemble par tous mais on n'a pas besoin d'attendre l'ordre du grand chef pour agir. Ce qui explique cette souplesse, et cette capacité offensive ■■■



PORTRAITS DE :
HOLGER MEINS
ANDREAS BAADER
ULRIKE MEINHOF
JEAN-CARL RASPE
GUDRUN ENSSLIN

LES ACTIONS DE LA RAF OCCUPENT UNE SCÈNE MÉDIATIQUE ALLEMANDE QUI LA DIABOLISE. SIX COUVERTURES DU MAGAZINE STERN.



AVRIL 1968.
TRAD. : « OÙ S'ARRÊTERA LA RÉVOLUTION ? ».



JUIN 1972.
L'ARRESTATION D'ANDREAS BAADER



MARS 1975.
L'ENLÈVEMENT DE PETER LORENZ, CHEF DE LA CDU BERLINOISE.

■ ■ ■ de grande envergure. Tous savaient qu'ils allaient agir dans la première quinzaine du mois de mai, c'est le but qu'ils s'étaient donné mais chacun s'organisait de son côté.

Loïc Debray : On peut remarquer que la RAF ne fonctionne pas du tout comme les groupes nationalistes européens. Il suffit de se pencher sur l'opération Ogro des Basques. Les membres du comando ont eu plusieurs fois l'occasion de tuer Carrero Blanco, et ils ne l'ont pas fait parce qu'on leur avait donné l'ordre de le tuer à un endroit et à un moment précis. Et cela a failli rater plein de fois parce qu'ils étaient dépendants des ordres de Madrid. Ces groupes n'avaient aucune autonomie, leurs militants étaient de simples exécutants au sein d'une organisation hiérarchisée.

Anne Steiner : Le meilleur exemple de cette autonomie laissée aux divers groupes formant la RAF, c'est qu'un des groupes va un peu déraiser à Hambourg, dans un attentat contre la presse Springer où des ouvriers sont blessés. Et cette action mal préparée a été ensuite très critiquée au sein du groupe. Car un des principes de la RAF était de ne jamais faire courir de risques à des « civils ». Le commando responsable de l'action avait donné l'alerte mais Springer a refusé d'évacuer et le résultat a été désastreux.

Une parenthèse sur la presse Springer...

Anne Steiner : La presse de Springer est propriétaire de nombreux titres dont *Bild-Zeitung*, un grand journal populaire qui n'a pas arrêté de jeter

de l'huile sur le feu pendant toute la révolte étudiante. De nombreuses manifestations ont eu lieu contre Springer. Elles ont été très violentes : livraisons bloquées, stocks de journaux brûlés, après la tentative d'assassinat contre Rudi Dutschke, car il y avait eu de véritables appels au meurtre dans cette presse les jours et semaines précédents. On peut donc remarquer que la RAF a vraiment frappé, en 1972, toutes les cibles qui étaient déjà désignées par le mouvement étudiant allemand : police, justice, armée américaine et presse Springer.

Quelle sera la répression ?

Anne Steiner : La répression a été impitoyable. Les militants de la RAF ont été arrêtés très peu de temps après les actions de mai 1972. De grands moyens ont été mis en œuvre. Toute la gauche plus ou moins radicale est sous surveillance. Pour l'arrestation de Baader, 250 policiers sont sur le terrain et le quartier est ceinturé par des blindés. Cela évoque l'arrestation de Bonnot à Choisy, c'est la même démesure. Puis, ils vont connaître la prison avec des conditions particulièrement dures : ils seront d'emblée mis à l'isolement. Des femmes, Gudrun Ensslin et de façon plus longue Astrid Proll et Ulrike Meinhof, vont subir des conditions plus dures encore, elles sont incarcérées à Cologne-Ossendorf dans le bâtiment psychiatrique des femmes et là, elles sont soumises à ce que l'on appelle la privation sensorielle. Cela consiste à plonger une personne dans un environnement où ses sens ne

seront plus du tout stimulés : tous les murs sont blancs, il n'y a pas de contours discernables, la lumière est constante de jour comme de nuit, il y a un isolement acoustique total. La nourriture est passée par un guichet de manière à proscrire tout contact. Ce traitement est très éprouvant et produit des effets psychiques et physiologiques bien répertoriés. Des expériences sur la privation sensorielle étaient menées à l'époque à Hambourg par des savants tchécoslovaques réfugiés en Allemagne fédérale.

Loïc Debray : Ulrike Meinhof disait qu'elle ne connaissait plus les limites de son corps. En l'absence de sensations, on ne sait plus où est notre corps. Le corps a les dimensions de la cellule.
Anne Steiner : C'est surtout Ulrike Meinhof qui fait les frais de ces méthodes de détention. La thèse qui est celle des militants, mais que je reprendrais volontiers à mon compte, c'est qu'elle était une personne qui donnait du crédit, de la légitimité au groupe. Elle était connue avant la RAF et respectée. Des intellectuels qui ont pris position pour défendre la Fraction Armée Rouge, l'ont fait par rapport à Ulrike. Pour l'Etat allemand, si on la détruisait psychologiquement, si au procès elle apparaissait comme une pauvre marionnette, une femme dont la raison avait vacillé, on enlèverait à la RAF son capital de légitimité. Contre ces conditions de détention, les prisonniers de la Fraction armée rouge ont mené de nombreuses et longues grèves de la faim longues qui feront une victime,



SEPTEMBRE 1977.
LE KIDNAPPING DE HANNS-MARTIN SCHLEYER,
PATRONS DES PATRONS ALLEMANDS.



OCTOBRE 1977.
APRÈS L'ASSASSINAT DE BAADER
DANS SA CELLULE.

Holger Meins en 1974.
Et le soutien à l'extérieur ?

Loïc Debray : Ils ont eu peu de soutien parce que la répression était telle que les gens qui leur auraient été favorables avaient peur. Il y avait un climat terrible, avec une grande partie de la population haineuse, active dans la dénonciation. Du côté intellectuel, Heinrich Böll, un écrivain qui a apporté son soutien face à la répression, racontait, ce qui est intéressant, qu'il recevait des lettres de menaces signées et des lettres d'encouragement anonymes : ce qui dénote bien un certain climat.

Anne Steiner : Des structures existaient, dans le cadre du mouvement étudiant, le Secours rouge et le Secours noir qui apportaient leur soutien aux étudiants victimes de la répression. Elles vont bien sûr apporter aussi leur soutien aux militants de la RAF emprisonnés. Ensuite des structures plus spécifiques seront créées autour des bureaux d'avocats. Mais à cette époque ce sont surtout le Secours rouge et le Secours noir qui dans toutes les villes relaient l'information et apportent leur soutien.

Que reste-t-il de la RAF à l'extérieur ?

Anne Steiner : Quelques personnes dans la clandestinité, soit des gens qui n'ont pas du tout été arrêtés, soit des gens qui ont fait des courtes peines de prison, qui ont été arrêtés et relâchés avant les grands attentats. Ils se réorganisent et une deuxième vague va se constituer. Elle recrute dans les structures de soutien aux prisonniers de la RAF. Sur ce terrain

sans doute un peu faussé dès le départ, se reconstitue le groupe, non pas pour combattre l'impérialisme américain mais essentiellement pour défendre les prisonniers incarcérés.

Loïc Debray : Oui, mais en même temps qu'ils développent cette pratique, ils produisent un discours beaucoup plus axé contre l'impérialisme américain que ne l'était celui des premiers membres.

Quels types d'actions vont-ils mener ?

Anne Steiner : En 1977, on peut délimiter une nouvelle phase offensive. Il y a l'assassinat du procureur Buback, la justice est principalement visée. Ponto, président de la Dresdner Bank, est assassiné (on pense plus à une tentative d'enlèvement qui a

La RAF a la conviction que tout un chacun peut être sujet révolutionnaire.

échoué). Et puis ensuite, Shleyer, chef du patronat allemand est enlevé. Schleyer est par ailleurs un ancien nazi qui avait exercé des responsabilités importantes sous le troisième Reich.

Parlez-nous de l'histoire des faux suicides des membres de la RAF.

Anne Steiner : Cela fait suite à l'affaire Schleyer. En échange de l'otage, le commando exige la libération du noyau historique : Baader, Ensslin, Raspe et quelques autres (Ulrike Meinhof a été retrouvée morte un an plus tôt). Le gouvernement allemand reste

inflexible et deux semaines après le début de cette action, alors que la situation s'enlise, un groupe de quatre Palestiniens détourne un avion de la Lufthansa et demande à son tour la libération des mêmes prisonniers de la RAF ainsi que celle de deux prisonniers de leur organisation détenus en Turquie. C'est une toute petite organisation, que l'OLP dira ne pas connaître. Immédiatement à la suite de cette action, un commando anti-terroriste ouest allemand prend d'assaut le Boeing détourné à Mogadiscio, il libère les passagers et abat les pirates de l'air. C'est cette même nuit que les prisonniers de la RAF sont retrouvés morts dans leurs cellules. La thèse officielle est évidemment le suicide. Beaucoup d'éléments plaident pourtant en faveur de l'assassinat.

Loïc Debray : Ce qui laisse penser à un assassinat, et non à un suicide déguisé en assassinat, c'est que la RAF a toujours été contre les doubles discours : c'est-à-dire contre le fait de tenir un certain discours et avoir une pratique complètement opposée à ce discours. Faire croire à un assassinat en se suicidant est en désaccord avec toutes leurs théories et avec leur façon d'être. La distinction principale justement avec les Brigades rouges, c'est que les membres des Brigades Rouges pouvaient avoir une vie de famille, prendre position contre les grèves, et en même temps pratiquer des attentats. Alors que la clandestinité

de la Raf était justement de ne pas faire de différences entre pratique et discours. Cela est fondamental si l'on veut comprendre la RAF.

Anne Steiner : Il y a un autre argument en faveur de l'assassinat, c'est le mode opératoire, à savoir pistolet pour les hommes, pendaison pour les femmes. La RAF est un groupe très féminin (un militant sur deux), et sans la moindre division des rôles, pourquoi alors un suicide viril permis aux hommes grâce aux armes à feu introduites en fraude soi-disant, et un suicide sordide pour les femmes ? Cela ne colle pas avec ce que l'on sait de la RAF ■ donne

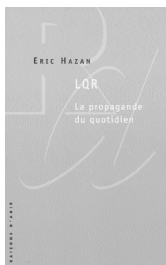
NOUVEAUTÉS



Belgrado Pedrini
Mutines Séditions,
2006, 144 p.

NOUS FÛMES LES REBELLES, NOUS FÛMES LES BRIGANDS

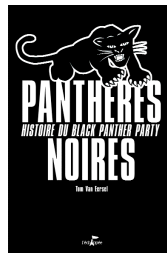
CE RÉCIT autobiographique d'un «brigand» anarchiste, relate ses premiers faits d'armes aux côtés des antifascistes jusqu'à ses luttes au sein des prisons italiennes, et fait revivre tout un pan occulté de la lutte antifasciste, celui des anarchistes et des insurrectionnalistes pourtant très actifs dans le mouvement. Les analyses de Pedrini, complétées par ses articles écrits pour le journal *L'Amico del Popolo*, ont gardé toute leur sève. Plus que le portrait d'un seul homme, c'est ainsi celui de plusieurs générations de militants, pour la plupart tombés dans l'oubli, que nous proposent les éditeurs de ce petit livre, qui a le mérite de trancher singulièrement avec l'historiographie antifasciste officielle.



Eric Hazan
Raisons d'Agir,
2006, 124 p.

LQR, UNE PROPAGANDE AU QUOTIDIEN

ÉCRIRE un tract amène souvent les militants à s'empailler sur les mots employés. LQR analyse la langue de tous les jours, des journaux, des magasins, des transports... La *Lingua Quintae Republicae* – de la V^e République –, Hazan la compare à la *Lingua Tertii Imperii* – Langue du III^e Reich – de la propagande nazie (le rapprochement s'arrête là). Cette langue vide les sens des phrases et plaît aux politiques qui l'utilisent à merveille. Ils parlent d'exclus plutôt que d'exploités (il n'y a pas d'exclueur!), utilisent le mot «ensemble» après les grèves (mouvement social en LQR) de décembre 95. La LQR prend les termes à connotation positive – réforme pour une perte de droits sociaux comme le CPE – pour étouffer tout sentiment d'injustice, toute envie de révolte...



Tom Van Eersel
L'échappée
2006, 160 p.

PANTHÈRES NOIRES HISTOIRE DU BLACK PANTHER PARTY

CE POURRAIT être un roman noir à la James Ellroy tellement les méthodes policières (ah! le FBI et John E. Hoover, quelle tendresse!) sont crapuleuses et dégueulasses. Ce pourrait être du cinéma social à la Ken Loach tellement les Black panthers s'engagent sur le terrain social dans les ghettos noirs des grandes villes des USA en créant écoles, dispensaires et distribution de petits-déjeuners pour les plus jeunes. Mais ça n'est pas de la fiction. L'ouvrage de Tom Van Eersel nous rappelle que le Black panther party, durant sa courte période d'intense activité (1966-1973), fut aussi ambitieux que criminalisé. Ce livre est presque un manuel gouvernemental enseignant l'éradication d'un groupe révolutionnaire. Le BPP n'est en effet aujourd'hui, quelques quarante ans après sa création, qu'un objet d'étude historique. Pas très loin du mythe, pas si loin de la fiction. Et pourtant...



Carlos Amorín
AAEL
2005, 188 p.

SARA OU LE COMBAT D'UNE MÈRE

SARA MÉNDEZ est arrêtée en 1976 en Argentine par la junte militaire et séparée de son fils, Simon, qui a à peine dix jours. Pendant plus de vingt-cinq ans, elle va se battre pour le retrouver. Ce récit à quatre mains – Carlos Amorín a écrit ce livre en collaboration étroite avec Sarah – ne se contente pas de relater les faits, mais nous fait partager les émotions ressenties par la militante. Au-delà de l'histoire personnelle, c'est une page noire de l'histoire de l'Amérique latine qui est mis en lumière.



Alèssi Dell'Umbria
L'échappée
2006, 96 p.

C'EST DE LA RACAILLE! EH BIEN J'EN SUIS! À PROPOS DE LA RÉVOLTE DE L'AUTOMNE 2005

L'AUTEUR qualifie plus facilement les émeutes de novembre 2006 d'anarchistes que d'intégristes. Cet ouvrage au ton pamphlétaire revient sur les origines des révoltes: la pauvreté d'abord, l'immigration ensuite, l'injustice, la destruction des cultures populaires... et en rappelant que «la révolte des jeunes a déjà une histoire». Incisif, il s'en prend au discours sur l'intégration qui est en réalité la soumission, puis au communautarisme construit politiquement que les Indigènes de la République en refusant de s'interroger sur la religion contribuent à bâtir. Sans concession, il n'est pas non plus angélique avec les jeunes de banlieues, mais rappelle que ces émeutes posent plus une question sociale qu'ethnique.

REVUES



LE TIGRE
HEBDOMADAIRE CURIEUX
24 p. • 2,50 euros • www.le-tigre.net

DANS UN CONTEXTE de recomposition éditoriale sauvage, à laquelle il faut ajouter la contrainte d'une distribution très resserrée, l'offre en matière de presse ne connaît peu ou pas de renouveau (en dehors des nettoyages de façades opérés par quelques titres ces dernières années). Ainsi, l'apparition d'un nouvel hebdomadaire en mars dernier méritait d'être signalée. La rédaction du *Tigre* entreprend de s'imposer de manière indépendante et sans publicité, dans la jungle des kiosques et de leur système d'approvisionnement: «Le *Tigre* n'est pas milit-

tant; Le *Tigre* préfère l'ironie au pamphlet, et le recul aux lignes de fracture traditionnelles.» À retenir parmi de (trop?) nombreuses miscellanées, une revue de presse fort appréciable ainsi qu'un dossier géopolitique (dont la trame est l'itinéraire de Marco Polo), mais également diverses figures imposées (photos, critiques, jeux, almanach) qui rendent le tout plus intéressant qu'anecdotique.



Xavier Renou
Agone,
2005, 488p.

LA PRIVATISATION DE LA VIOLENCE

IL EST RÉVOLU le temps où les « chiens de guerre » avaient mauvaise presse, aujourd'hui portés aux nues par les apôtres du libéralisme, les mercenaires se sont réorganisés en « sociétés militaires privées » (SMP) et leur rôle va grandissant. Xavier Renou prend à un les arguments des chantres de la privatisation de la violence pour les démonter chiffres à l'appui et en démontrer tous les dangers. Le livre dresse également un excellent panorama de la violence privatisée, de l'Irak au Congo, de la première vague de colonisation à aujourd'hui, panorama qui met en lumière les logiques ultralibérales et les relations entre multinationales, grandes puissances et SMP qui se cachent derrière de grands discours humanistes. Un état des lieux de l'après Guerre froide qui fait frémir.



Jacques Lesage de la Haye
Éditions libertaires
2006, 212p.

LA MORT DE L'ASILE HISTOIRE DE L'ANTI-PSYCHIATRIE

À TRAVERS ses souvenirs personnels, Jacques Lesage de la Haye nous entraîne dans l'histoire passionnante de l'antipsychiatrie. Cette figure de la lutte contre l'enfermement, quel qu'il soit, nous donne des éléments théoriques pour comprendre la critique de la psychiatrie et de l'asile. Ce livre nous donne à penser que les fous ne le sont pas tant que ça et nous fait part des multiples expériences du mouvement antipsychiatrie pour essayer de les réintégrer dans la société. À lire absolument.

LITTÉRATURE



Henning Mankell, Seuil,
2006, 409p.

LE RETOUR DU PROFESSEUR DE DANSE

HERBERT MOLIN est trouvé mort dans sa maison reculée d'une province suédoise peu fréquentée. C'est le moind de départ d'une énigme « à la Mankell » qui mêle psychologie et force réflexion pour arriver là où on ne l'y attend jamais. Sur fond de questionnement des policiers, de leur vie, de leur statut social dans une Suède qui a tant changé, se trame un fil qui aborde le sujet de l'Allemagne nazie et des engagés volontaires suédois dans les Waffen SS, un point de l'histoire qu'on connaît mal et qu'on découvre avec horreur entre les lignes, en même temps qu'on juge l'activisme des réseaux actuels réels ou supposés. Le style si particulier de Mankell nous entraîne dans une lecture passionnante où l'on découvre le psychisme de chacun des personnages, admirablement brossés. La fin nous laisse, comme d'habitude un peu sur notre faim, comme si c'était à chacun de poser la dernière pierre... Admirable!

INCONTOURNABLE



LA SERVANTE ÉCARLATE

Margaret Atwood • Robert Laffont • 2005 • 510 p.

« La Servante écarlate » n'est pas sans rappeler le « 1984 » de George Orwell. Écrit 44 ans plus tard, le roman de Margaret Atwood traite lui aussi du totalitarisme, mais vu par un personnage féminin. Loin du plagiat, Margaret Atwood nous entraîne dans un autre monde totalitaire, différent de l'atmosphère stalinienne de 1984. Dans la république de Gilead, fondée peu de temps auparavant par des intégristes, la dénatalité et un certain puritanisme (hypocrite, comme tous les puritanismes) ont amené les dirigeants, les Commandants, à asservir une certaine catégorie de femmes (les femmes « libres » : célibataires, divorcées, etc.). Celles-ci sont devenues des machines à reproduire, leur matrice un bien public. Defred est de celles-là. Arrachée à son milieu familial, cloîtrée dans une maison où elle n'est que tolérée, elle se demande si la révolte est encore possible, s'il existe encore un espace de liberté qui permettrait de tromper le système. Ce livre pose une question cruciale : comment faire pour résister à la tyrannie et préserver sa liberté ?

LITTÉRATURE

BOULEVARD DES BRANQUES

Patrick Pécherot, Gallimard, 2005
C'EST EN 1940, à Paris, pendant l'exode puis, pendant l'occupation que se trame une nouvelle enquête de Nestor, un privé, jumeau sans doute du Burma de Léo Malet. D'hôpitaux psychiatriques en conférences sur l'eugénisme, l'enquête se trame dans les milieux parisiens les plus divers, ceci donnant lieu à une galerie de personnages hors-pair, tous plus rutilants les uns que les autres, plein de drôlerie aussi parfois. Anarchisme, idées libertaires, antifascisme se font aussi la part belle et prennent toute leur place dans une intrigue bien troussée, composée de multiples revirements et rebondissements, le tout écrit en « titi parigot » avec un style rayonnant. On peut lire aussi dans la lignée Belleville-Barcelone ou Les Brouillards de la butte.

AMERICAN DARLING

Russell Banks, Actes Sud, 2005

RETIRÉE dans une petite ferme des Adirondacks, Hannah revient sur son passé où tant de choses sont restées en suspens : la clandestinité au sein du Weather Underground, la fuite hors des États-Unis au début des années 70 et le refuge trouvé en Afrique de l'Ouest, au Liberia, son mari et ses enfants, ses chimpanzés qu'elle tente de sauver du braconnage et des laboratoires, et enfin la guerre qui éclate et emporte tout. Le récit est prenant et nous relate une (des) histoire(s) récente(s) et méconnue(s). Il aborde aussi par l'expérience d'Hannah des sujets trop souvent évoqués par des clichés, notamment son absence d'« instinct maternel », et les relations qu'elle a avec une espèce autre, les chimpanzés.

BANDE DÉSSINÉE

LE CHAR DE L'ÉTAT DÉRAPÉ SUR LES SENTIERS DE LA GUERRE

F'Murrrr, Coconino press/
Vertige graphic, 2006.

EN 1987, F'murrrr, reconnu depuis un certain temps déjà pour son **Génie des Alpes**, prit la décision de délocaliser ses histoires de moutons et de berger en Afghanistan. Le pays était bombardé de mines anti-personnelles par l'Armée Rouge depuis huit ans déjà, et pour dresser un portrait glorieux de la résistance afghane, l'auteur décrit avec humour et poésie l'impossible combat que mène le peuple pour se reconstruire un quotidien dans un pays en guerre. Ce livre devait être le premier tome d'une série qui resta sans suite, l'auteur comprenant que la situation ne s'arrangerait pas n'eût plus la force d'en rire.





RADIO LIBRES EN DANGER DE MORT !

LES RADIOS non commerciales déjà étranglées par une précarité grandissante (retards des subventions dramatiques, suppression de fréquences...) sont directement menacées par un projet de décret qui vise à changer les conditions d'attribution de leur financement. Le ministère de la Culture propose de conditionner l'aide au « projet culturel », c'est-à-dire au contenu éditorial de la radio. Un ministère de la propagande n'aurait pas fait mieux... Le Sénat, lui, trouve qu'il faut aussi prendre en compte le « résultat d'audience » et invite les radios libres à vendre du temps de cerveau d'auditeur aux annonceurs ! Rappelons que les 600 radios associatives ne sont pas financées par le contribuable mais par une taxe versée par les stations commerciales au Fonds de soutien à l'expression radiophonique (FSER). Ce programme permettrait donc à NRJ et consorts de faire des économies et à l'État de laminer encore un peu plus la liberté d'expression. Une mobilisation hexagonale en mars dernier a permis la suspension de ce texte. En attendant la suite de l'offensive, vous pouvez signer la pétition sur <http://radiosendanger.free.fr> et soutenir les radios associatives près de



LOÏC LANTOINE

«**LOÏC LANTOINE**», c'est un tandem voix-contrebasse qui fait de la « chanson pas chantée », c'est lui qui le dit. C'est vrai, Loïc Lantoin ne chante pas : dans la lignée du grand Léo, il balance ses poèmes avec un phrasé impeccable, sans esbroufe, porté par le rythme brut de la langue. Ses pulsations verbales dialoguent avec les percussions de François Pierron, contrebassiste inventif. Les textes causent d'amitié, de la vie des « mauvais ouvriers », de la perte annoncée du pote sans-papiers. En concert, vraie bête de scène, il reprend des poèmes du grand Gaston Couté, dédie une ritournelle à Laurence Parisot et taille un costard au rocker national. C'est direct, vigoureux et ça requinque drôlement. Seul défaut, l'album est sur le label des Têtes Raides chez Warner... **Leila**
Disque : Badaboum, Mon Slip/Warner.



MACZDE CARPATE

Maczde Carpate, au nom un peu étrange, comme toutes les sonorités sur lesquelles le groupe aime jouer, sort, ce printemps un nouvel album : « Tue-tête ». Porteur d'une

énergie scénique indubitable, il allie un patchwork étonnant fait de cuivres jetés ça et là, de samples, le tout servant un texte souvent poétique et engagé. Maczde a signé cet hiver sur Ladilafé, nouveau label indépendant créé par Patricia Bonnetaud, remerciée de Sony Music qui se confronte aujourd'hui à une logique différente... Nous avons demandé à Benjamin, le chanteur du groupe de retracer un peu les contours de l'univers de Maczde Carpate, une formation qu'il est urgent de découvrir sur scène, si vous en avez l'occasion.

Comment définiriez-vous votre univers ?

Ben : C'est un univers d'images plus ou moins issues de choses réelles évoquées par de longues montées, des accidents brutaux et des ponts de singes permettant les échanges. C'est un monde de contrastes, de liberté à quatre où la communication est axée sur les sensations et les émotions. C'est aussi pour nous un lieu d'expérience où l'on peut se permettre de jouer sans se soucier trop des limites, une sorte de bulle, un état, dans l'état...

Comment vous est venu de donner ce rôle si particulier aux cuivres dans l'économie des morceaux ?

Il n'y a pas de volonté particulière, les cuivres, comme tout un tas de petits ajouts (platine, xalam, sample, etc...) nous permettent de nous évader de notre base rock (guitare/basse/batterie) et ainsi d'envisager des voies différentes par l'intégration de sonorités autres et aussi par le fait (pour les cuivres par exemple) de ne pas savoir vraiment en jouer, on en obtient une utilisation très personnelle.

Comment composez-vous les textes ?

Pour les textes, des petites phrases, des mots s'accumulent dans un carnet. Ils proviennent de choses personnelles, d'autres arts, d'erreurs de compréhension, de mots soufflés par le groupe ou de pistes pas utilisées chez des auteurs qui me parlent. Ensuite la musique créée au local me guide sur le choix et le texte se développe en même temps que l'avancée musicale. Tout ceci se créant de manière instinctive sur des ressentis donne des textes imagés, traitant d'expériences, d'émotions.

Vous sentez-vous engagés ?

De manière indirecte. Ce projet nous défend et exprime notre façon de voir. Il nous permet de proposer par l'artistique un point de vue PERSONNEL face à la tendance d'uniformisation de notre société de consommation de masse. On le considère donc comme un engagement.

L'énergie que vous dépensez sur scène (et même en studio) est-elle pour vous indispensable pour faire entendre votre message ?

Cette énergie est l'une des garanties de notre sincérité, notre fond de commerce et notre carburant. Plus on avance plus on doit puiser loin dans nos ressources pour arriver à de nouvelles sensations qui vont pouvoir nourrir notre musique d'une nouvelle manière. Le fait de repousser nos limites génère la matière que l'on recherche pour Maczde Carpate. C'est comme la nouveauté dans le plaisir, ça te motive à y retourner, mais comme tu le connais déjà ça fait moins d'effet, du coup il faut chercher plus loin etc.

Propos recueillis par Flo

« Tue-Tête », 2006, Ladilafé, www.maczde.com/Maczde/

RETOUR SUR...

LES GOGUETTES

PENDANT LA PÉRIODE allant de 1815 à 1850 environ, à Paris et dans sa banlieue, se sont développées des sociétés chantantes ouvrières : les **goguettes**. Il s'agissait d'organisations autonomes, relativement fermées, principalement masculines au début, puis relativement mixtes, aux noms évocateurs (**Les Enfants de la Folie**, **La Société des Braillards**, etc.). Ces groupes, qui comptaient plusieurs dizaines de convives, se réunissaient chaque semaine dans un estaminet pour y honorer Bacchus, mais surtout pour pousser la chansonnette. Chacun-e à leur tour, les convives entonnaient, sur un air connu de préférence, les chansons qu'elles et ils venaient d'écrire. Un répertoire grivois et épicurien côtoyait des chants contestataires. Si les anciens grognards s'y remémoraient leur calvaire, on y attaquaient volontiers la famille royale et on y célébrait la République. La police surveillait de près ces réunions, foyers de sédition autant que d'expression d'une joyeuse culture populaire. À la **Goguette d'Enfer**, par exemple, chaque séance présidée par « Lucifer » réunissait « démons » et « démonsesses » plutôt anticléricaux... Parmi la foule des anonymes émergeaient des chansonniers vedettes : **Émile Debraux**, poète de la canaille ; **Jules Jeannin**, « moineau de Montmartre » ou encore **Charles Gilles**, qui fonda la **Goguette des Animaux**, où les membres portaient tous un nom de bête. Au milieu du XIX^e siècle, la capitale comptait jusqu'à plusieurs centaines de goguettes. Napoléon III étouffa rapidement ces espaces de subversion, qui tombèrent dans l'oubli d'autant plus vite qu'apparurent bientôt les très commerciaux cafés chantants. Le phénomène des goguettes rappelle l'incroyable vigueur de la culture prolétaire à cette époque, sans compter que c'est dans ces réunions fraternelles qu'a pris forme la chanson à texte française. Leila

À LIRE

Histoire de la chanson française, de Claude Duneton, tome 2, éd. Seuil (1998).

À ÉCOUTER

La **Goguette d'Enfer**, chanté par D. Brémond, C. Pacoud, J. Serizier, N. Solence et D. Tartare, 33 tours, JAM (1984).



LA FAMILLE À L'ÉCRAN

LA CRITIQUE DE LA FAMILLE, portée par le mouvement féministe et l'antipsychiatrie, émerge dans les années soixante en même temps que se développe le refus des modèles sociaux traditionnels, de la culture bourgeoise, de l'éducation aliénante, du respect des hiérarchies familiales et étatiques, etc. La famille, première forme de conditionnement social, est l'un des principaux garants de la perpétuation de l'ordre établi. Ce thème traverse ainsi tout un pan du cinéma engagé de l'époque, qui avance la destruction de la famille comme préalable à toute critique plus large de la société capitaliste. Mais cette analyse reste une exception dans le paysage cinématographique, qui préfère le plus souvent ne voir dans la famille qu'un simple matériau romanesque (sagas familiales, mélodrames et comédies dénuées de toute subversion). À l'opposé de ce cinéma conventionnel et édulcoré, quelques exemples de films au regard amer et engagé. Anne Quadri



LES POINGS DANS LES POCHEs

Film italien de Marco Bellocchio, 1965
Un jeune garçon épileptique décide de détruire un à un les membres de sa famille. Ce premier long métrage de Bellocchio, critique acerbe et désabusée de la société bourgeoise,

traversé par le vent de révolte qui commence alors à souffler sur la société italienne, est aussi l'un des plus subversifs du réalisateur.



SEASON OF THE WITCH

Film américain de George A. Romero, 1973, 90 min

Lorsqu'une mère au foyer dépressive voit sa vie sexuelle et sociale transformée par la sorcellerie. Film renié par son réalisateur, qui le jugeait raté, cet essai n'en reste pas

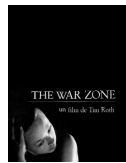
moins un très intéressant clin d'œil au mouvement féministe américain des années soixante-dix, à la croisée du réalisme social et du conte onirique.



LE SEPTIÈME CONTINENT

Film autrichien de Michael Haneke, 1988, 90 min

Premier volet de sa trilogie sur la violence, ce film glacial suit lentement la désagrégation d'une famille bourgeoise, dont l'apparente banalité camoufle mal le vide existentiel. Le second film de réalisateur, **Benny's Video**, s'inscrit dans la même veine en mettant à mal les mythes de la pureté enfantine et de l'amour filial.



THE WAR ZONE

Film anglais de Tim Roth, 1999, 98 min

Cette zone de guerre dépeinte dans le premier film de l'acteur Tim Roth, c'est le quotidien d'une famille anglaise rongée par l'inceste et le silence. Filmée du point de vue d'un des adolescents, cette histoire en partie autobiographique dissectionne les mécanismes du refoulement et de la soumission propres à la famille, sans voyeurisme ni pathos.



UNDER THE SKIN

Film anglais de Carine Adler, 1997, 82 min

Porté par l'actrice Samantha Morton, ce long métrage aborde avec délicatesse les rapports mère-fille et le travail de deuil en relatant l'histoire de deux sœurs et de leurs vies diamétralement opposées. Inscrit dans la tradition du cinéma britannique de Ken Loach et Mike Leigh, ce drame intimiste, bien que non-engagé, réussit à instaurer le malaise autour de la figure disparue de la mère.

HISTOIRE D'UN SECRET

Documentaire français de Mariana Otero, 2002, 90 min
Deux sœurs, Mariana et Isabel Otero, découvrent que leur mère, qu'elles croyaient partie travailler à Paris, est en fait morte des suites d'un avortement clandestin. La première retrace dans cette enquête autobiographique la découverte de ce secret, connu de tous sauf d'elles, et le double travail de deuil en découplant.

LES VÉRIDIQUES LÉGENDES DES PEUPLES ZAPATISTES

CO-ERRANCES poursuit son travail de diffusion de vidéos qui n'auraient pas leur place dans les circuits classiques. La coopérative, qui diffuse aussi en librairie *Offensive*, publie en collaboration avec Promedios, le programme **Les Véridiques Légendes des Peuples Zapatistes**. Cette série de films réalisés par des communautés chiapanèques, donne à entendre la parole de ceux qui ne l'ont jamais. Il offre à voir des réalités quotidiennes dans différentes communautés qui sont bien éloignées du spectacle médiatique. Les trois premiers films parlent de cet espoir retrouvé dans la lutte, et en particulier dans l'auto-organisation des communautés. Les trois suivants évoquent la rébellion et la résistance à l'égard des formes multiples de la répression gouvernementale.

Renseignement : www.co-errances.org / 01 40 05 04 24



**INTERVENTIONS
GRAPHIQUES**

**À l'occasion du 10^e numéro d'Offensive :
voici les 9 premières couvertures**

